LE

MAGNÉTISEUR

JOURNAL

DU MAGNÉTISME ANIMAL

PUBLIÉ PAR

CH. LAFONTAINE

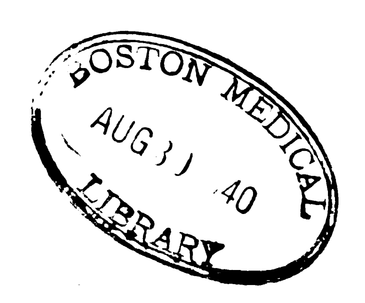
12me ANNÉE — 1872

GENÈVE

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

9, RUE DU MONT-BLANC, 9

1872


BOSTON MEDICAL
AUG 30 '40
LIBRARY


CATALOGUED
F. K. M.

N° 1. Janvier 1872. Année XIIme.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — AVIS. — TOUTES LES GUÉRISONS DOIVENT POUVOIR S'EXPLIQUER, PAR M. DU POTET.— PHTHISIE GUÉRIE PAR LE MAGNÉTISME (SUITE ET FIN), PAR LAFONTAINE.

Nous commençons seul notre douzième année, sans aucun collaborateur; et malgré cela, nous espérons pouvoir continuer notre œuvre humanitaire; le magnétisme n'est point une illusion, les faits sont là pour donner un démenti à quiconque le nie.

Quand nous reportons nos souvenirs sur toutes les guérisons remarquables que nous avons obtenues par ce moyen *unique*, nous sommes satisfait de nous-même. — N'étant point médecin, — nous ne nous sommes jamais permis d'ordonner un médicament; nous n'avons jamais empiété sur les droits des diplômés, si ce n'est pour sauver quelquefois des malades que, dans leur impuissance, ils laissaient mourir, quand ils ne les tuaient pas avec leurs poisons.

En continuant le journal *Le Magnétiseur*, qui n'est point une spéculation, on le sait, nous espérons faire pénétrer le magnétisme dans toutes les classes, et propager ainsi une des plus grandes et des plus utiles vérités.

Tel est notre désir, notre unique but; nous le poursuivons avec persévérance, en y consacrant notre temps, nos veilles et notre expérience.

Notre journal ne s'adresse pas seulement auxpartisans du magnétisme, mais surtout à tous ceux qui, incrédules ou opposés au magnétisme, désirent s'instruire et connaître la vérité sur une science qui, depuis sa réapparition, a soulevé tant de passions pour et contre.

Comme nos ressources sont précaires, nous augmentons

l'abonnement pour l'année 1872. Nous le fixons à 10 fr. pour Genève et la Suisse; 12 fr. pour la France, l'Italie, et la Belgique, et à 15 fr. pour l'Angleterre, l'Allemagne, l'Amérique, l'Espagne et la Russie.

Nous espérons que les magnétiseurs, les amateurs et les partisans du magnétisme, ainsi que les malades qui doivent leur guérison au magnétisme, nous aideront dans notre propagande.

Nous prenons à la *Thérapeutique* de M. Du Potet un article des plus remarquables, et auquel, dans l'intérêt du magnétisme, des magnétiseurs et des malades, on ne saurait donner trop de publicité.

Nous approuvons de tous points les avis que ce savant magnétiseur donne sur la pratique du magnétisme et nous ne saurions trop encourager les magnétiseurs à les étudier, à les commenter et à les pratiquer.

Toutes les guérisons doivent pouvoir s'expliquer (1)

« Les magnétistes ont oublié, dans leurs observations, de constater ce qui est le plus utile à l'art de guérir. Ils se sont tus sur l'apparition et la marche des symptômes qui résultaient de l'introduction du magnétisme dans le corps des malades; ils semblent n'avoir tenu qu'à une chose, à la justification de la bonté du magnétisme, en montrant des gens guéris. S'ils eussent examiné avec attention le travail souterrain, éclatant parfois comme le feu qui pénètre dans une mine, qu'opère le magnétisme, ils eussent reconnu, dans le tumulte occasionné, les voies dont la nature se sert pour purger, nettoyer, rejeter enfin par ces soupapes les impuretés accumulées dans les tissus; toutes modifications qui donnent lieu aux plus singulières opérations de chimie transcendante.

(1) M. Du Potet. *Thérapeutique magnétique*, pag. 117 et suivantes. 1 vol. in-8, Édit. 1863. Germer-Baillière.



Ce sont ces connaissances qui rendent un magnétiste bien supérieur à celui qui ne les possède point; il cesse dès lors d'être un instrument mécanique, et son intelligence, recevant une vive lumière, le fait entrer à l'instant dans le domaine du positif. C'est cette lumière qui manque si souvent aux médecins pour lesquels tout est conjectures; c'est pourquoi leur désir, leur bonne volonté de guérir les malades ne peut compenser ce manque de connaissances réelles; c'est encore pourquoi les médecins, s'effrayant des symptômes qui annoncent la lutte entre les forces qui conservent et les causes qui détruisent, se jettent tantôt à droite, tantôt à gauche, sans aucun principe fixe.

Un magnétiste expérimenté doit considérer sans effroi les développements successifs des symptômes qui annoncent une maladie grave : la chaleur vive, la fièvre, la sécheresse de la langue, les points douloureux qui peuvent se manifester soit dans l'abdomen, soit dans la poitrine, le délire même ne sera plus qu'un accident prévu. Il doit savoir que quels que soient les désordres des humeurs et la confusion de leurs mélanges, confusion si grande qu'elle donne l'idée du chaos, son remède sera à coup sûr efficace. Il doit comprendre que ce désordre vient de ce que le principe intelligent, qui jusque-là avait maintenu l'équilibre, n'a plus eu la possibilité de faire mouvoir d'une manière régulière les instruments qui étaient à son service : aussi voit-on des engorgements de tissus se produire et se former, des dépôts de matières auparavant inoffensives et partout bien distribuées, maintenant devenues acres et caustiques au point d'altérer profondément les tissus qu'elles parcourent, au point de compromettre l'organe entier où elles s'arrêtent et séjournent. Le magnétiste comprendra qu'il ne faut point laisser en repos, ni trop s'accumuler ces humeurs rendues putrides; qu'il faut absolument les diviser, les forcer à circuler et leur faire prendre le chemin des émonctoires dont nous avons parlé : c'est ici le point capital d'une application savante du magnétisme; il faut que l'intelligence éveillée remplace dans

ses fonctions le principe dont nous parlions tout à l'heure, qui ne peut plus gouverner la machine.

Art sublime et trop ignoré!... Lorsqu'un enfant sous les yeux du maître fait des erreurs de calcul ou de sa main trace un trait irrégulier, le maître est là qui lui prend la main, et en la conduisant redresse le tracé mal fait, ou rectifie ce que le calcul avait de faux : ainsi doit faire l'intelligence vis-à-vis du principe de vie agissant irrégulièrement ou seulement affaibli.

On pourrait croire ici que notre raison s'égare, et que l'analogie que nous avons exprimée est tout à fait arbitraire ; mais cette possibilité que nous n'avons que laissé entrevoir est réelle, et l'on parvient à en démontrer l'évidence. Il faut pour ceci se demander comment chez des êtres sains qui se sont livrés à l'expérimentation magnétique, on est parvenu à imprimer un mouvement particulier à plusieurs des organes essentiels à la vie, à en fausser le jeu, à faire trouver doux ce qui était amer et amer ce qui était doux ; comment on a pu altérer la sensibilité, l'anéantir même parfois complétement ou l'augmenter dans des proportions inouïes ; comment on a pu purger sans médicaments, et agir sur l'entendement d'une manière telle que l'individu ne s'appartient plus, etc.

Eh quoi ! vous avez fait ces choses, vous avez agi sur l'esprit, annihilé les forces, et vous ne pourriez concevoir, vous le régulateur pour un instant des actes de la vie d'autrui, vous ne pourriez concevoir que la même puissance vous est dévolue sur l'être malade ? Hé ! qui donc pourrait vous empêcher de faire ce travail ? Vous ne trouverez plus la même résistance du *moi* qui vous était alors opposé : Dans la douleur, la personnalité s'efface, on ne songe guère à lutter de force avec vous ; vous n'avez rien à craindre que le sphacèle, la gangrène enfin, parce que dans ces deux cas les tissus sont morts, et que votre agent magnétique ne pouvant y pénétrer, devient dès lors impuissant à conduire votre pensée.

Vous, magnétistes, vous vous bornez le plus souvent à des magnétisations purement physiques, vous saturez vo-

tre malade de ce fluide bienfaisant qui émane de vous, et qui, généralement, nous devons le dire, est assez puissant pour assurer le succès, car il est doué, lui aussi, d'un rudiment intelligent ; mais vous fermez trop souvent les yeux sur le mouvement interne de vos propres organes, qui vous indiquent par le malaise qu'ils éprouvent où vous devez porter l'excitant magnétique que la nature vous a donné.

C'est entrer trop vite peut-être dans les difficultés de la pratique, et beaucoup de mes lecteurs sans doute ne pourraient me suivre ni me comprendre ; nous allons tâcher de rendre notre pensée plus claire. Comment se fait-il qu'un malade se voie débarrassé de ce qui avait menacé sa vie, lui qui a paru étranger à tout ce qui se passait dans son organisme, lui dont la *raison* a été seulement spectatrice de la lutte qui s'y est livrée ? Il a fallu nécessairement qu'une intelligence quelconque ait dirigé le travail qui s'y est opéré : sur ce sujet, tout ce que les médecins, les physiciens et les chimistes ont pu dire d'opposé n'est que pure rêverie. Ce ne sont point des attractions ou des répulsions chimiques ou mécaniques qui peuvent régulariser des désordres, ce n'est point non plus la matière se dirigeant d'elle-même par les lois connues qui peut produire de tels résultats, car si cela était, la vie ne ferait qu'apparaître, ainsi que cela est dans les corps cristallisés, et serait à peine constatée. L'erreur des médecins et l'inanité de leur système vient de la pensée qu'ils ont que la vie se gouverne d'après les lois des corps inorganiques. La nature a d'autres ressorts, d'autres moyens, la vie obéit à d'autres lois que la matière, elles sont plus relevées, et ce qui nous constitue a l'intelligence en propre, il ne peut en être autrement ; mais sans vouloir entrer dans le développement de cette vérité et combattre plus longtemps le matérialisme de nos adversaires, nous dirons à tout magnétiste, qui partagera les vues ou les idées des médecins, qu'il ne verra point dans les traitements ce que la nature a voulu qu'on y vît. Il est donc bien essentiel de comprendre ce double mécanisme par lequel nous manifestons

nos œuvres, dont quelques-unes paraissent véritablement surhumaines : d'abord, l'action de la matière sur la matière ; puis, celle des forces médicatrices agissant comme régulatrices suprêmes, et obéissant dans cette circonstance au principe qui sait tout, l'âme.

Tristes remèdes que tous les remèdes des médecins.... Que voulez-vous que la nature en fasse? En supposant pour un instant qu'ils contiennent véritablement une bénigne essence, elle devient inutile, et ne peut produire d'autre effet que celui que les aliments déterminent sur des surfaces enflammées. C'était avant la maladie qu'il fallait les administrer pour corriger le vice des humeurs; mais nous n'en sommes point là, les médecins ne prévoient pas et les malades eux-mêmes n'ont recours à la médecine que lorsque déjà des détériorations manifestes ont eu lieu, et qu'un empêchement à la vie habituelle est survenu avec quelque symptôme menaçant.

Le magnétiste, s'il veut exceller, doit posséder une espèce de double vue ou tout au moins l'instinct médical.

Qu'il n'oublie point que la nature et le travail la lui donneront, s'il s'applique à ses traitements, et s'il s'y voue corps et âme. Qu'il fasse ce que fait le médecin qui, pour n'arriver cependant qu'à une science conjecturale, travaille pendant des années et n'amasse que des connaissances trop souvent inutiles; il n'a point, comme le magnétiste, ce qui vivifie les œuvres et donne la lumière.

La science vraie est facile à acquérir quand on part de principes certains; tout ce qui vient ensuite est la conséquence rigoureuse de ces principes. Ainsi, un médecin ne sait jamais si ce sont ses remèdes qui ont guéri le malade, tant leur action est douteuse ou incertaine; le magnétiste, au contraire, voyant naître des phénomènes qui sont le produit de l'agent dont il dispose et qu'il ne peut méconnaître, a une base qui ne peut être controversée; il s'appuie sur des réalités où l'imagination n'a point de prise, il est dans le vrai et sa marche est assurée.

Si je donne quelques développements à ces considérations, c'est qu'il ne faut point que l'application du magné-

tisme ait en elle quelque chose de douteux. Celui qui ne suivra point d'abord les règles que je trace, s'égarera sans nul doute; il fera de l'*empirisme*, sera réduit, comme nos adversaires, à des conjectures, et il n'aura plus aucune certitude dans sa pratique. C'est ce qui malheureusement existe encore aujourd'hui et ce qui fait la force de nos contradicteurs, car celle-ci ne vient que de notre faiblesse; mais les rôles seront changés, j'en ai l'espoir, si je puis faire passer mes convictions dans l'esprit des magnétistes et les amener au travail.

Beaucoup de magnétistes ont cru que le magnétisme dispensait de toute instruction, et qu'il suffisait de posséder la foi. Sans doute on peut réussir, dans quelques cas, à guérir des maladies même fort graves, par une suite de magnétisations faites sous l'empire d'une conviction profonde ; mais la science n'est point là : la foi ne se discute pas, et nous sommes dans un monde où tout se discute et où il ne doit rester debout que ce qui peut obtenir une sanction universelle.

C'est en raison de cette disposition des esprits que nous allons voir périr, de notre temps, des croyances que l'on pensait solidement établies; c'est pourquoi encore le magnétisme fait chanceler, quoiqu'il soit faible encore, l'édifice médical tout entier; car la médecine ne se discute pas non plus, elle ne peut donner l'irrécusable preuve de la certitude des principes qui lui servent de base.

Si l'on a laissé de côté la morale, en tant que science, c'est parce que ses principes, quoique certains, ne peuvent se démontrer à tous les êtres. On ne discute pas longtemps sur une force découverte : l'électricité, le galvanisme, la vapeur et d'autres agents sont universellement connus et adoptés, le doute n'est plus permis ; le magnétisme animal étant également une force entre les mains de tous les hommes, c'est seulement ses lois qu'il faut faire connaître.

Il faut que le mot vertu se traduise par faits, propriétés, etc... Le reste découlera de soi, ce ne sera plus qu'une question de temps.

Avec cet agent, il faut que vous puissiez remplacer la saignée, les purgatifs, les apéritifs et les sudorifiques. Il faut qu'avec son secours vous ouvriez les soupapes que la nature a établies pour rejeter le sang qui trouble l'équilibre. Il faut que vous parveniez, avec son concours, à faire fonctionner d'une manière régulière le grand égoût placé dans le centre de notre organisation; que toute sécrétion arrêtée soit rétablie dans la loi primitive, et qu'enfin les fonctions de la peau, si souvent gênées ou interrompues par des matériaux qui s'accumulent dans son tissu, soient rendues libres, afin que tous les agents qui doivent sortir de nous ou y entrer à chaque instant, trouvent les voies ouvertes à leur circulation.

Il doit en être de même pour des fonctions plus cachées et plus mystérieuses.

Si la nature n'avait créé qu'un seul tempérament, la marche serait aisée et la médecine facile; mais il n'en est point ainsi. Ici la sensibilité prédomine, ailleurs, c'est la lymphe; dans d'autres cas, c'est la bile ou le sang. Ces diverses constitutions ne paraissent pas être seulement des déviations, elles semblent venir d'organes construits selon des lois particulières et qui semblent dès le principe menacer la vie (1). Nul ne connaît les lois qui président à la formation des êtres, ni pourquoi ceci plutôt que cela: Nous ne voulons point sonder ce mystère, nous voulons seulement prendre les choses telles qu'elles se montrent à nos sens; hé bien, ici encore l'agent magnétique a la puissance de corriger une partie de ce que nous regardons comme des écarts de la nature, de produire une sorte d'équilibre momentané ou durable dans le jeu des organes.

Mais comment, dira-t-on, avez-vous conçu la pensée de faire jouer un rôle si grand à un seul agent et de lui donner tant de vertus? je répondrai : ces vertus se révèlent d'elles-mêmes à qui sait examiner; elles ne viennent pas d'un rêve de l'esprit, mais se prouvent d'une manière ri-

(1) Nous montrerons bientôt comment la nature se trompe parfois ou laisse ignorer son but.

goureuse par une application raisonnée du magnétisme; je n'y suis donc pour rien, et je ne cherche qu'à faire prévaloir une simple vérité.

Je n'ai pas mentionné encore un des faits les plus essentiels du magnétisme, c'est celui-ci : les affections les plus nombreuses qui déroutent complétement les médecins et jettent les malades dans le désespoir, parce qu'elles n'ont point de fin, vous les avez devinées déjà, ce sont les maladies nerveuses. Le magnétisme semble devoir être leur souverain remède, il semble devoir modifier et détruire les nombreux accidents dont la source première est cachée : en effet, il agit d'abord sur la sensibilité, il pénètre dans les centres nerveux et force à circuler l'agent du mouvement et de la sensibilité; il détruit les obstacles qui s'opposaient à sa circulation, et empêche, par conséquent, l'accumulation des forces vives dont les effets sont semblables à l'électricité. Ici encore la nature avait préparé des soupapes pour le trop plein, elles s'ouvrent d'elles-mêmes sous la main du magnétiste et produisent sous nos yeux l'effet d'une saignée nerveuse, ce à quoi les médecins avaient toujours pensé sans avoir l'espoir d'arriver à un résultat. Mais tout ceci s'établira clairement, et pourra se vérifier de manière à ne plus pouvoir être remis en discussion.

On doit voir quel changement nous voulons apporter dans l'enseignement du magnétisme : saisir d'abord tout ce qui est purement physique; et puisque l'agent a des propriétés multiples, faire ressortir tout ce qui offre quelque analogie avec les phénomènes électriques, avec le galvanisme et l'aimant, car ce sont les premiers phénomènes que l'on constate. Il y a là immensément de faits qui s'expliquent d'eux-mêmes; on voit des similitudes qui prouvent indubitablement que le magnétisme emprunte à ces agents leur principale force d'action, ce qui exclut du point de départ le merveilleux que l'on y avait attaché, et fait rentrer dans le domaine du positif et dans la science ce qu'on pensait devoir n'en faire jamais partie. La physiologie se trouve immédiatement enrichie et le mécanisme du jeu des organes cesse d'être insondable, car on a saisi le principal agent du mouvement et de la vie.

Il y a tant de merveilles dans la nature, et l'action de nos sens est si bornée, qu'il y aura toujours quelque chose qui nous échappera ; mais le cercle des connaissances humaines s'agrandira sans cesse.

Quant à cette auréole qui entoure le magnétisme, et qui éblouit les esprits et les jette dans le mysticisme, elle doit être soumise à une étude toute particulière; c'est la partie la plus difficile d'un enseignement, car dans les phénomènes qu'il nous est donné de voir et qui semblent ne rien emprunter à l'ordre physique, on rencontre trop d'inconstance, de mobilité, et un jeu de lumières qui se croisent au point de dérouter les esprits les plus méthodiques: ce que vous croyez saisir fuit, mais fuit en vous entrainant pour vous placer en présence de l'infini. Toute cette partie, sans être bannie de l'enseignement, ne devrait entrer dans les ouvrages qui y sont consacrés, que comme considération philosophique ; mais quoi que nous fassions, le domaine du merveilleux entraînera les esprits, car il a pour lui l'attrait de l'inconnu et le charme de la nouveauté.

Phthisie pulmonaire guérie par le magnétisme.

Suite (1).

....Je venais de réveiller Mlle X***, qui se trouvait bien ; je la laissai ainsi. Le soir, il n'y eut pas d'accès de toux, la nuit fut tranquille et la malade dormit d'un sommeil qui la reposa. Malheureusement, le matin en se réveillant, il y eut encore un violent accès convulsif qui la fatigua beaucoup.

Je la magnétisai pour la calmer, mais sans l'endormir, et tout en causant de temps en temps. Elle me raconta un rêve qu'elle avait fait la nuit, qui me démontra une fois de plus combien son imagination était vive, exaltée, et

(1) Voyez le n° 10, Octobre 1871, page 164.

combien toutes ses aspirations tendaient à une vie supérieure qu'avec son excessive intuition elle pressentait.

La matinée fut assez bonne et Mlle X*** put prendre un peu de thé.

Lorsque je la vis dans la journée, la malade était toujours surexcitée, ses yeux brillaient comme des escarboucles, et ses joues avaient cette teinte rosée qui colore généralement les pommettes des personnes atteintes de phthisie.

La voyant ainsi, je me décidai à provoquer le sommeil et le somnambulisme; car, dans un cas pareil, il faut, avant tout, abattre cette fièvre, calmer cette exaltation nerveuse toute maladive, et la transformer au besoin en une excitation factice dont on est alors facilement maître.

En vingt minutes, Mlle X*** fut plongée dans le sommeil, et, dix minutes après, le somnambulisme se déclarait par une de ces inspirations qui ne trompent point le magnétiseur exercé.

Dans la promptitude avec laquelle l'envahissement du système nerveux avait eu lieu dans cette séance, il y avait une grande différence avec les trois heures que j'avais été forcé d'employer la veille pour obtenir le même résultat. Mais il en est toujours ainsi, dès que le sommeil magnétique a été produit une première fois.

Ce fut avec peine, dès le somnambulisme paru, que je pus maintenir pendant dix minutes la malade calme et tranquille. Tout à coup son corps frissonna et trembla comme si une frayeur intérieure le dominait; puis, d'un bond, malgré mes efforts pour la retenir, elle fut debout sur sa chaise longue, regardant le plafond avec ses grands yeux ouverts, comme s'ils voyaient à travers les obstacles. Elle retomba à genoux, touchant le siége de sa tête qui se releva aussitôt.

Ses yeux laissaient couler des larmes qui tombaient sur ses mains jointes; elle semblait prier, implorer; son visage exprimait tour à tour l'angoisse, l'espérance, le ravissement : c'était un ange implorant la merci du Dieu puissant. Enfin, les forces lui manquèrent, elle succomba à

cette extase; elle ne put soutenir plus longtemps cette exaltation sublime qui semblait la rapprocher de la divinité.

Pendant tout le temps qu'elle resta dans cet état extatique, je bornai mon action à la soutenir en lui donnant des forces par quelques passes; mais, aussitôt qu'elle fut descendue des hauteurs où ses aspirations l'avaient élevée, je magnétisai avec force par des insufflations et des impositions alternées, afin de la faire sortir promptement de cet état de prostration dans lequel elle était tombée, et qui ressemble trop à un évanouissement, sans cependant l'être. Ensuite, je m'efforçai de la maintenir terre à terre, en agissant par des passes générales sur tout le corps. Pendant dix minutes, je fus le maître; Mlle X*** resta calme : sa respiration fut douce, facile et sans sifflement. Mais, tout à coup, sans changer de position, elle s'écria : « Me voilà, me voilà, prenez-moi. » — Mais, aussi prompt qu'elle-même, par une forte imposition sur l'estomac et une insufflation chaude et prolongée sur le cerveau, je la maintins et la ramenai au calme. Sa petite main saisit alors la mienne et la serra fortement, puis elle me dit : — « Merci, maintenez-moi, je tiendrai ma promesse, mais abandonnez-moi un instant. »

Ce fut alors un état qu'on ne peut définir... une conversation avec des êtres invisibles, — des pensées, — des mots sans suite, — des demandes parlées, — des réponses parlées à des demandes imaginaires, — des signes mystérieux soit d'assentiment, soit de satisfaction; puis, un visage resplendissant de bonheur, une physionomie d'une expression si immatérielle, si divine, que j'eus peur que l'âme de ma malade ne m'échappât et s'envolât dans les régions éthérées où M. Figuier place nos âmes sous le nom d'*êtres surhumains*.

Je ne suis point spirite, on le sait; d'ailleurs, ceci se passait plusieurs années avant que le spiritisme ne fît son apparition à la suite des tables tournantes; et, je le répète encore ici, je ne crois pas à la possibilité de communication avec nous sur cette terre, soit par des êtres

supérieurs d'un autre monde, soit par l'âme de personnes mortes qui habiteraient l'Ether ou tout autre lieu.

Je ne viens pas dire que je ne crois pas à la pluralité des mondes, ni à la pluralité des existences de l'âme, ni à son immortalité, non, non, du reste, ce sont de ces choses pour lesquelles le cadre de mon journal est trop étroit, et que je ne suis pas apte à traiter. Je dirai seulement ici que j'ai toujours eu la conviction, parce que j'en ai toujours eu le sentiment intime en moi, que nous avons une âme, qu'elle est de toute autre nature que le corps, et que, lorsque la vie s'éteint dans celui-ci, cette âme ne meurt pas. Mais que devient-elle ? Là, je m'arrête.

Mais aussi ce que je nie avec force, ce que je repousse avec toute ma raison, avec toute mon intelligence, c'est la communication d'un être mort avec un être vivant.

Aussi, pour moi, la scène que j'avais devant les yeux n'était autre qu'une hallucination, qu'une fantasmagorie provoquée par l'imagination vive et exaltée de la malade, et qui, par la force même de cette exaltation, pouvait produire des accidents tels que la folie ou même la mort.

Il y a des hommes qui sont morts presqu'instantanément, sous l'influence d'une idée ; citons cet homme, sur lequel, dans l'obscurité la plus profonde, on simula une saignée, et qui, continuant à entendre couler l'eau d'un robinet qu'il prenait pour son sang, s'évanouit et mourut.

Il est aussi des exemples d'hommes chez lesquels une pensée a miné lentement la vie, et qui se sont éteints fatalement, sans qu'aucun organe ait été lésé.

En voyant ma malade dans cet état extatique, je magnétisai avec force le cerveau, le saturant de manière à le rendre inerte, à l'annihiler ; et cherchant à agir sur l'âme, en l'enveloppant, en quelque sorte, dans un réseau de fil fluidique, comme celui d'une toile d'araignée.

Bientôt je vis une détente nerveuse, tout le corps s'affaissa ; j'en profitai pour redoubler d'énergie, les passes ravivèrent la circulation, les insufflations firent respirer, et les impositions des mains calmèrent l'agitation intérieure. Dès ce moment, je compris que je n'avais plus en

face de moi que la maladie même, la maladie organique, et que, si je savais employer l'influence que je venais de conquérir sur l'âme, par le système nerveux, son principal agent, je serais le maître de tout cet organisme.

Il en fut ainsi que je l'avais pensé; l'obéissance la plus passive à tout ce que je demandai pendant le sommeil et pendant la veille me fut accordée. Et bientôt, par des magnétisations réitérées et à l'aide d'un régime sévère pour la nourriture composée de viandes grillées ou rôties, de vin de Bordeaux, d'eau magnétisée prise à chaque instant, en boisson, pour adoucir et rafraîchir les voies respiratoires; d'applications sur la poitrine de compresses d'eau magnétisée froide, renouvelées souvent, il y eut un changement remarquable.

J'obtins ainsi, en quelques semaines, une amélioration sensible dans l'état général. Les palpitations, les oppressions disparurent, l'expectoration changea de nature et de forme, la toux ne fut plus convulsive et ne vint plus par accès; les douleurs de poitrine furent à peine senties, la respiration fut plus facile et plus longue; les digestions se firent bien, le sommeil devint calme, d'agité qu'il était toujours; rarement une quinte de toux venait l'interrompre; et, quand elle se présentait, c'est qu'elle avait été provoquée, dans la journée, soit par inadvertance dans le régime, ou par une légère contrariété qu'on cherchait cependant toujours à éviter à la malade.

Les médecins reconnaissaient que les tubercules se cicatrisaient et que ceux qui se formaient étaient en moins grand nombre et beaucoup moins profonds, et surtout, qu'à peine formés ils se cicatrisaient.

Un jour, lorsque j'arrivai, j'entendis la malade se plaindre d'un violent mal de tête que sa sœur lui avait procuré par son taquinage.

Je lui proposai de punir la coupable en lui repassant le mal de tête; elle accepta avec joie; la malicieuse sœur se moqua de moi et me défia.

Mais un instant après que j'eus posé une main sur chaque tête, la figure rieuse de l'espiègle changea d'ex-

pression et bientôt elle s'écria : — « Eh! Monsieur, ôtez votre main, je vous en prie, j'ai la tête dans un étau. » — Et la malade, toute joyeuse, dit de son côté : — « Et moi, je n'ai plus rien. »

La sœur conserva le mal de tête. Elle pensa, ainsi que le père, que la seule pression et la chaleur de ma main le lui avaient donné. Je proposai alors à M. X*** de lui repasser le dit mal de tête, pour lui prouver que ce n'était point une illusion. Il y consentit.

En agissant de la même manière, j'en débarrassai la jeune sœur en faveur du papa, qui déclara que dans ses plus fortes migraines, il n'avait jamais autant souffert. Après qu'il se fut avoué croyant, je le lui fis disparaître aussi facilement que je le lui avais donné.

L'amélioration marchait bien, et chaque jour, en quelque sorte, on pouvait constater un progrès dans l'état de la malade. Nous étions au mois de Mars lorsque, dans une magnétisation pendant laquelle j'avais produit le sommeil, la malade passa au somnanbulisme sans que je m'en aperçusse d'abord. Mais, en la voyant glisser du fauteuil, tomber à genoux, élever les yeux et les mains au ciel, je reconnus qu'elle entrait en extase. Des mots mal articulés, que je n'entendais pas, s'échappaient de ses lèvres; puis, en se levant tout à coup sur la pointe des orteils, elle s'écria : « Le 25 Mai, merci ! » Elle s'affaissa par terre comme si elle était morte; mais, ce qu'il y eut de remarquable, de saisissant, son visage conserva l'expression de bonheur qu'elle avait dans son extase, ce qui n'existe pas ordinairement.

Je fis des insufflations et, aussitôt revenue de cette prostration, elle me saisit les mains en me disant : « A vous aussi, merci, je vous dois la vie, je serai guérie par vous le 25 Mai. » — Elle se tut et je ne pus rien obtenir de plus ; toutes mes prières, toutes celles de sa mère furent inutiles. Elle fut impénétrable.

Mais, à partir de ce jour, il y eut un changement extraordinaire en elle ; on voyait en quelque sorte la vie s'épanouir et, à travers sa peau fine et transparente, le

sang circuler librement dans tout son être. Elle ne crachait plus, elle ne toussait plus ; cette petite toux nerveuse, qui reste quelquefois chez des personnes qui ont la poitrine faible, ne se faisait point entendre ; elle respirait à pleins poumons ; les crises nerveuses et les bizarreries de caractère avaient entièrement disparu. Mlle X*** était devenue d'une douceur angélique, son visage exprimait un contentement, une joie qui se communiquait à tous. Elle allait, elle venait, elle sautait, elle riait de ce bon rire d'enfant que j'observais avec bonheur ; et cependant, je l'avoue, avec une certaine anxiété ; il devait y avoir une pensée enfouie au fond de cette âme ; elle m'inquiétait.

Cependant, les docteurs Trousseau, Rayer, Marjollin, qui venaient de temps en temps, avaient constaté qu'il ne restait ni vestige, ni symptôme de la maladie tuberculaire : à peine s'ils reconnaissaient un peu de faiblesse qui, chaque jour, disparaissait sous l'influence du magnétisme qui activait les forces avec énergie.

Elle manifesta un jour le désir de monter à cheval le lendemain ; je ne m'y opposai pas, elle était assez forte pour soutenir cet exercice qui pouvait, s'il était modéré, nous aider dans la guérison.

Son père l'accompagna et revint enchanté. La malade n'éprouva aucune fatigue, aucun malaise, aucune douleur dans la poitrine, pendant et après la promenade qu'elle prolongea une heure.

Quelques jours après, elle me pria de l'accompagner, et elle voulut que nous fussions seuls, même sans domestique ; nous nous conformâmes tous à son désir, et nous partîmes.

Après que nous nous fûmes éloignés au galop, elle arrêta brusquement son cheval et le mit au pas ; et, me regardant en face, elle me dit : « Je vous dois la vie et ma reconnaissance entière vous est acquise ; mais un homme comme vous ne donne pas sa vie pendant des mois, sans éprouver une profonde affection pour l'enfant qu'il a sauvé de la mort ; aussi, j'ai une confiance entière en vous.

— « J'aime un cousin qui est l'âme de mon âme, et je veux être à lui Mon père qui m'aime par dessus tout, voudrait me donner à un autre cousin, qui est aussi une loyale nature, mais j'aime Dick... Vous qui êtes mon second père, car je vous dois la vie, arrangez tout. » — Un coup de cravache fit partir son cheval au galop, et je fus obligé de la suivre sans avoir pu dire un mot. Mlle X*** ne s'arrêta pas, et nous rentrâmes presqu'aussitôt.

Voilà donc cette pensée que je pressentais ! Voilà donc cette idée qui paralysait la vie chez cette jeune fille et qui viciait et détruisait toutes les fonctions organiques qui la constitue! Voilà donc cette idée qui tuait lentement cette enfant, aussi sûrement que le poison le plus violent.

Oh médecins ! qui, sur des symptômes physiques, les seuls dont vous vous occupiez, voyez et croyez à des lésions organiques, même quand il n'y en a pas, et donnant vos remèdes infernaux, destructeurs de la vie, provoquez ces désordres et les formez dans ces constitutions saines qui ne demandaient que du calme, du repos et une affection intelligente qui pût les comprendre.

Que faites-vous, que ferez-vous dans un cas semblable, où, non-seulement, tout le système nerveux est en jeu, mais où l'âme, à laquelle vous ne croyez pas, domine de toute sa hauteur, jette le trouble et le désordre dans la circulation et provoque des accidents de toute sorte, qui déroutent votre science, et auxquels vous ne comprenez rien, mais qui vous rendent muets, et vous font sentir votre impuissance et votre ignorance.

Vous, matérialiste, qui n'admettez pas une force que vous ne trouvez pas sous votre scalpel ; vous qui n'avez étudié que les fonctions organiques, sans jamais chercher à vous rendre compte de la cause première, qui les dominant, les met en jeu ou les suspend selon son bon plaisir, que ferez-vous? qu'aurez-vous à opposer à l'envahissement de cette force que vous ne reconnaissez pas, et dont vous ne voyez aucun symptôme, aucun signe apparent? Car, dans bien des cas de désordre et de danger, le pouls ne bat pas plus fort, le cœur est calme et n'a ni sou-

bresaut, ni temps d'arrêt ; la peau, sans être fraîche, est cependant naturelle, et vous ne pouvez pas constater même un mouvement fiévreux ; non, tout est calme physiquement, en apparence, et cependant un danger immense, un danger mortel est là, qui bouillonne au dedans, comme le feu d'un volcan, jusqu'au moment où il vous surprend par son explosion instantanée. Un anéantissement entier s'est emparé de ce corps, qui ne donne plus un signe de vie, et dans lequel, cependant, la vie existe encore, et quelquefois plus active que jamais, mais de cette activité qui tue, aussi bien qu'elle fait vivre. Que ferez-vous, je vous le demande?

Aurez-vous recours aux sinapismes, aux sangsues, aux saignées, pour réveiller la sensibilité disparue? Agirez-vous comme vous le faites dans les attaques d'apoplexie où la vie semble interrompue?

Hélas! si vous êtes consciencieux, sentant votre impuissance devant une force qui vous est inconnue, vous regarderez sans comprendre, et quelquefois la nature, si vous ne la contrariez pas, sauvera peut-être, à elle seule, le malade.

En rentrant, j'étais fort perplexe, et je ne savais en vérité à quel saint me vouer, je me trouvais en face d'une responsabilité immense et toute nouvelle; que faire dans cette circonstance, où, je le sentais, la vie de l'enfant était en jeu, où même un retard dans la décision pouvait compromettre sa santé, et faire évanouir les forces revenues?

M. X*** était Anglais, et tout en aimant sa fille, il devait être jaloux de son autorité, et pouvait, ne pas voir comme moi tous les accidents qui pouvaient découler d'un refus, et par conséquent, tous les malheurs que je prévoyais.

Après mûres réflexions, je me décidai à ne parler au père qu'après avoir provoqué le sommeil et le somnambulisme, pendant lequel je magnétiserais de telle sorte, que je me rendrais maître absolu de l'âme de cette enfant, tout en me promettant de faire tout ce qui dépendrait de de moi pour la réussite de son désir.

Je me rendis le soir, et je magnétisai deux heures sans laisser dire un seul mot à la jeune fille, qui, du reste, était restée calme et tranquille, soit qu'elle vit mes pensées qui lui étaient favorables, soit qu'elle fût tellement magnétisée que j'étais devenu son maître absolu.

En me retournant pour parler à son père, je m'aperçus qu'il était dans un état de somnolence, qui, lorsque je magnétisais, lui devenait habituel, depuis le jour où je lui avais donné et enlevé un mal de tête ; reconnaissant mon influence sur toute la famille, j'en profitai pour attaquer brusquement la question, je dis alors ce que la jeune fille m'avait confié le matin, et je ne cachai pas mes appréhensions s'il y avait un refus. M. X*** me regardait d'un air étonné comme s'il ne comprenait pas ; puis, se secouant, il me dit : — « Mais cher M. Lafontaine, comment avez-vous pu douter de mon consentement à tout ce qui peut donner la vie à mon enfant. Elle veut Dick ; elle sera Mme Dick, dès que vous lui permettrez ; » — et il me serra la main, comme un Anglais la serre quand il est satisfait.

Je réveillai la jeune fille qui comprit aux regards de sa mère et de son père que tout lui était accordé.

Tout se passa bien, la santé, les forces continuèrent à revenir et bientôt le magnétisme put compter au nombre de ses guérisons une phthisie pulmonaire des mieux caractérisées.

Mlle X*** devint Mme Dick... et trois ans après, je recevais encore une lettre dans laquelle elle m'annonçait qu'elle avait un second enfant et que sa santé était excellente.

LAFONTAINE.

DIVERS.

Nous avons lu, dans le *Journal de Genève* du 9 Janvier, les lignes suivantes :

« BAS-UNTERWALD. — Ce paisible petit pays est menacé d'une grève des médecins. Ces messieurs ont formé une

société médicale et décidé une augmentation de leurs honoraires. Le Landrath, loin d'admettre ces prétentions de la Faculté, a décidé, à la presque unanimité, que messieurs les médecins eussent à soumettre leur décision à son approbation.

« Le journal du Bas-Unterwald estime que la meilleure réponse à la grève des médecins eût été une grève des malades. »

— Oui certainement, une grève de malades eût été la meilleure réponse à la grève des médecins, mais...

Les malades, même quand ils ne sont pas trop souffrants, aiment à voir près d'eux un médecin : pour eux, malades, dont l'ignorance des lois de la vie est grande, cet homme est censé tout savoir, tout pouvoir, puisqu'il a été reconnu, admis et armé par le gouvernement pour les soulager, les guérir et même les tuer sans en être responsable.

On ne peut donc point demander aux malades de faire grève; mais ne pourrait-on point demander aux médecins de ne point avilir la profession libérale qu'ils exercent, en en faisant une spéculation commerciale? On disait autrefois : « Noblesse oblige; » on pourrait dire aujourd'hui : « Diplôme honore, » puisqu'il donne à l'homme une position exceptionnelle.

N° 2 Février 1872. Année XIIme.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — AVIS. — ETUDE DU MAGNÉTISME. — CAUSERIE, PAR M. GASTON DE CHAUMONT. — EXPLICATION DES FAITS.

AVIS.

Nous avons commencé seul notre douzième année, sans aucun collaborateur; et malgré cela, nous espérons pouvoir continuer notre œuvre humanitaire ; le magnétisme n'est point une illusion, les faits sont là pour donner un démenti à quiconque le nie.

Quand nous reportons nos souvenirs sur toutes les guérisons remarquables que nous avons obtenues par ce moyen *unique*, nous sommes satisfait de nous-même. — N'étant point médecin, — nous ne nous sommes jamais permis d'ordonner un médicament ; nous n'avons jamais empiété sur les droits des diplômés, si ce n'est pour sauver quelquefois des malades que, dans leur impuissance, ils laissaient mourir quand ils ne les tuaient pas avec leurs poisons.

En continuant le journal *Le Magnétiseur*, qui n'est point une spéculation, on le sait, nous espérons faire pénétrer le magnétisme dans toutes les classes, et propager ainsi une des plus grandes et des plus utiles vérités.

Tel est notre désir, notre unique but ; nous le poursuivons avec persévérance, en y consacrant notre temps, nos veilles et notre expérience.

Notre journal ne s'adresse pas seulement aux partisans du magnétisme, mais surtout à tous ceux qui, incrédules ou opposés au magnétisme, désirent s'instruire et connaî-

tre la vérité sur une science qui, depuis sa réapparition, a soulevé tant de passions pour et contre.

Comme nos ressources sont précaires, nous augmentons l'abonnement pour l'année 1872. Nous le fixons à 10 fr. pour Genève et la Suisse; 12 fr. pour la France, l'Italie et la Belgique, et à 15 fr. pour l'Angleterre, l'Allemagne, l'Amérique, l'Espagne et la Russie.

Nous espérons que les magnétiseurs, les amateurs et les partisans du magnétisme, ainsi que les malades qui doivent leur guérison au magnétisme, nous aideront dans notre propagande.

Etude du magnétisme.

Sentir et *vouloir*, tels sont les axiomes du magnétisme, et, si l'on y regarde de près, les axiomes de la physiologie tout entière. Comment, par quel mécanisme, par quel agent intermédiaire la volonté opère-t-elle sur la sensibilité? C'est là le secret du magnétisme. Entre l'esprit et la matière, l'âme impressionnante et l'âme impressionnée, n'y a-t-il pas possibilité d'admettre un moyen d'action, une chaîne physique invisible, enfin une substance subtile intermédiaire, pour ainsi dire, à la matière et à l'esprit. Or le *fluide* admis par les magnétiseurs est cet être conjectural qui pour nous a une importance infinie dans la production de tous nos actes vitaux.

Nous comprenons sans peine que ce *fluide* magnétique, qui échappe à la vue et au toucher, passe encore pour une chimère dans l'esprit de beaucoup de personnes. Cependant il n'est pas nouveau, il y a plus de trois mille ans que cette *chose* était admise sous un autre nom; et cent ans avant que Mesmer, auquel on en attribue la découverte, fût connu, un grand médecin, un grand penseur, un grand philosophe, notre maître à tous, Van Helmont avait tiré de cette hypothèse les plus admirables inductions.

Bien d'autres philosophes l'avaient admise sous d'autres noms. *Sanchoniathon*, le plus ancien des historiens con-

nus, attribuait la conservation de l'univers à un *esprit subtil*, répandu dans l'air, et il est probable qu'il n'était pas l'auteur de cette théorie.

Pythagore répandit en Grèce la doctrine d'un fluide qu'il nommait la *force productrice de l'univers*, etc., etc. Ainsi l'idée d'un fluide universel, que Mesmer au XVIIIe siècle promulgua comme une nouveauté, était et est aussi vieille que le monde.

Mais depuis *Plotin*, qui au IIIe siècle guérissait *sans employer de remèdes*, et attribuait les guérisons qu'il faisait à un système de sympathie et d'antipathie naissant, suivant lui, d'une force unique qu'il nommait *force magique de la nature ;* depuis Plotin, dis-je, jusqu'aux médecins thaumaturges du XVe siècle, la théorie des fluides cessa d'être professée, et fut remplacée par la théorie des mauvais anges.

Van Helmont est certainement le plus célèbre de tous les savants qui se soient livrés à l'étude du magnétisme. Van Helmont est un des plus grands génies que le genre humain ait produits. C'est lui qui fit révolution dans les sciences médicales, en substituant l'étude des lois vitales à la routine des galénistes et des médecins arabes.

Deleuze, qui l'avait beaucoup étudié, dit en parlant de lui : — « C'est lui qui le premier fit connaître le système des forces épigastriques. — Il reconnut l'action puissante de l'estomac sur les autres organes ; il vit également que le diaphragme est un centre principal dans l'économie du corps vivant. En considérant l'ensemble des êtres et en recherchant la cause de leur influence réciproque, il aperçut dans tous les corps un *principe de mouvement* inhérent à leur nature, une *force particulière* que leur a imprimée le Créateur, et par laquelle ils agissent les uns sur les autres, et il donna le nom de *blas* à ce principe d'action. »

« Combien de vues profondes sur l'incertitude de la médecine et sur les moyens de la perfectionner, sur l'insuffisance de la logique scholastique et sur les véritables fondements de nos connaissances, sur la nécessité d'al-

lier les sciences métaphysiques et morales aux sciences physiques et naturelles pour arriver à la vérité, se trouvent dans ses écrits! Combien d'idées maintenant répandues dans plusieurs traités de physiologie et surtout dans ceux de l'école de Montpellier, doivent leur origine aux principes qu'il a le premier énoncés! En chimie, il fit plusieurs découvertes importantes. C'est à lui qu'on doit la première découverte des fluides aériformes, auxquels il donna le nom de gaz, sous lequel on les désigne encore aujourd'hui. Sans lui Stahl n'aurait probablement jamais donné une nouvelle impulsion aux sciences. Si l'imagination de Van Helmont l'entraîna dans quelques erreurs, du moins sa bonne foi n'est jamais douteuse. S'il se crut inspiré, c'est qu'il n'avait puisé ses idées ni dans les livres, ni dans le commerce des hommes, mais dans une profonde méditation des phénomènes de la nature. Ce qui donne un charme particulier à la lecture de ses écrits, c'est l'élévation de son âme, l'absence totale du désir de la réputation et de tout intérêt terrestre; c'est un amour ardent de la vérité, subordonné à l'amour du bien; c'est un sentiment religieux qui met en harmonie ses autres sentiments, et qui, fondé sur une foi vive, mais exempt d'intolérance, ne se montre au dehors que pour la charité; c'est que lors même que son style est obscur, il excite l'imagination du lecteur, émeut son âme et lui fait naître de nouvelles pensées. Le témoignage d'un tel homme est d'un grand poids et ses opinions ne doivent point être rejetées sans examen. Ses divers ouvrages, et particulièrement sa *Dissertation sur la cure magnétique des blessures*, prouvent qu'il avait réellement deviné le principe et connu l'action du magnétisme, et si l'explication qu'il en donne est, à certains égards, erronée, elle est, du moins, assez ingénieuse pour mériter quelque attention.

Van Helmont est l'auteur d'un système d'anthropologie qui a joui longtemps dans nos écoles d'une grande célébrité. Ce système, dont on s'est beaucoup moqué sans le comprendre, et, qui plus est, sans l'étudier, reposait essentiellement sur le spiritualisme.

Van Helmont croyait à l'existence d'une âme immortelle, faite à l'image du Créateur, et de laquelle émanaient la pensée, le libre arbitre et toutes les prérogatives morales dévolues à l'humanité; indépendamment de ce principe divin, Van Helmont admettait une sorte de principe mixte, qui résultait de l'association d'une substance spirituelle avec diverses humeurs et qui présidait immédiatement aux actes de la vie organique, et aux actes instinctifs de la vie de relation. Il ne différait guère, ainsi qu'on en peut juger, de l'âme sensitive imaginée par les philosophes de la même époque.

Van Helmont dit : — « Le magnétisme agit partout ; il n'a rien de nouveau que le nom ; il n'est un paradoxe que pour ceux qui se moquent de tout, et qui attribuent à Satan ce qu'ils ne peuvent expliquer. »

Plus loin, Van Helmont dit : « Il y a des extases miraculeuses, ou des révélations faites à l'homme lorsque son imagination est exaltée ; alors il peut avoir le sentiment des objets éloignés ; une multitude d'exemples le prouvent. Or, ce n'est point l'âme qui sort du corps ; car, une fois sortie, elle n'y rentrerait plus. Il y a donc chez l'homme une puissance *extatique* (1) qui, excitée par un ardent désir, porte sur des objets absents l'esprit de l'homme. Cette faculté est cachée dans l'homme ; elle y est en puissance, et elle ne devient active qu'autant qu'elle est excitée par une ardente imagination ou par un violent désir. »

Ce paragraphe prouve que Van Helmont avait une connaissance exacte de l'état magnétique, désigné de nos jours sous le nom de somnambulisme lucide.

Sauf le mélange d'idées mystiques, Van Helmont développe la même théorie dans le paragraphe suivant :

« Avant la chute de l'homme, dit-il, son âme était douée d'une science innée, d'une puissance prophétique, d'une force par laquelle elle agissait au dehors ; ces facultés

(1) J'emploie ce mot, dit Van Helmont, faute d'un autre plus convenable. *Sic voco etymi penuria.*

existent toujours en elle ; et si elles ne se montrent plus, c'est qu'une foule d'obstacles s'opposent à leur exercice. Cependant, les effets de la chute de l'homme ne se faisant pas autant sentir dans le sommeil, il s'en suit que dans cet état on peut être éclairé d'une lumière surnaturelle, et c'est ce qui explique les phénomènes étonnants que présentent les somnambules. Pendant la veille, les sensations dont nous sommes continuellement affectés nous empêchent de discerner les inspirations intérieures ; et comme les facultés dont l'homme avait été doué primitivement sont engourdies, il faut un moyen extraordinaire pour leur rendre leur énergie. On y parvient par la prière, par la contemplation, par les pratiques qui, en affaiblissant l'empire de la chair, retirent l'âme de cet engourdissement, et lui rendent sa puissance naturelle et magique.

« Lorsque l'imagination, poursuit-il, est fortement excitée, l'âme engendre une idée réelle ou essentielle qui n'est point une qualité sûre, mais une substance intermédiaire entre le corps et l'esprit. Quand cette idée a ainsi revêtu une substance corporelle et pris une entité ou existence propre, l'intelligence la reconnaît, la volonté s'y attache et la dirige.

« Lorsque cette entité idéale se répand au dehors en esprit vital, elle n'a besoin que d'une légère excitation pour se porter au loin et exécuter ce qui lui est enjoint par la volonté.

« Les corps ne sont que la moitié du monde ; les esprits y sont aussi répandus partout. Ainsi, ce sont les esprits qui sont les ministres du magnétisme ; — non point les esprits du ciel ou de l'enfer, — mais les esprits qui sont formés par l'homme et qui sont en lui comme le feu dans le caillou. — La volonté de l'homme s'empare d'une portion de son esprit vital, qui, s'unissant à l'entité idéale, acquiert une existence intermédiaire entre ce qui est corporel et ce qui ne l'est pas, et se répand comme la lumière.

« La volonté envoie et dirige cette substance qui, une fois lancée, semblable à la lumière, et n'étant pas un véritable corps, n'est arrêtée ni par la distance ni par le

temps. Cette substance n'est point un démon ; elle n'est point produite par le démon : c'est une action de l'esprit intérieur qui appartient à notre nature. Le monde matériel est régi par le monde immatériel, et les autres corps sont soumis à l'homme. »

On peut prendre ces propositions pour les divagations d'un spiritualisme désordonné, tant qu'on n'a pu être témoin de cette matérialisation de l'esprit, de cette sorte d'incarnation de la pensée qui sert de point d'appui à ces prétendues rêveries, mais aussi, quelle admiration s'empare de nous, croyants, pour cet immortel *Rêveur*, que l'histoire du magnétisme semble avoir oublié ! S'il sut voir les faits qu'implique sa théorie, il fut le plus grand observateur de l'époque où il vécut ; s'il les a devinés, il en fut le plus grand génie.

Suivant Van Helmont, le magnétisme de l'aimant et celui de toutes les choses inanimées a lieu par une sympathie naturelle. — « Dieu est la vie, dit-il, son esprit remplit l'univers, et tout ce qu'il a créé a reçu une portion de vie, une sorte de sentiment. C'est cet esprit qui est la cause de la sympathie par laquelle l'action d'un corps se porte de préférence sur un autre : ainsi, lorsque nous attribuons ces sympathies aux propriétés des corps, nous prenons l'effet pour la cause. »

Les théories de MM. Dumas et Berzelius supposent implicitement le même principe, qui fut regardé comme une rêverie pendant un siècle et demi.

Van Helmont dit encore : « — Il y a une vertu magique séparée pour ainsi dire du corps ; elle a lieu par l'excitation de la puissance intérieure de l'âme, et elle produit au dehors les effets les plus étonnants ; car la nature agissant par elle-même est d'autant plus forte qu'elle est plus spirituelle. »

Van Helmont continue : « — J'ai différé jusqu'ici de dévoiler un grand mystère : c'est qu'il y a dans l'homme une énergie telle que par sa seule volonté et par son imagination, il peut agir hors de lui et imprimer une vertu, exercer une influence durable sur un objet très-éloigné. »

On ne peut pas mieux définir la théorie du fluide que nous avons adoptée comme cause de tous les effets magnétiques, et certes cette puissance que nous avons d'agir hors de nous par notre seule volonté est sans doute incompréhensible ; mais concevons-nous mieux comment notre volonté agit sur nos propres organes, comment elle remue notre bras, notre jambe? L'union de l'âme et du corps, l'action de l'un sur l'autre, sont des phénomènes dont la cause est impénétrable. Cependant, si nous réfléchissons sur notre origine, le raisonnement nous prouvera d'abord ce qu'il nous est facile de constater par l'expérience.

Ainsi Van Helmont appuie sa théorie sur ce que — « l'homme est l'image de Dieu, non par sa forme extérieure, mais par son âme, par les facultés dont il est doué. » — Or, Dieu, qui n'a point d'organes corporels, agit par sa seule volonté ; c'est par sa seule volonté qu'il imprime le mouvement à toutes les créatures ; il suit de là que l'homme peut aussi faire quelque chose par sa seule volonté.

« L'âme humaine, continue Van Helmont, étant l'image la plus parfaite du Créateur, c'est en elle que réside, dans un plus haut degré que dans les autres créatures, la puissance de la volonté ; elle la transmet à l'esprit vital qui est en accord avec elle, et qui reproduit extérieurement ses facultés ; mais cette puissance d'agir en dehors ne lui appartient pas exclusivement ; elle se montre, quoique bien plus faible, dans tous les êtres doués de vie et de sentiment ; ceux-ci ont une portion de volonté plus ou moins active, plus ou moins influente, selon qu'ils sont plus ou moins rapprochés de l'homme qui les domine tous ; et cela doit être, parce que Dieu est le principe de la vie, et que son esprit est répandu dans toute la nature. »

Plus loin, Van Helmont prétend que nous pouvons attacher à un corps étranger la vertu dont nous sommes doués, lui communiquer certaines propriétés, et nous en servir comme d'un intermédiaire pour opérer des effets salutaires.

Cette allégation renferme et explique toute l'histoire des talismans, des amulettes ; elle a été vérifiée par l'arbre de Busancy magnétisé par M. de Puységur ; par la plupart des magnétiseurs; et prouvée par moi, en particulier, par des expériences répétées souvent, démontrant l'action de l'eau magnétisée sur un instrument de physique, le galvanomètre, dont les aiguilles astatiques sont mises en mouvement par le contact des conducteurs plongeant dans cette eau magnétisée, et par la contre-épreuve, l'immobilité des aiguilles mises en contact par les conducteurs avec l'eau naturelle.

Van Helmont dit plus loin, et nous sommes de son avis : — « Puisque l'homme a la force et le pouvoir d'agir par sa volonté, non seulement sur un être vivant, mais encore sur un objet inerte et éloigné, il est clair que cette énergie lui a été donnée par Dieu, et qu'elle lui est naturelle. C'est donc blasphémer Dieu et s'ignorer soi-même que de transporter à Satan une puissance dont on est doué. »

Nous sommes donc en entier accord avec Van Helmont, en soutenant la théorie du fluide vital, et en la dégageant de toute superstition, de toute immixtion de surnaturel. La force est en nous, la volonté la met en mouvement, et son action se fait sentir. Nous avons donc raison en disant que le magnétisme tout entier est dans ces deux mots : *sentir et vouloir*.

Nous avons lu dans le journal le *Mont-Blanc*, un feuilleton sous le titre de Causerie, publié par M. Gaston de Chaumont. Nous nous étonnons qu'un esprit d'élite comme M. de Chaumont, admette que les faits qu'il raconte, ont eu pour cause les esprits diaboliques ; nous ne comprenons pas qu'on ne voie pas dans ces faits une cause naturelle et toute physique. Si nous reproduisons ce feuilleton, c'est qu'une partie s'est passée à *Carouge*, rue Caroline, ce qu'il ne veut pas dire, et ce que nous disons hardiment, ayant été appelé à cette époque pour observer ces faits dans cette maison, dont nous voulons

bien taire le nom, quoique nous n'en voyons pas la nécessité, car ces faits ne peuvent toucher en rien à la réputation du Comte et de sa famille. Mais voici les faits tels que les raconte M. Gaston de Chaumont. Nous donnerons nos explications à la suite :

CAUSERIE

Par M. Gaston de CHAUMONT.

Le *Mont-Blanc* de mercredi 6 Décembre courant contient le récit de faits des plus étranges, appuyé du témoignage d'un homme fort honorable. Il y est question de pierres tombées dans une chambre d'un plafond n'ayant pas la moindre solution de continuité, de cailloux arrivant de toute part au milieu d'une route et effleurant quatre personnes pour qui les mystérieux agresseurs demeuraient complètement invisibles.

Je ne suis pas du nombre de ceux qui admettent sans preuves, sans examen, des choses aussi extraordinaires, ni du nombre de ceux qui les nient *à priori*.

Les premiers me semblent fort crédules et les seconds bien présomptueux.

Quoi qu'il en soit, ces faits m'en ont remémorié d'autres, plus ou moins récents, et fort étranges aussi.

Je vais en donner un récit très-sommaire.

* *
*

Il y a un peu plus de dix ans, à onze heures du soir, le baron de X... se trouvait dans sa belle villa, située non loin de la route d'Italie, à quelques heures de Chambéry. Retiré dans sa chambre à coucher, il lisait, lorsqu'il entendit plusieurs coups frappés à sa porte.

— Entrez, s'écria-t-il.

On n'entra point, et, au bout de quelques instants, l'on frappa de nouveau.

Le baron s'élança dans le corridor, et, à sa grande surprise, il ne vit personne.

Sa chambre était au premier étage ; il visita le rez-de-

chaussée, puis le second, et il constata que personne n'était levé dans toute la maison. Le corridor sur lequel s'ouvrait la chambre du baron était fort court, terminé d'un côté par une fenêtre, de l'autre par une porte. Il ferma soigneusement cette porte à clef, parcourut une chambre, la seule qui, outre la sienne, s'ouvrît sur le corridor, la verrouilla aussi, et alla reprendre sa lecture. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que des coups plus forts et plus nombreux que les précédents, retentirent contre sa porte. Il ouvrit précipitamment, et, quelque peu effrayé d'un incident aussi bizarre, il se décida de réveiller un domestique et à se faire préparer un lit au rez-de-chaussée. Le reste de la nuit s'écoula paisiblement.

Le lendemain au soir, le baron, conseillé par un de ses voisins, le seul auquel il eût révélé son secret, se retira dans sa chambre habituelle, muni d'un sabre nu qu'il tenait à la maison.

Après une demi-heure d'attente, il entendit plusieurs coups frappés, comme la veille, à sa porte. S'élançant dans le corridor, il donna à droite et à gauche de vigoureux coups de sabre; il lui sembla entendre un gémissement profond; il redoubla les coups dans la direction d'où partait cette plainte qui parut s'éloigner du côté de la fenêtre et disparaître.

A la suite de cette expédition, le baron regagna sa chambre, et depuis lors, il fut entièrement quitte de tout bruit mystérieux.

* * *

Je traiterais cet événement de fable si je n'avais encore en ma possession une lettre émanant d'une personne fort instruite qui le raconte. Il est connu, d'ailleurs, d'un certain nombre de familles dans notre pays.

J'objectai à une personne qui me certifiait la scrupuleuse vérité de ce fait, qu'un sabre ne pouvait ni tuer, ni blesser un esprit, un être immatériel.

— Invisible, oui! immatériel, non, me répliqua-t-on, et l'on se lança dans une dissertation *ex professo* sur les follets, les vampires, les gnômes, les sylphes, etc., etc.

J'en fais grâce au lecteur.

Voici d'autres événements, qui sont des plus bizarres, mais des plus authentiques.

* * *

Il y a trois années seulement, une série de choses étranges a eu lieu dans une petite ville de Suisse, assez voisine de la Haute-Savoie, au premier étage d'une maison appartenant à M. le comte de Z...

Le rez-de-chaussée, contenant un vestibule et diverses pièces de retirage, le deuxième étage, occupé par un locataire, sont demeurés à l'abri de phénomènés qui n'ont épargné aucune des chambres du premier, où résidait le propriétaire et sa famille.

Ces phénomènes, qui devaient durer près de huit mois, débutèrent ainsi :

Mme la comtesse, seule en ce moment dans son salon, venait d'allumer une bougie et de la poser sur un guéridon pour se livrer au plaisir de la lecture. Soudain le guéridon s'agite, la bougie s'éteint. L'honorable dame croit à un tremblement de terre, s'assure que le calme est revenu et rallume sa bougie. Le guéridon s'agite plus fort, la bougie s'éteint encore. La comtesse a le courage de la rallumer. Aussitôt le guéridon fait des cabrioles, et cette fois, il renverse bougeoir et bougie sur le parquet.

Madame quitte son salon en poussant un cri de frayeur, va rejoindre la femme de chambre et les enfants. Le mari, qui était absent, ne tarde pas à rentrer ; il trouve madame alitée. Elle était dans une position intéressante et cette frayeur, trop bien justifiée, amena une fausse couche.

A peine fut-elle rétablie que des phénomènes aussi nombreux qu'inexplicables vinrent porter le trouble dans la maison.

Les phénomènes principaux, qui eurent lieu au 1er étage de la maison, chez le propriétaire, furent d'abord un déplacement considérable de vaisselle, ainsi que de petits objets de tout genre figurant sur des consoles ou des cheminées.

Des plats, des assiettes, des ustensiles en fer, en cuivre, quittaient brusquement la cuisine, traversaient un long

corridor et venaient s'abattre, ou dans le salon ou dans la salle à manger.

De menus objets quittaient à leur tour le salon, la salle à manger pour se rendre dans une autre pièce, ou même pour aller tomber fort loin dans le jardin, si les fenêtres étaient ouvertes.

Quant aux gros meubles, ils ne subissaient pas d'aussi considérables déplacements. Toutefois ils s'avançaient fréquemment d'un ou deux mètres à la rencontre de diverses personnes et spécialement d'une femme de chambre.

Sans que ces phénomènes cessassent, d'autres encore s'y adjoignirent, principalement la nuit. Des portes fort bien closes s'ouvraient d'elles-mêmes. Des objets, fermés à clef dans une armoire placée dans la chambre à coucher des propriétaires, quittèrent l'armoire et s'envolèrent jusque sur leur lit. Couchés depuis une heure, ils éprouvèrent une vive émotion ; ils replacèrent dans une cassette ces objets, mais ceux-ci quittèrent de nouveau leur prison et rentrèrent à l'extrémité de la chambre.

Ayant consulté divers savants, qui leur donnèrent des conseils dont l'observation n'amena aucun changement, les propriétaires se résignèrent à demi à cet état de choses ; ou du moins, s'il les contraria, il ne leur causa plus de frayeur. Quant aux enfants, avec l'ignorance et l'innocence de leur âge, ils se récréaient à la vue de ces phénomènes, comme ils auraient fait à une séance de physique amusante.

Dans les premières semaines, il fut possible de cacher au monde tous ces événements ; mais, peu à peu, ils devinrent de notoriété publique. Nécessairement ils rencontrèrent beaucoup d'incrédules ; toutefois, plusieurs personnes des plus éclairées en ayant été témoin, il fallut bien se rendre à l'évidence.

Il y avait près de huit mois que les esprits frappeurs et briseurs avaient pris possession du premier étage de la maison, lorsqu'ils délogèrent sans tambour ni trompette à la suite du départ d'un locataire qui habitait le deuxième étage. Comment ce départ a-t-il pu amener la cessation de

tant de phénomènes ? C'est ce que je ne tenterai pas d'expliquer, vu que je ne le comprends nullement.

Ce que M. de Chaumont ne veut pas tenter d'expliquer, nous l'essayerons, nous qui avons été appelé pour être témoin de ces faits qui se passaient en 1867 à Carouge, rue Caroline Nous sommes allé deux fois dans cette maison, nous y sommes resté chaque fois jusqu'à une heure ou deux heures du matin, et nous déclarons que nous n'avons rien vu, rien entendu d'extraordinaire. Nous sommes bien loin de nier les faits racontés, nous les acceptons, au contraire, pour vrais, très-vrais, mais nous n'admettons pas qu'ils aient été produits par les esprits, ni par le diable, et nous les expliquons ainsi.

La maîtresse de maison, Mme Z., était dans une position intéressante ; elle était très-nerveuse, très-impressionnable et profondément religieuse ; son état, comme celui de tant d'autres jeunes femmes, entraîne un défaut de circulation, une accumulation d'électricité, de fluide nerveux, qui tout à coup se dégagent sans cause apparente et produisent les effets extraordinaires qui surprennent, bouleversent les imaginations en les exaltant, qui les font attribuer à des causes surnaturelles, et qui ne sont cependant que des effets nerveux, tout physiques, comme chez la jeune Cottin, cette enfant de treize ans, qu'on conduisit à Paris en 1846, et dont la seule présence dans une chambre culbutait tous les meubles et les renversait les uns sur les autres. Chez la jeune Cottin, c'était la conséquence d'une interruption dans la circulation produite par une frayeur (un coup de tonnerre qui probablement avait ébranlé profondément le système nerveux de cette enfant, et avait produit une suppression immédiate : ce qui semble prouvé par la cessation de tous les phénomènes après la circulation rétablie au bout de trois mois).

Dans le fait qui nous occupe, la situation fut aggravée par la femme de chambre, fille hystérique, fortement constituée, très-nerveuse, et chez laquelle la circulation

n'était pas très-régulière. Cette fille fut impressionnée des faits que lui racontait sa maîtresse; son imagination fut surexcitée, l'exaltation religieuse jointe à la superstition et à l'ignorance produisirent chez cette fille un désordre dans la circulation nerveuse, qui fut chaque jour augmenté par l'état nerveux dans lequel se trouvait Mme Z. Toutes les deux, sans s'en douter, réagissaient l'une sur l'autre et développaient l'électricité qui, s'accumulant chez chacune d'elles, produisait tous les accidents mentionnés.

Nous sommes d'autant plus convaincu que nous sommes dans le vrai, que quelque temps après que Mme Z. fut accouchée, et que plus tard la fille alla passer quelques jours dans sa famille, la maison devint calme et aucun objet ne fut déplacé. Nous ajouterons que le premier jour où nous fûmes dans cette maison, sur le désir de Mme Z., nous magnétisâmes la femme de chambre, malgré sa répugnance. Nous n'obtînmes pas du sommeil, mais nous produisîmes un calme très-grand dans tout son système nerveux, qui fit que, pendant quelques jours tout fut tranquille.

Pour nous, tous ces faits sont naturels, et ils ont pour cause un dérangement dans la santé d'une des personnes présentes. Nous pourrions citer un grand nombre de faits analogues que nous avons pu apprécier personnellement, et qui cessaient aussitôt l'équilibre rétabli dans la circulation du sujet qui les provoquait.

Quant au premier fait, nous croyons pouvoir déclarer que les coups frappés aux portes, les coups de sabre et les soupirs des Esprits blessés qui disparaissent comme une ombre par les fenêtres, ne peuvent être que le résultat d'une imagination surexcitée, ou effrayée, ou hallucinée. Pendant le sommeil, il y a des rêves qui impressionnent vivement, et dont les actes sont représentés si positifs, si exacts, si vivants, qu'on a peine à croire, même au réveil, qu'ils ne sont point arrivés.

J'en ai un exemple nouveau à donner. Dans la nuit du 17 au 18 Janvier, moi qui dors peu je m'étais endormi profondément; j'entendis un grand bruit, des cris, des

plaintes, et je vis un homme armé d'un couteau le plonger plusieurs fois dans le corps d'un autre homme qui pleurait en se défendant ; le sang ne coulait pas et l'homme ne tombait pas. Plusieurs personnes qui les entouraient ne cherchaient point à arrêter le furieux.

Je me précipitai sur cet assassin et je lui passai mon épée au travers du corps. En tombant il me donna un coup de couteau dont je sentis positivement la lame entrer dans le côté, et.... je me réveillai au milieu de ma chambre, armé.... de la pincette.

Ces faits avaient si fortement frappé mon imagination, que rentré dans mon lit, je sentais positivement encore, mais positivement, le froid de la lame du couteau et que, malgré moi, je tenais ma main sur le côté. Je restai éveillé sous cette impression, et je revis le combat avec la même précision que je l'avais vu pendant mon sommeil. Il pouvait, il devait en être de même pour M. X***. Quand l'imagination est vivement émue, les faits se représentent avec une telle exactitude, qu'il n'est point étonnant que M. X*** ait cru pourfendre un esprit et entendre son soupir.



N° 3 Mars 1872. Année XIIme.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — AVIS. — LE MAGNÉTISME A GENÈVE. — LETTRE D'UN MALADE A SON MAGNÉTISEUR. — ETUDES. — ANESTHÉSIE AVEC LE CHLOROMÉTHYLE. — UNE EXPÉRIENCE HEUREUSE : RÉSURRECTION PAR LE GALVANISME. — GUÉRISON D'UNE PARALYSIE. — BLEPHAROPHTHALMIE GRANULEUSE CHRONIQUE.

AVIS

Nous avons commencé seul notre douzième année, sans aucun collaborateur; et malgré cela, nous espérons pouvoir continuer notre œuvre humanitaire ; le magnétisme n'est point une illusion, les faits sont là pour donner un démenti à quiconque le nie.

Quand nous reportons nos souvenirs sur toutes les guérisons remarquables que nous avons obtenues par ce moyen *unique*, nous sommes satisfait de nous-même. — N'étant point médecin, — nous ne nous sommes jamais permis d'ordonner un médicament ; nous n'avons jamais empiété sur les droits des diplômés, si ce n'est pour sauver quelquefois des malades que, dans leur impuissance, ils laissaient mourir quand ils ne les tuaient pas avec leurs poisons.

En continuant le journal *Le Magnétiseur*, qui n'est point une spéculation, on le sait, nous espérons faire pénétrer le magnétisme dans toutes les classes, et propager ainsi une des plus grandes et des plus utiles vérités.

Tel est notre désir, notre unique but ; nous le poursuivons avec persévérance, en y consacrant notre temps, nos veilles et notre expérience.

Notre journal ne s'adresse pas seulement aux partisans du magnétisme, mais surtout à tous ceux qui, incrédules ou opposés au magnétisme, désirent s'instruire et connaître la vérité sur une science qui, depuis sa réapparition, a soulevé tant de passions pour et contre.

Comme nos ressources sont précaires, nous augmentons l'abonnement pour l'année 1872. Nous le fixons à 10 fr. pour Genève et la Suisse; 12 fr. pour la France, l'Italie et la Belgique, et à 15 fr. pour l'Angleterre, l'Allemagne, l'Amérique, l'Espagne et la Russie.

Nous espérons que les magnétiseurs, les amateurs et les partisans du magnétisme, ainsi que les malades qui doivent leur guérison au magnétisme, nous aideront dans notre propagande.

Nous engageons nos anciens abonnés et tous ceux de nos lecteurs qui voudraient s'abonner, à nous envoyer directement à Genève, rue du Mont-Blanc, 9, le montant de leur abonnement, et leur adresse exacte.

Nous prévenons nos abonnés et nos lecteurs de Genève, que nous leur ferons présenter la quittance d'abonnement, nous les prions de vouloir bien en remettre le montant au porteur, en nous indiquant leur changement d'adresse s'il y a lieu.

Le Magnétisme à Genève

Le magnétisme commence décidément à s'implanter à Genève. Nous avons maintenant une douzaine de magnétiseurs qui s'occupent spécialement de soigner les malades. Et, disons-le en passant, ils font une rude concurrence à messieurs les médecins, en guérissant sans remède et par la seule puissance du fluide magnétique les malades pour lesquels ces mêmes médecins ne trouvent aucun moyen de guérison. Ces messieurs ont cependant leur inépuisable Codex, qui s'enrichit tous les jours de nouvelles découvertes. Il est vrai que les nouvelles ne sont pas plus salutaires que les anciennes, que l'on dédaigne maintenant,

après les avoir employées d'abord comme *panacée*. Il en est et il en sera de même des nouvelles, jusqu'au moment où un autre médicament sous un nom pompeux et étranger sera découvert et viendra prendre leur place.

Les magnétiseurs établis aujourd'hui, et pratiquant à Genève, ne sont point des saltimbanques, comme M. Brunet de Ballan par exemple, qui, après avoir été condamné pour escroquerie à Genève et dans bien d'autres villes, fait en ce moment les beaux jours des Turinois. Grand bien leur fasse.

Nous avons maintenant ici des gens honorables : MM. Ragazzi frères et le fils d'un de ces Messieurs; leur méthode n'est pas la nôtre, mais qu'importe, s'ils guérissent. Nous avons aussi MM. Zaugg, George, Walter, Lafontaine fils, qui suit les traces de son père, et puis quelques autres encore dont nous ne connaissons pas exactement les noms; nous constatons avec plaisir que certains médecins qui dédaignent officiellement le magnétisme, commencent à l'appliquer eux-mêmes dans quelques circonstances. Nous les approuvons et nous les félicitons de grand cœur, d'avoir le courage de sortir quelquefois de la routine, et nous désirerions qu'ils le fissent plus souvent; les malades et eux-mêmes s'en trouveraient bien.

Nous possédons, à ce qu'il paraît, une société magnétique, une société spirite; nous avons eu une société phrénologique, mais elle est tombée dans l'eau; tout cela, ce sont des éléments qui concourent à la propagation du magnétisme.

La ville de Genève possède aussi une douzaine de somnambules, toutes plus ou moins lucides, qui retrouvent les chats perdus, les objets volés; qui indiquent les trahisons des maris, des femmes, des maîtresses, des amants ; ces consultations sont d'une véracité transcendante, car ces faits sont toujours des vérités, puisque c'est dans la nature de l'espèce humaine d'être inconstante, et de toujours désirer ce qu'elle n'a pas, même quand c'est moins bon, moins beau que ce qu'elle possède. Les somnambules dans ces cas là ne se trompent jamais. En voici une preuve.

Une de ces sibylles, disait l'autre jour à une femme jeune encore, *qu'elle était trompée indignement par son mari, pour des riens du tout.* — Depuis dix ans, hélas, le mari était mort. — Voilà comment on écrit l'histoire.

Les magnétiseurs de Genève sont sérieux, et pratiquent d'une manière utile à la science et à l'humanité ; nous regrettons qu'ils ne nous fassent point part des guérisons et des faits qu'ils produisent ; nous le regrettons d'autant plus, que notre journal, *Le Magnétiseur,* est la seule feuille qui se publie, tous les autres journaux magnétiques ayant cessé de paraître, non-seulement en Suisse, mais en France et à l'étranger ; *La Salute de Bologne* vit encore cependant.

Le magnétisme et les faits magnétiques ont besoin de publicité, c'est le seul moyen de les faire accepter ; aussi nous engageons non-seulement les magnétiseurs de Genève, mais tous les magnétiseurs de tous pays à nous envoyer la relation de toutes les guérisons, de toutes les expériences qu'ils auront pu faire, nous les insérerons dans notre journal avec la discrétion ou les restrictions qu'on nous demandera.

C'est un appel que nous faisons aux magnétiseurs dans l'intérêt du magnétisme.

Lettre d'un malade à son magnétiseur.

Après m'avoir, par vos attentions, votre bonté et vos soins obligeants, procuré le calme et la santé dont j'étais privé depuis plus de six années, vous désirez, Monsieur, que je vous rende compte des sensations que j'ai éprouvées pendant mon traitement, des sentiments qui m'ont tour à tour agité, et que je vous dise ma façon de penser sur les moyens que vous employez. La tâche me paraît fort difficile. Si j'avais la faculté de me servir du langage de la nature que je sens au fond de mon âme, je serais fort intelligible ; cela étant impossible, je suis forcé de me borner au style vulgaire ; votre âme clairvoyante suppléera à la faiblesse de mes expressions.

Doué par la nature d'une extrême sensibilité, les choses étonnantes que vous m'avez fait éprouver, loin de produire sur moi l'effet de la surprise, n'ont fait que confirmer, en m'éclairant, une idée confuse que j'avais au fond de mon cœur. Dès lors, j'ai senti que ce souffle vital que vous faites passer dans les corps vivants, était un bienfait que le Ciel accordait à tous les hommes, et qu'il est au pouvoir de tous d'en faire usage. Le Dieu bienfaisant qui nous donna l'existence, nous a aussi donné le pouvoir de la rendre heureuse ; les biens viennent de lui, le mal vient de nous.

Il me paraît que rien ne saurait résister au souffle vital ; pour établir l'état de parfaite santé, il faut que toutes les parties du corps en soient remplies, le manque d'esprit vital dans telle ou telle partie, cause seul les maladies auxquelles les hommes sont sujets. Il est au pouvoir de tous d'y remédier, s'ils veulent bien se pénétrer des moyens qu'ils ont en eux. Je parle après avoir éprouvé et senti, et la conviction serait bientôt établie pour les autres, s'ils pouvaient avoir mon expérience.

Les premières fois que vous me prodiguâtes vos soins, vous savez combien j'éprouvai de souffrances dans le moment où le fluide vital se portait sur les endroits les plus obstrués par l'humeur ; l'accélération spontanée et soutenue du sang (résultat de ce principe) en forçant l'humeur à se déplacer, me faisait éprouver chaque fois une crise violente, mais indispensable ; peu à peu l'air vital (en dissipant l'humeur et en l'obligeant à prendre un cours) parvint à pénétrer librement ; dès lors, plus d'oppression, et en peu de jours, sans avoir eu recours à aucun médicament, je recouvrai la santé et un calme dont je n'avais joui depuis longtemps ; ma guérison entière s'opéra avec une promptitude et une facilité dont il faut avoir été témoin pour en juger; et je puis assurer que, même après les séances les plus douloureuses, je ne conservai du mal que j'avais éprouvé, qu'un souvenir vague et nullement pénible, le résultat seul m'occupait ; et, grâce à vous, il a surpassé mon attente, puisqu'en moins de six semaines

je me vois guéri, sans nulle crainte de retour du mal qui depuis plus de six années, me tourmentait et me faisait craindre les suites les plus funestes.

De combien d'obligations les hommes ne vous seront-ils pas redevables, s'ils veulent mettre à profit l'importante découverte que vous avez faite du moyen de modifier le fluide vital qui se répand sur toute la nature, et d'en dispenser à chaque individu la portion qui convient à sa constitution! Mais ce n'est, je le répète, qu'en en faisant l'épreuve, et en en sentant les effets par eux-mêmes, que la plupart pourront être convaincus. Quel est celui qui ne devrait pas être jaloux de connaître cette science de la nature, qui est pour tous, et qui appartient à tous? Quel est l'homme bien pensant qui ne sent pas en lui l'influence de ce fluide, qui seul entretient et conserve la vie? Les ressorts du corps s'usent, mais notre santé ne devrait pas être altérée par les maladies.

Ami des hommes et désirant leur bonheur, vous avez pensé, avec raison, qu'il est à leur disposition de se guérir l'un par l'autre ; ce moyen, au premier abord, paraît au-dessus de la portée des hommes; en y réfléchissant, on le comprend aisément, parce qu'il est simple, et tout dans la nature.

L'air vital que nous respirons et qui fait la base de notre existence, est en partie composé des émanations des minéraux et des végétaux répandus sur la surface que nous habitons; cet air est en outre modifié par des influences mixtes; et nous n'en respirons que la partie pure qui fait notre force, et qui, quelquefois, nous manque, ce qui produit l'état de maladie chez l'homme ; car il a besoin de cet air de vie que nous recevons de la nature pour donner à son sang une surabondance d'activité et remettre toutes les humeurs en équilibre.

Les moyens employés par la médecine peuvent quelquefois procurer, par la réunion de plantes et de sels, une dose d'air vital qui accélère la circulation du sang en donnant une fièvre momentanée; mais les résultats ne sont et ne peuvent pas être également heureux ; car, pour se procu-

rer une dose d'air vital proportionnée au besoin, il faut surcharger l'estomac du poids de la matière qui le contient; ce que vous évitez si heureusement vous, Monsieur, en vous prenant pour réservoir et en ne dispensant que l'esprit, pour ainsi dire, sans dispenser la matière.

Etudes.

L'homme d'une constitution exceptionnelle peut-il tomber parfois, indépendamment de sa volonté, et accidentellement, dans un état particulier, qui lui permet de percevoir des faits matériellement hors de sa vue, ainsi que des événements passés, présents ou futurs?

L'homme peut-il, par sa propre volonté, se mettre lui-même dans cet état particulier ?

Nous ne nous occuperons aujourd'hui que de la première question, et nous répondrons affirmativement. — Oui, l'homme peut tomber parfois, accidentellement, indépendamment de sa volonté, dans un état particulier, pendant lequel il peut voir les objets situés en dehors du rayon de sa vue ordinaire, et percevoir les événements passés, présents et futurs.

Il y a trop d'exemples de tels faits, pour qu'ils puissent être mis en doute. Nous ne chercherons point dans les siècles passés; nous ne nous occuperons ni des prophètes, ni des trembleurs des Cévennes, qui voyaient à dix lieues des régiments de dragons qui partaient pour venir les massacrer; ni de Cazotte et de sa fameuse prédiction, qui annonçait dans un dîner de quel genre de mort mourraient huit ou dix personnes présentes, et l'époque approximative de leur mort, ce qui fut reconnu de la plus grande exactitude. Condorcet mourut empoisonné dans une prison; Chamfort se coupa les veines de vingt-deux coups de rasoir; Vicq d'Azir se fit ouvrir les veines; Nicolaï, Bailly, Malesherbes, Roucher, la duchesse de Grammont moururent sur l'échafaud, etc., etc., comme Cazotte l'avait vu et dit.

Nous pouvons, sans chercher si loin, citer des faits

analogues qui se sont passés et se passent encore de nos jours, et quelques-uns mêmes dont nous avons été témoin.

Il est un état dans lequel on perd spontanément le sentiment de la vie ordinaire, c'est-à-dire que, tout à coup, l'homme qui cause avec vous ne vous entend plus, ne vous sent plus ; entièrement absorbé, il vit pour ainsi dire en lui-même, ou plutôt la vie commune de l'esprit et de la matière est suspendue; l'une de ces deux causes fonctionne seule, momentanément dégagée de l'autre. Quelques moments après, sans que rien puisse l'indiquer, la seconde reprend ses fonctions, et la vie commune est rétablie.

Pendant cette interruption de la vie commune, l'esprit, dégagé de ses entraves matérielles, peut voir, percevoir, connaître l'avenir comme le passé, comme le présent.

L'homme qui tombe en cet état, revient à lui comme d'un évanouissement; il n'a ni mémoire, ni conscience de ce qui lui est arrivé. C'est une espèce de crise de catalepsie, ou plutôt c'est un accès de somnambulisme extatique, qui est généralement de courte durée. On revient de cet état aussi spontanément qu'on y est tombé. Et ce qui constitue la différence entre cet état et un accès de catalepsie véritable, c'est qu'on peut marcher, agir, parler, etc.; il n'y a pas de raideur dans les membres, ils ne restent point dans la position où on les place, et, si on les soulève, ils retombent d'eux-mêmes ; il y a encore une notable différence de durée entre cet état et la catalepsie : un accès spontané de cet état extatique, à quelques exceptions près, est généralement très-court, quelques minutes, un quart d'heure tout au plus; tandis que la durée d'un accès de catalepsie est non-seulement de quelques heures, mais même de plusieurs jours, de plusieurs mois.

J'ai vu dans les montagnes d'Ecosse, au-dessus de Glascow et de Perth, des hommes, des enfants doués *de seconde vue*, — qu'il ne faut pas confondre avec *la double vue de Robert Houdin*, habile convention par laquelle le magicien, voyant lui-même l'objet, son fils qui était éloigné, pouvait le désigner; convention qui a été exploitée par

tous les physiciens-escamoteurs sous le nom menteur de *lucidité magnétique.* — Ces enfants, mais surtout ces hommes étaient d'autant plus remarquables et les faits qu'ils annonçaient d'autant plus extraordinaires, qu'il n'y avait pas d'action exercée sur eux comme dans le magnétisme, et cependant j'ai pu, dans ma longue pratique, observer des faits à distance qui démontraient clairement la réalité de l'état tout particulier dans lequel ces crisiaques tombaient, sans chercher en rien à le provoquer.

Ils étaient pris tout à coup, sans qu'aucun symptôme précurseur pût indiquer l'approche de l'accès; j'ai pu vérifier plusieurs des faits qu'ils m'avaient annoncés, et je les ai trouvés exacts.

Ainsi, j'ai rencontré en Italie un capucin d'une piété exemplaire,— chose rare,— qui tout à coup sans préambule et sans le moindre motif, tombait dans cet état *semi-somnambulique, semi-extatique.*

La première fois que je le vis, je me trouvais chez la marquise de X***, à Florence; il venait la prier de faire l'aumône à une pauvre famille qui en avait le plus pressant besoin. — Mais au moment où il mettait le plus d'instance dans la demande, il s'arrête tout à coup au milieu de sa phrase, ses yeux se voilent et se ferment un instant, pour se rouvrir fixes, ternes et sans la moindre expression, sa figure pâle devient terreuse, livide, puis elle s'enflamme, et cet homme qui était suppliant tout à l'heure, devient menaçant.

Il s'adresse à la marquise, et l'accuse violemment d'avoir tué son fils, que la malheureuse femme pleurait depuis plus de dix ans, et dont, en effet, elle avait involontairement causé la mort. Il lui parle de son passé, il va même jusqu'à lui dire ce qui lui arrivera dans quelques années et comment elle mourra.

La marquise haletante, terrassée par ses remords et ses craintes, tombe à genoux, tendant ses mains tremblantes vers cet homme pour implorer sa pitié.

Mais soudain et à l'instant où elle s'empare d'une de ses mains pour le supplier d'être miséricordieux envers

elle, le visage du capucin change de nouveau, ses yeux se ferment pour se rouvrir humbles comme avant cette scène, et il achève la phrase commencée avant l'accès, sans rien comprendre à la position de la marquise qu'il trouve à ses pieds pleurant et implorant son pardon.

Cet homme n'avait pas conscience de ce qui lui était arrivé, de ce qu'il avait dit ; il déclara hautement et avec la loyauté d'un cœur sincère, qu'il ne savait pas le premier mot de ce qu'on lui racontait ; il avoua que déjà, plusieurs fois, il lui était arrivé de tomber dans un état pareil, et que chaque fois il implorait Dieu de lui pardonner ses péchés pour lesquels, disait-il, Satan le poursuivait en l'accablant ainsi.

Témoin de cette scène, je cherchai à persuader à ce pauvre homme que Dieu ni Satan n'étaient pour rien dans cette malencontreuse aventure, et que c'était là un accès naturel d'une maladie dont il était atteint. J'ai revu quelquefois ce capucin pendant mon séjour à Florence, et je n'ai eu l'occasion de le voir en crise qu'une seconde fois dans un cas remarquable que je raconterai un jour.

J'ai vu, en Suisse, une jeune femme qui pendant une grossesse, tombait cinq à six fois par jour dans un état de catalepsie ; elle restait dans la position où elle se trouvait, soit assise, soit debout, soit le pied en l'air ; elle annonçait des faits, des événements qui se réalisaient toujours. L'accès était court, deux ou trois minutes, quelquefois moins, mais rarement plus.

Jamais cette jeune femme n'avait eu de crises pareilles avant qu'elle ne fût enceinte ; jamais elle n'en a eu depuis sa délivrance ; quoique très-nerveuse, elle n'a jamais eu d'accès d'hystérie.

J'ai rencontré aussi à Genève, une jeune femme qui avait non-seulement des crises d'hystérie, pendant lesquelles elle jetait des cris et se tordait dans d'horribles convulsions, mais encore des accès de catalepsie qui la clouaient dans la position où elle se trouvait, soit dans la rue, soit chez elle ; et qui tombait aussi dans cet état semi-extatique qui lui permettait de voir des choses hors de sa vue,

de me raconter tout ce que j'avais fait la veille ou le jour même, et qui, revenue à elle, ne se rappelait rien et ne savait jamais rien de ce qu'elle avait dit connaître.

Ces faits sont plus communs qu'on ne le pense généralement; mais comme cet état est très-court, on le confond souvent avec la catalepsie ou l'hystérie, dont il est cependant bien distinct.

On peut donc reconnaitre et admettre qu'un tel état peut se produire inconsciemment, indépendamment de la volonté et sans cause apparente; on peut le regarder comme un état maladif causé par une interruption accidentelle de la circulation nerveuse, qui rompt l'harmonie de l'économie animale, et qui cesse aussitôt que la circulation reprend son cours.

Nous croyons devoir publier les deux faits suivants qui se trouvent dans *l'Année scientifique* de M. L. Figuier.

Ces faits nous ont paru devoir intéresser nos lecteurs, quoiqu'ils ne soient point compris dans notre sphère magnétique, mais ils dénotent un progrès que nous aimons à constater.

Anesthésie avec le chlorométhyle.

On ne connaît encore guère en France, dit M. P. Garnier, dans l'*Union médicale*, les effets anesthésiques du chlorométhyle ou bichlorure de méthylène, depuis que Richardson l'a découvert en 1867. A l'exemple de M. Spencer-Wells, dont la pratique, graduellement plus heureuse, de l'ovaristomie, paraît due en partie à l'emploi exclusif de ce nouvel agent, la clinique chirurgicale de Padoue en fait de même usage, à l'exclusion de l'éther et du chloroforme, depuis le 31 Juillet 1868. Le chlorométhyle lui est envoyé tous les six mois par la maison Robbin, de Londres, qui le fabrique spécialement. 108 opérations, grandes et petites, ont été exécutées sous son influence.

D'après le Docteur Rossi, chef de clinique, 52 de ces opérés se sont endormis tranquillement, naturellement,

sans agitation musculaire, dans un temps très-court; 32 ont éprouvé une légère excitation, et sont tombés insensibles après huit à dix minutes d'inhalation; 4 seulement ont été agités violemment et ont mis quinze à vingt minutes à s'endormir; 20 sont restés absolument réfractaires à son action après quarante à cinquante minutes d'inhalation; huit eurent des vomissements.

Aucun autre accident ne se manifesta. La plupart des malades inhalent ce liquide sans répugnance, répandu, soit sur une éponge, soit sur une flanelle suspendue à un cercle métallique. Il ne provoque pas la toux, mais quelques larmes. Le pouls et la respiration sont plus fréquents dès le début et sans agitation pour revenir bientôt à l'état normal et même au-dessous. La face ne se colore pas; il n'y a pas de lividité ni aucun symptôme de congestion.

La prolongation du sommeil, vingt à trente minutes après l'opération, est un trait distinctif de cet anesthésique. En raison de son inocuité, il pourrait remplacer partout, comme à Padoue, le chloroforme, qui continue à faire des victimes, surtout en Angleterre. Un seul décès jusqu'ici est arrivé dans les hôpitaux de Londres, avec le chlorométyle; il serait donc utile que l'usage de ce produit se généralisât.

Une expérience heureuse : Résurrection par le galvanisme.

Voici un fait extrêmement curieux, publié par un journal, *le Montpellier médical*, et qui prouve que les expériences faites par les médecins sont bonnes à quelque chose. Il s'agit d'un homme près d'être mis en terre, et que le Docteur Brouzet, de Nîmes, ressuscita sans s'en douter.

Ce qui suit est un extrait de la relation du Docteur Brouzet.

Un jeune homme de dix-neuf ans, fort et vigoureux, rôtisseur de marrons, Suisse d'origine, appartenant à une famille bien connue à Nîmes par le commerce de châ-

taignes auquel elle se livre, s'endort le 28 Décembre dernier, par une température de 6 degrés, dans sa baraque ambulante, boulevard de la Comédie, à côté d'un fourneau allumé avec du charbon de bois.

Le lendemain, à six heures du matin, on frappe vainement à la porte de sa loge. Le jeune homme était étendu sans connaissance, présentant tous les signes de mort que nous venons d'énumérer : un miroir approché de la bouche et les stimulants les plus énergiques, employés en pareil cas, ne donnent aucun résultat : les battements du cœur *sont suspendus ainsi que la respiration;* la rigidité des membres est portée au plus haut degré; *un fer rougi au feu* est placé sur la plante des pieds, sur l'épigastre et sur les poignets; aucun signe de sensibilité ne se manifeste.

On télégraphie en Suisse pour annoncer la mort de ce jeune homme, et je demande la permission, qui m'est accordée, de faire quelques expériences pour étudier sur lui l'action des courants électriques. Pendant deux heures les pôles de la pile voltaïque sont promenés sur divers points du corps, et spécialement sur les brûlures, l'examen des muscles superficiels ne donne aucun résultat sensible.

Les expériences allaient être suspendues, lorsqu'il devint manifeste que la chaleur se rétablit sur les joues, à la suite de fortes commotions dirigées à travers le cerveau, en plaçant un pôle de la pile sur l'oreille droite. En même temps, quelques contractions musculaires se manifestent dans les muscles des membres supérieurs.

Alors, de concert avec le Docteur Aubanel et un jeune opticien, qui faisaient fonctionner l'appareil voltaïque, nous obtenons avec de grands efforts, à l'aide d'un levier en fer, l'écartement des mâchoires fortement resserrées, et nous plaçons le tuyau d'un soufflet dans la bouche.

Après huit heures d'électrisation, ce jeune homme est revenu à la vie.

Voilà, ajoute M. Figuier, de quoi faire pardonner ce que peuvent avoir de cruel les expériences ordinaires des médecins et des physiologistes.

—

Nous ne discuterons pas les expériences plus ou moins cruelles des médecins et des physiologistes ; à leur point de vue et d'après les connaissances qu'ils possèdent, nous les considérons même comme nécessaires ; nous sommes donc loin de les combattre, puisqu'elles peuvent donner les moyens de rendre à la vie un être humain.

Nous nous permettrons seulement ici, d'indiquer les moyens magnétiques que nous avons employés souvent, dans des cas semblables ; ils sont beaucoup plus prompts, beaucoup plus simples, beaucoup plus naturels, et surtout beaucoup plus efficaces et plus certains. Nous engageons donc ces Messieurs à les employer, ils s'en trouveront d'autant mieux qu'ils n'auront point à lutter pendant huit heures contre la mort, et que les moyens étant plus prompts, le malade sera moins exposé à voir s'éteindre en lui le flambeau de la vie.

Une asphyxie telle que celle-ci nous est décrite, est d'autant plus dangereuse qu'elle a eu lieu dans un endroit non dépourvu d'air, — car on sait que les baraques de marchands de marrons ne sont point généralement hermétiquement fermées.

La vie de l'individu a donc été atteinte dans ses replis les plus profonds, puisque l'air passé par les fissures des planches n'a pu arrêter les progrès de l'asphyxie.

Nous, magnétiseur, ici, comme dans tant d'autres occasions, nous aurions agi instantanément sur le cadavre, par des insufflations chaudes sur le cœur, sur la bouche, sur les poumons, sur l'estomac, sur les intestins et sur le cerveau.

Nous aurions stimulé l'estomac par un léger massage pour le forcer à se dégager lui-même des gaz et des aliments qu'il pouvait contenir au moment de l'accident. Toutes les insufflations faites et répétées vivement et sans arrêt sur les différents organes les auraient forcés, en les stimulant, de reprendre leurs fonctions ; les insufflations faites sur la bouche surtout, infiltrant, malgré les dents serrées, la vie même jusque dans les poumons, les pénétrant, les saturant de fluide vital en les stimulant, les au-

raient mis les premiers en mouvement; et bientôt la vie communiquée aurait renoué le fil momentanément suspendu, mais non entièrement interrompu ; les principaux centres nerveux fonctionnant en même temps auraient rétabli et activé la circulation générale, et, en dix minutes, une heure au plus, l'accident eût été dissipé par le magnétisme.

Guérison d'une paralysie.

Clotilde Mennier, âgée de 16 ans, d'une forte constitution, née à Belois, près Husache, a fait une maladie de deux mois, à la suite de laquelle elle est tombée sans connaissance et ne donnant aucun signe de vie pendant plusieurs jours. A la fin de cette léthargie, tout le côté droit s'est trouvé paralysé, la bouche tournée et pouvant à peine prononcer quelques mots. Depuis six mois le bras et la jambe ne prenaient plus d'existence, la main était également sèche et froide; les organes du cerveau étaient également affaiblis, enfin toute cette partie droite était insensible, lorsque — dit Mme Mercier — cette jeune fille m'a été amenée le 28 Février dernier. Dès l'instant que je l'ai magnétisée, elle a senti de la chaleur. Le second jour elle est entrée en somnambulisme ; ce somnambulisme n'ayant produit aucun effet remarquable, je me bornai aux détails suivants : ce second jour de magnétisme avait déjà répandu de la chaleur au bras et à la cuisse; les doigts paraissaient moins engourdis.

Le troisième jour, la langue s'est déparalysée, et je lui ai fait prononcer distinctement tout ce que j'ai voulu.

Le quatrième jour, le bras avait repris une telle force, que cette fille a fait les ouvrages du ménage et plusieurs lits.

Le cinquième, la boucbe avait entièrement repris son état naturel, et Clotilde parlait très-facilement.

Enfin, les progrès ont été si rapides, que quinze jours de magnétisme, sans aucun remède, ont suffi pour la ré-

tablir parfaitement. Cette fille travaille, parle et agit sans difficulté.

Cette cure admirable, surtout par sa rapidité, est une des mille preuve des bienfaits de l'agent que l'ignorance et la mauvaise foi s'obstinent à combattre. Au moins, pour cette fois, la guérison a été si prompte, que MM. les médecins ne pourront l'attribuer au *temps*. Oui, mais peut-être la nieront-ils ! ! !

(*Annales du Magnétisme*. Paris, 25 Mai 1816.)

En reproduisant la relation de cette cure faite il y a longtemps, nous voulons prouver que le magnétisme était déjà pratiqué sérieusement et dans un but utile et humanitaire pour la société.

Blepharophthalmie granuleuse chronique.

M. le Docteur Manzetti, de Chamonix, vient de faire une belle et prompte guérison par le magnétisme, d'une maladie qui avait résisté à tous les remèdes pharmaceutiques.

Mlle Félicité F***, âgée de trente-deux ans, était atteinte depuis plusieurs années d'une *blepharophthalmie granuleuse chronique*, inflammation des paupières et de la conjonctive, qui la faisait beaucoup souffrir et l'empêchait de travailler.

On avait employé le nitrate d'argent et beaucoup d'autres remèdes pharmaceutiques, sans avoir pu procurer à la malade la moindre amélioration ni le plus petit soulagement.

M. Manzetti fut appelé, il magnétisa la malade, et lui fit appliquer sur les yeux des compresses d'eau de rose distillée qu'il magnétisa.

En huit séances Mlle Félicité fut guérie entièrement, et dès la troisième, elle avait pu coudre du noir à la lampe.

Nous pensons que M. Manzetti aurait pu se dispenser de l'eau de rose, l'eau magnétisée seule aurait suffi avec le magnétisme direct.

No 4 Avril 1872. Année XIIme.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — AVIS. — ETUDES. — ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DE MESMER. — VERS EN L'HONNEUR DE MESMER. — DISCOURS PRONONCÉ AU BANQUET DE MESMER PAR LE BARON DU POTET. — CATALEPSIE. — LE MAGNÉTISME A ROME.

AVIS

Nous engageons nos anciens abonnés et tous ceux de nos lecteurs qui voudraient s'abonner, à nous envoyer directement à Genève, rue du Mont-Blanc, 9, le montant de leur abonnement, et leur adresse exacte.

Nous prévenons nos abonnés et nos lecteurs de Genève, que nous leur ferons présenter la quittance d'abonnement; nous les prions de vouloir bien en remettre le montant au porteur, en nous indiquant leur changement d'adresse s'il y a lieu.

Etudes.

Dans le numéro précédent, nous avions posé deux questions. Nous avions cherché à résoudre affirmativement la première, et nous croyons l'avoir fait en nous appuyant sur des preuves. Quant à la seconde que nous reproduisons ici, nous allons essayer de la résoudre aussi d'une manière affirmative.

L'homme peut-il, par sa volonté, se mettre lui-même dans un état particulier qui lui permet de percevoir des faits hors de sa vue, ainsi que des événements passés ou futurs ?

C'est là une question difficile, mais non impossible à résoudre.

Dans l'état maladif ces faits sont admis; ils sont aussi prouvés dans l'état magnétique produit par un homme sur un autre homme. Pourquoi nous refuserions-nous à croire que l'homme puisse produire un état semblable sur lui-même?

Lorsque l'homme, à la recherche de la solution d'un problème ou d'une vérité nouvelle, est fatigué par le battement de ses pensées dans son cerveau, et que sa tête en souffre, n'a-t-il pas trouvé le moyen de *s'en aller*, pour ainsi dire, au delà de ces pensées, de s'en dégager, en les déposant comme un fardeau à reprendre à l'heure où les forces seront revenues; ou bien encore de les conserver, mais en les regardant sous leur aspect le plus favorable, et quelquefois même de les faire monter jusqu'à une sorte de glorification?

C'est ce qu'on peut appeler se mettre en rêverie.

A-t-on essayé quelquefois, après avoir admiré un beau paysage, des eaux agitées, un ciel étoilé par la nuit, ou dans le jour un ciel nuageux qu'empourpre le soleil, a-t-on essayé de faire passer le tableau dans un miroir? Si on l'a tenté, on a dû remarquer que la perspective s'éloigne et devient plus aérienne, que les plans sèchement détachés, se massent par des transitions adoucies, que le trop de crudité s'attiédit et se nuance. Dans un miroir on voit vrai, mais on voit cette vérité qui fait l'illusion du mirage; le vrai a acquis une sorte d'enchantement. Chose étonnante! tous les plans de cette création assise sur des vapeurs fuient à l'œil, et toutefois l'air qui les environne semble plus doux; on dirait qu'on va toucher presque les fluides ondes de l'air, dans lesquelles tout se plonge. La science d'un peintre, se nommât-il Claude Lorrain, ne donnerait pas à la nature reproduite le charme que l'on obtient par ce procédé, charme presque magique qui caresse le regard et émeut l'âme; car on dirait que la mélancolie, ce sentiment qui n'appartient qu'à l'homme, a passé dans ces arbres, dans ces eaux, dans cette verdure, dans le vol même de cet oiseau qui traverse l'espace; et si vous vous arrêtez longtemps à contempler cela, si vous agitez votre

glace pour la faire monter au-dessus de votre tête et faire descendre le ciel au niveau de notre sol, vous opérez peu à peu sur vous-même une mystérieuse révolution qui vous pousse hors de ce monde, pour vous jeter dans le monde intérieur, où vous pouvez faire un séjour de quelques heures, souvent au grand repos de vos pensées, souvent aussi à leur grande glorification.

Si l'homme, en regardant dans un miroir, et en laissant égarer son imagination, peut voir dans cette glace le reflet de ses pensées et arriver à cet état mystérieux qui le place hors du monde extérieur et le lance dans la vie contemplative, — pourquoi l'homme faisant acte de volonté suprême, en se concentrant en lui-même, ne pourrait-il atteindre le monde intérieur?

La volonté ne doit pas, ne peut pas être un obstacle à cet état que l'homme cherche, désire, et sur lequel il a concentré toutes les forces qui sont en lui ; mais au contraire elle doit en être le véhicule et l'agent le plus direct.

Et, en effet, nous avons connu et nous connaissons encore plusieurs personnes dignes de foi qui nous ont affirmé s'être mises maintes fois dans cet état. Nous-même, nous pouvons le dire, nous nous y sommes mis plusieurs fois, et nous en avons eu chaque fois des preuves non équivoques.

Nous considérons donc comme positif que l'homme peut, — *par sa propre volonté*, — se mettre dans un état particulier qui lui permet de percevoir des faits hors de sa vue, ainsi que des événements passés ou futurs, — et qu'il peut même s'en souvenir — lorsqu'il est revenu à la vie normale.

ANNIVERSAIRE

de la naissance de Mesmer.

Le vingt-trois Mai 1872 est le 138e anniversaire de la naissance de Mesmer, de Mesmer révélateur et propagateur du magnétisme, qui, le premier, démontra en public

cette force curative de la nature, dont les effets sont si merveilleux qu'on ose à peine les admettre comme vrais.

Dans tous les pays on a bu ce jour-là au triomphe du magnétisme que Mesmer a voulu ressusciter, et qui poursuit lentement, trop lentement son chemin, mais qui chaque jour cependant gagne du terrain, parce que, loin de rétrograder, il s'insinue par tous les pores dans la société actuelle.

Si nous sommes forcés aujourd'hui de signaler avec tristesse l'état de stagnation où se trouvent les cercles magnétiques, nous sommes heureux aussi de constater que le magnétisme lui-même n'est pas en péril. Partout, au contraire, il est à l'ordre du jour et les entraves qu'on oppose à sa marche, l'ardeur avec laquelle on le chagrine et le poursuit, sont une preuve évidente qu'on le regarde comme un ennemi avec lequel il faut compter. On ne le dédaigne plus, on le combat : donc on a peur de lui.

C'est peut-être cette connaissance plus générale du magnétisme dans le monde qui explique ce temps d'arrêt des travaux des sociétés ; celles-ci n'en sont plus à former des néophytes, et leurs efforts doivent tendre à modifier leur marche selon la situation actuelle.

Un des plus grands avantages du magnétisme est sans contredit sa vertu curative ; ceux qui connaissent la valeur de ce puissant moyen de guérison doivent faire des vœux pour qu'il soit répandu dans la société, car les maladies pouvant être attaquées à leur début, disparaîtraient pour la plupart dès leur apparition, ce qui diminuerait infiniment les maux qui affligent l'espèce humaine ; mais avant d'arriver à ce résultat si désiré, nous aurons encore à lutter contre le mauvais vouloir de nos antagonistes, car il est dans la destinée des vérités les plus évidentes, des idées les plus utiles à l'humanité, de ne pouvoir se faire universellement accepter qu'après de longues années d'hostilités sans cesse renaissantes.

Depuis un siècle que Mesmer arbora le drapeau du magnétisme, que de maux ont été détruits par les nombreux prosélytes qu'il fit ! que de larmes ont été séchées ! que d'espérances ont été entretenues avec une sollicitude

touchante, quand toutes les autres ressources étaient taries et épuisées !

La pratique du magnétisme est non seulement utile aux malades, mais encore aux magnétiseurs. Comment peut-il en être autrement, quand nous puisons au sein de nous-mêmes le principe de la vie pour le communiquer aux êtres souffrants chez qui les chances de guérison sont en raison directe du désir de les soulager? Aussi, pratiquer le magnétisme n'est-il autre chose que pratiquer la fraternité dans toute son expression, et si jamais cette vertu bienfaisante devait disparaître de la terre, c'est dans le cœur des magnétiseurs que serait son dernier asile.

Nous recevons d'un de nos abonnés de Vevey quelques vers en l'honneur de Mesmer que nous publions ici.

A la mémoire de Mesmer.

Qu'un autre, en vers pompeux, chante la vaine gloire
De tous ces conquérants tant vantés dans l'histoire ;
Que quelque grand poète élève jusqu'aux cieux,
Et mette au rang des dieux
Ces illustres héros qui, ceints du cimeterre,
Sous les drapeaux de Mars vont ravager la terre ;
Moi, plus simple en mes chants, je laisse ces guerriers
Se couvrir de lauriers ;
Et loin d'être embrasé d'un belliqueux délire,
Si je fais résonner les cordes de ma lyre,
C'est pour chanter la paix, célébrer ses douceurs,
Et remplir tous les cœurs
De l'amour du prochain : loi si douce, si pure ;
Loi qu'à tous les mortels dicte enfin la nature.
Mais si je célèbre la paix,
Préférable à tous les hauts faits ;
Si surtout je veux, sur la terre,
Qu'en chaque homme on trouve son frère,
Sans la moindre distinction
De pays, de religion ;

Si le bien, pénétrant mon âme,
Aussitôt l'émeut et l'enflamme,
Ne dois-je pas, dans mes accords,
Ravi par les plus saints transports,
Chanter la véritable gloire
De ces hommes dont la mémoire
Doit être chérie à jamais
Pour leurs vertus et leurs bienfaits?
Mais pour chanter la gloire il faut être poète;
Il faut sentir du ciel l'influence secrète;
Et moi pour qui Pégase est sans cesse rétif;
Moi que loin du Parnasse Apollon tient captif,
Comment puis-je, en ce jour, sans être téméraire
Faire entendre ma voix? Ah! je devrais me taire.
Et cependant je veux, aujourd'hui, célébrer
Celui dont le seul nom fait à l'instant vibrer
En mon sensible cœur la plus sensible fibre;
Nom que doit tout mortel, du Phase jusqu'au Tibre,
Ou du Caucase altier jusqu'au divin Thabor,
Au temple de Mémoire inscrire en lettres d'or.
Si ce nom fut honni par une ingrate école,
Qui devrait l'entourer d'une sainte auréole,
Celui qui le porta, celui qu'on doit bénir,
N'en sera que plus grand aux yeux de l'avenir.
Un jour, le monde entier, plein de reconnaissance,
A l'envi, comme nous, fêtera sa naissance.
Et — Mesmer, révéré par la postérité,
Ira de siècle en siècle à l'immortalité!

C. P.

Discours de M. le Baron Du Potet

Au banquet anniversaire de la naissance de Mesmer

L'époque où nous vivons a cela de remarquable, que les hommes d'intelligence cherchent avec ardeur la vérité, la vraie justice et la vraie liberté : philosophie, médecine,

morale, tout est examiné, discuté, pesé de manière à en rejeter les scories, et à n'y laisser subsister que ce qui est incontestablement vrai et peut par cela seul devenir universel.

Nous avons aussi notre mission : nous répandons un principe nouveau, nous dévoilons une force mystérieuse ; et sans trop comprendre le but final de ce que nous enseignons, il est certain, pour qui sait examiner, que notre science aura une influence capitale sur les destinées futures de l'humanité.

Oui, sachez-le bien, chers collègues, nous aurons notre jour de triomphe, et notre labeur sera récompensé.

Quoique dédaignés et aujourd'hui sans nom, nous portons les éléments de la lumière, celle-là même que cherchent les hommes avancés: car ils voient l'affaiblissement de toutes les croyances, la décadence des religions, l'abaissement de l'ordre moral, l'inanité de la médecine. Ils voient bien que tous les arts, que les sciences physiques ont progressé, que tout s'embellit ou fructifie par la main de l'homme ; mais ils voient aussi que l'aliment essentiel, celui de l'âme, manquera bientôt, que, sans lui, l'humanité ne voyant plus de but à la vie, deviendra forcément méchante et corrompue, obéissant avec fureur aux plus basses passions sans souci du lendemain, recherchant avec frénésie la richesse pour s'enivrer de ce qui corrompt et tue. Ils voient cela, et, s'inquiétant à bon droit d'une situation qui menace la civilisation et fait craindre le retour à la barbarie, ils y cherchent un remède.

Mais voilà le magnétisme, cette force nouvelle, ce principe vivifiant qui se montre à l'horizon, il apporte ce qui nous manquait, ce que les savants cherchent, ce qui relie l'homme à son Créateur, ce qui inspire le dévouement et imprime une vertu à la prière ! Le magnétisme nous révèle une loi supérieure à celles qui régissent la matière, et qui doit être le point de départ des plus grandes découvertes ; elle devra donner à toutes les sciences un lustre tout nouveau et rétablir l'équilibre rompu.

Chers collègues, vous m'avez vu dans ces solennités

souvent animé par la passion, frappant sur nos adversaires en attaquant leur mauvaise foi, leurs préjugés et leurs erreurs. Ce temps est passé, il ne doit plus revenir; non que la foi et la chaleur me manquent, mais parce que je ne saurais frapper des ennemis vaincus. Nos antagonistes ne cessent pas cependant d'outrager la vérité ; mais le magnétisme triomphe de toutes ces clameurs : partout on sait qu'il existe, partout on sait qu'il fait le bien. Des intérêts individuels empêchent seuls son admission aujourd'hui dans le monde des savants.

Le magnétisme a des vertus contestables encore; ce qu'il détermine parfois est si extraordinaire, que la raison s'en effraye ou se trouble : les lois physiques semblent ne plus exister et il nous jette dans le merveilleux. Nos ennemis profitent encore de la venue de ces phénomènes, pensant que les investigateurs s'arrêteront là où le jugement des savants a fait défaut; mais ils se trompent et trompent le public : les vérités peuvent bien être contrariées dans leurs progrès, mais à Dieu seul appartient d'en arrêter la marche.

Soyons donc joyeux de nos conquêtes, reconnaissants envers Mesmer et pleins d'espoir en ce que l'avenir nous réserve. Marchons en avant, comme si rien n'était fait encore; notre marche est assurée et le bien peut résulter de chacun de nos pas. Quelles que soient les nouvelles entraves apportées par le corps médical et son appel aux tribunaux, comme si le bien partait d'une source criminelle et qu'il peut être puni, la justice s'éclaire; elle devine les sentiments qui nous animent, comme elle aperçoit le but de nos adversaires ; d'ailleurs, les persécutions honorent et agrandissent les uns autant qu'elles avilissent les autres qui, par intérêt, repoussent la vérité.

Notre petite armée a perdu quelques-uns de ses soldats; nous devons regretter ces pertes et conserver le souvenir de ces hommes de bien; nos moyens d'action ont été rétrécis par le pouvoir, mais qu'importe ? Les vides faits par la mort ont été bientôt comblés; et à défaut de tribune, la propagande d'homme à homme ou par les livres

s'est faite sur une si vaste échelle que nous n'avons pas le droit de nous alarmer.

Ah ! si je devais être seul à parler, j'envisagerais sous toutes ses faces la grande cause que nous défendons. Je m'inspirerais des œuvres de tous, et je chercherais dans un langage élevé à dire ce qu'il y a de grand et de sublime dans ce que le magnétisme révèle et réalise ; mais, laissant la parole à mes collègues, je dois borner mon rôle à présider cette fête, et à vous redire : Votre union fait votre force ; vous portez en vous l'idée, vous produisez le fait qui doit modifier profondément tout système et toute doctrine enseignée ou soutenue par les écoles. Il est nécessaire que je vous le répète ici, pour que vous appréciez la grandeur de votre mission ; car il faut méditer beaucoup pour reconnaître d'avance les changements ou les évolutions de la science et de l'humanité.

Mais, cessant de nous occuper d'un aussi vaste sujet, arrêtons-nous en terminant sur les œuvres vulgaires, sur ce qui se fait chaque jour et que l'on croit simple et naturel, parce que cela paraît facile. Ces œuvres communes, toutes petites qu'elles paraissent, étonnent et confondent la raison des savants, car elles indiquent la loi de la conservation des êtres et montrent les moyens que la nature emploie pour rétablir la santé et prolonger la vie.

La *science* se croyait au sommet, et nous montrons à ces savants éminents que des hommes placés bien au-dessous d'eux peuvent, sans user des ressources de leurs inventions et de leurs arts, et par des routes bien différentes, arriver à des résultats bien supérieurs sans autre instrument que la volonté — et cette puissance qui est à nous, que la volonté trouve dans nos organes — elle est bienfaisante ou nuisible, il est vrai, mais Dieu a fait ainsi les choses.

Chers collègues, en nous montrant sensibles et bienfaisants, le pouvoir que nous exerçons ne sera jamais nuisible ; mais si, quittant la route tracée par nos maîtres, nous voulions sonder les mystères de la nature, songeons à la faiblesse de l'entendement humain. Le magnétisme n'est ni de la chimie, ni de l'allopathie, ni de l'homéo-

pathie; il est différent de tout cela; sa source est plus parfaite et plus pure. Il emprunte ses vertus aux forces qui constituent la vie, voilà pourquoi il échappe par cela même à nos sens. Ah! quel magnifique tableau il nous serait donné de voir, si tout à coup nous percevions les agents réels mais cachés qui font mouvoir tout ce que la nature nous montre par des formes saisissables. Attendons du temps les découvertes que le magnétisme promet; servons-nous de cet agent pour guérir les malades que la science abandonne, et soulager au moins ceux que la nature ne saurait guérir: le bien que l'on fait, descend du ciel et trace le sillon que l'on doit suivre un jour. A ce point de vue, notre rôle est encore magnifique. Soyons tolérants envers tous les hommes, tout en plaignant leurs erreurs; formons des vœux pour que le flambeau que nous portons éclaire leurs jugements et les rappelle à nous, afin que la vérité soit bientôt connue universellement et réalise ses bienfaits sur tous.

Mais parfois ma pensée s'effraye, non que je craigne de voir renaître les obstacles vaincus; mais je me demande si les vertus que semble exiger la pratique magnétique pourront se rencontrer chez assez d'êtres humains pour détruire l'abus des remèdes matériels, pour rappeler les hommes aux principes sans lesquels le magnétisme ne peut produire de divins fruits. Vivons avec cet espoir, et portons un toast à la mémoire du génie bienfaisant qui nous révéla le magnétisme:

A MESMER!

Catalepsie.

Nous prenons ce cas à la clinique du docteur Léger, de Paris, et nous le laissons raconter lui-même.

« L'observation que je vais citer, dit le docteur Léger, est une de celles qui réchauffent le zèle du magnétiseur, et, comme médecin, j'avoue que c'est un de ces rares faits

qui ne me permettent aucune contestation : l'imagination n'y est pour rien, les médicaments pour rien, les fluides physiques n'ont point été mis en jeu. L'action seule d'un magnétisme, c'est-à-dire d'un fluide humain, peut rendre compte des merveilleux effets que j'ai obtenus.

Clémence Bernard, âgée de treize ans, rue Simon-Lefranc, nº 18, lundi soir, à neuf heures, sans cause apparente, fut tout à coup prise d'une attaque de catalepsie.

(Je dois dire que cette enfant n'est pas réglée, et qu'à ce même âge sa mère fut hystérique.)

Son corps se renversa en arc, de manière que la tête et les talons seuls la portaient (*epistothonos*). Tous ses membres se raidirent; ses yeux se convulsèrent en strabisme convergent et restèrent ouverts dans une étrange fixité; les machoires se contractèrent, et, quelque bruit que l'on fît, la malade n'entendait rien. Quelque signe que l'on essayât, de quelque manière que l'on promenât une lumière devant les yeux, elle ne manifesta aucune sensibilité à la vision.

Appelé une heure après l'attaque, je trouvai le sujet dans l'état susmentionné. Ayant, avec grand'peine, fait plier le bras droit et redressé le médius, et tous deux ayant gardé la position que je leur avais donnée, je diagnostiquai par ce signe spécifique une *catalepsie spontanée.*

Je mis ma main droite sur les yeux de la malade, la main gauche sur son estomac, et, après quelques minutes, je lui demandai :

— M'entends-tu ?

Pas de réponse.

Je pris sa main droite dans ma main gauche après l'avoir décontractée par quelques passes, et je réitérai ma question :

— M'entends-tu ?

Elle fit immédiatement, avec la tête, un signe affirmatif.

— Où as-tu mal ?

Elle tourna la tête à droite et à gauche en me tendant le menton. Je compris qu'elle ne pouvait pas parler, et,

en effet, elle avait les muscles des mâchoires trop contractés pour le faire. Quelques passes les *décontractèrent*, mais la langue restant encore immobile, je fus obligé de décontracter aussi les muscles moteurs de cet organe en faisant des passes sous le menton.

— Où souffres-tu ? lui demandai-je de nouveau, quand je vis la langue libre.

— Au côté gauche.

— Ici ? fis-je, en mettant la main sur le cœur.

— Non.

— Alors, mets ta main sur l'endroit.

— Je ne le puis pas.

En effet, ses bras étaient encore contractés; quelques passes leur rendirent la liberté, et alors elle plaça ma main sur la région de la rate.

Après quelques minutes de magnétisation, je lui dis :

— Que sens-tu?

— Beaucoup de bien.

— As-tu mal encore quelque part?

— Je ne sens pas le reste de mon corps.

En effet, les seules parties que j'avais décontractées étaient sensibles; les autres, c'est-à-dire la région dorsale, l'abdomen et les jambes étaient absolument insensibles aux piqûres et aux pincements.

A peine les eussé-je décontractés, que la sensibilité s'y montra.

— Souffres-tu à un autre endroit qu'au côté gauche? lui dis-je encore.

— Non.

— Veux-tu boire ?

— Je le veux bien.

— Prends ce verre.

— Mais je ne le vois pas.

Ses yeux étaient encore contractés en dedans ; je soufflai sur son front.

— Ah ! fit-elle, à la bonne heure !.... mais qu'est-ce que j'ai donc eu, que me voici dans mon lit, et que vous êtes auprès de moi ?

— Tu viens d'avoir une crise nerveuse.

— Est-ce qu'on en meurt?

— Quelquefois.

— Ah bien! dépêchez-vous de me guérir, car je suis le reste de neuf enfants, et je ne veux pas que ma famille s'éteigne *(sic)*.

— Que me dis-tu là?

— Je dis que je veux vivre pour faire des petits Bernard..... n'est-ce pas, mon propriétaire? fit-elle en s'adressant, en effet, à son propriétaire, qui m'avait fait appeler.

Et comme je voyais tout le monde ébahi.....

— Est-ce qu'elle ne parle pas d'habitude comme cela? demandai-je?

— Mais jamais! elle est d'ordinaire fort tranquille, tandis qu'aujourd'hui elle a un langage bref, gaillard, qui ne ressemble en rien à son langage ordinaire.

Comme elle avait la face vultueuse, je la magnétisai à grandes passes, et, à mesure que j'opérais, la parole de la crisiaque prenait un ton moins bref et moins saccadé. Après une demi-heure, Clémence Bernard était rentrée dans son état normal.

Je l'ai revue hier; elle n'a gardé de sa crise qu'une manière plus leste de procéder à ses travaux, et parfois plus de vivacité dans la conversation. Elle a perdu cependant un privilége : vrai rossignol de sa maison, elle ne chante plus autant, parce qu'elle ne peut plus *mener* ses chansons comme elle le voudrait, c'est-à-dire que les mesures lui échappent et qu'elle n'a plus de sûreté dans l'intonation, caractères spécifiques encore des suites de la catalepsie.

Cette observation présente un côté vraiment miraculeux. En moins de cinq minutes, j'ai fait cesser un état alarmant, et je me suis mis en communication avec une personne isolée, absolument insensible à toutes les excitations matérielles extérieures.

Quelle médication aurais-je pu employer pour obtenir un résultat semblable?

L'éther, le chloroforme?..... peut-être aurais-je réussi; mais à quels dangers ne me serais-je pas exposé!

Les antispasmodiques? aucune thérapeutique ne mentionne qu'ils aient jamais agi spontanément dans des cas semblables, et quand on dit qu'ils ont agi, après deux ou trois heures, nous savons que c'est précisément le temps que durent les crises ordinaires de catalepsie.

Qu'ai-je donc fait?

J'ai magnétisé.

Qu'ai-je donc fait en magnétisant?

Très-certainement j'ai transfusé dans cette enfant malade une force vitale qui est venue régulariser les fonctions nerveuses perverties.

Que peut donc être cette force vitale?

La force nerveuse, ou, pour être plus franc, le fluide nerveux des physiologistes, ou magnétisme de Mesmer.

Il n'y a, dans ce cas, absolument aucune possibilité de recourir à l'imagination.

L'attaque de catalepsie avait été spontanée.

Quand j'arrivai, on avait beau crier, pousser, tourner et retourner la malade, elle restait raide comme un arc de fer.

Elle n'a jamais entendu un mot de magnétisme: c'était la première fois que je l'approchais. Son propriétaire qui m'avait envoyé chercher ignore absolument que je suis magnétiseur, et je me suis arrangé de manière à ne faire aucun *geste ostensible extraordinaire* en opérant. Je faisais semblant d'examiner la malade.

J'ai donc réuni toutes les conditions voulues pour ne pas susciter l'imagination de ma patiente et les soupçons de ceux qui m'entouraient; je me suis retiré sans dire ce que j'avais fait.

Ce n'est que hier, quand la mère est venue m'amener son enfant, que je lui ai dit:

— C'est au magnétisme que tu dois de marcher droite aujourd'hui.

— Vraiment, monsieur, me dit la mère, ça fait donc autant d'effet que cela?

— Mais certainement.

— La femme P...., du quatrième, nous ayant dit que c'était de la sorcellerie, mon mari lui a répondu qu'elle était une bête, que c'était par une manière d'électricité, vu qu'on fait tant de choses avec ça, aujourd'hui *(sic)* !

Je rapporte cette dernière phrase avec intention, car elle prouve que le peuple, avec son gros bon sens, approche souvent plus près de la vérité que ceux qui la cherchent avec une science prévenue, et j'ajouterai pour terminer :

Eh bien, oui ! si j'ai guéri cette enfant, c'est par *une manière d'électricité ;* ce ne peut être par autre chose, et, jusqu'à ce que nous ayons déterminé la nature exacte de cette électricité, je l'appellerai par sa dénomination la plus simple, le **fluide magnétique.**

Docteur E.-V. LÉGER.

Le magnétisme à Rome.

Le magnétisme vient de faire son entrée triomphale dans la ville éternelle ; tous les journaux du deux Mai sont remplis des comptes-rendus des séances de magnétisme données au théâtre *Vale* par le professeur Guidi.

M. Guidi est un magnétiseur connu depuis longtemps, il est le seul, qui, aujourd'hui fasse de la propagande active. Il parcourt tous les pays. Il est allé en Russie, en Allemagne, il était hier à Constantinople où il étonnait le sultan lui-même ; et aujourd'hui, il bouleverse Rome la ville sainte par ses expériences de sommeil, de somnambulisme, de catalepsie, d'insensibilité, d'extase, qu'il fait devant un public nombreux et choisi ; la princesse Marguerite assistait à l'une de ses séances expérimentales, et en est sortie émerveillée.

Le magnétisme publiquement présenté à Rome, est un événement, car non-seulement il était défendu mais il était poursuivi, et l'on punissait très-sévèrement les per-

sonnes qui dans leur famille l'employaient pour soulager un malade.

J'avais bien été autorisé en 1849, à faire du magnétisme. Le préfet de police, M. Carosselli, qui m'en avait d'abord donné la permission, avait ensuite, sur l'avis du Sacré-Collége, cherché à me la retirer; et il n'avait pas fallu moins que l'intervention du commandant de place français pour que je pusse donner quelques séances publiques et faire plusieurs guérisons. Mais la position était bien différente, c'était pendant l'occupation française, après le siége; le Pape Pie IX avait quitté Rome et s'était réfugié à Portici, où, quelques mois plus tard, pendant mon séjour à Naples, j'eus l'honneur de lui présensenter *l'Art de magnétiser*, dans une audience particulière dont j'ai raconté les détails dans les *Mémoires d'un Magnétiseur.*

M. Guidi peut donc revendiquer l'honneur d'avoir le premier introduit le magnétisme dans Rome. Espérons que le magnétisme s'y implantera et que là, comme partout, il y prendra racine.

No 5 Mai 1872. Année XIIme.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — AVIS. — SECONDE VUE NATURELLE. — NÉVRALGIE DENTAIRE. — DISPOSITION DE L'ARRIÈRE-BOUCHE FAISANT OBSTACLE A LA LONGÉVITÉ AU-DELA DE 70 ANS. — STATISTIQUE SUR LA MORTALITÉ. — M. STRONG. — LETTRE DE M. STRONG. — SOCIÉTÉ DE MAGNÉTISME DE LAUSANNE. — UN ÉVÊQUE EN POLICE CORRECTIONNELLE. — CORRESPONDANCE DU JOURNAL DE GENÈVE.

AVIS

Nous engageons nos anciens abonnés et tous ceux de nos lecteurs qui voudraient s'abonner, à nous envoyer directement à Genève, rue du Mont-Blanc, 9, le montant de leur abonnement, et leur adresse exacte.

Nous prévenons nos abonnés et nos lecteurs de Genève, que nous leur ferons présenter la quittance d'abonnement; nous les prions de vouloir bien en remettre le montant au porteur, en nous indiquant leur changement d'adresse s'il y a lieu.

Seconde vue naturelle.

Si les phénomènes que présente le magnétisme sont, en général, rejetés par les savants, ou plutôt par ceux qui croient l'être, il n'est, au moins, aucun physiologiste qui ne soit forcé d'admettre le phénomène de la seconde vue naturelle ; faculté due, sans aucun doute, à une forte surexcitation du système nerveux, et qui constitue, par conséquent, dans l'homme qui en est doué, un état normal qu'on peut regarder comme morbide ; car il est certain que si cet état, au lieu d'être accidentel et passager, comme il l'est toujours, se prolongeait longtemps, il n'y

aurait point de constitution assez forte pour le supporter. Si donc la nature, qui est tellement prévoyante dans le moindre de ses actes, a permis qu'un pareil phénomène se manifestât dans l'homme, elle en a limité la durée pour être conséquente avec elle-même, en ne troublant à un trop haut degré l'harmonie des forces vitales.

Quoique je vienne de dire que cet étonnant phénomène est dû à l'excitation du système nerveux, seule explication, du reste, que puisse donner la physiologie, il n'en est pas moins vrai qu'on sera toujours contraint d'avouer, qu'en dépit des plus profonds raisonnements, la véritable solution importante ne se trouvera jamais; c'est-à-dire qu'on n'en analysera pas plus cet acte instinctif que ceux de la volonté, de la pensée, etc.

Mais si le système de la seconde vue naturelle ne peut pas plus s'expliquer métaphysiquement que tous les autres phénomènes de la vie, faut-il pour cela le nier et le rejeter dans le domaine des chimères ? Ce serait presque aussi conséquent que de refuser à l'homme la raison, l'entendement, etc. Il est vrai que certains philosophes ont été jusqu'à nier leur propre existence; mais qu'est-ce que cela prouve? que si nous sommes doués de la raison, nous pouvons nous fourvoyer en raisonnant. Et, d'ailleurs, n'avons-nous pas des preuves irrécusables du phénomène en question ?

Sans parler des exemples nombreux que nous fournit l'Ecosse et la plupart des pays du Nord; sans répéter, par conséquent, ici, tout ce qu'on a dit à ce sujet sur les habitants de l'ancienne Calédonie, ne voyons-nous pas assez souvent parmi nous des hommes doués de cette merveilleuse faculté, pour être suffisamment convaincus qu'elle n'est point une chimère?

Quant à moi, je peux citer deux faits de ce genre. J'ai été témoin du premier, et notre capitale a retenti longtemps du bruit qu'a fait le second.

Je vais commencer par celui qui s'est passé en ma présence, et que j'ai été à même de bien constater. Si je le cite en premier lieu, c'est que je le trouve moins étonnant

que l'autre, c'est-à-dire plus naturel, vu qu'il a en quelque sorte plus d'affinité avec le magnétisme animal.

Quoiqu'il en soit, ce fait est encore bien digne de fixer l'attention de ceux qui cherchent à pénétrer autant que possible les plus grands mystères de la nature ; et c'est pour eux surtout que je me fais un devoir d'écrire ces lignes. Quant au second phénomène qui terminera cet article, s'il est plus difficile à expliquer, il n'en est pas moins vrai, et il n'est d'ailleurs pas le seul de ce genre qui se soit manifesté et qui ait prouvé d'une manière irréfragable qu'il y a véritablement des hommes qui sont doués de la seconde vue naturelle. Que ceux, au surplus, qui pourraient en douter encore, lisent ce que tant d'auteurs dignes de foi ont écrit à ce sujet, et ils ne regarderont pas comme suspects, je l'espère, les deux faits que je vais citer.

Voici le premier.

Un jour que, dans une nombreuse assemblée, je m'entretenais sur le magnétisme avec un phrénologue distingué, quelques personnes qui suivaient, non sans intérêt, le fil de notre conversation et qui admettaient sans peine la plupart des choses que j'avançais, se récrièrent cependant quand je vins à parler de la clairvoyance somnambulique. Quoique je ne cherche jamais à forcer les croyances de qui que ce soit, j'allais pourtant riposter, lorsque mon interlocuteur prit la parole et s'exprima à peu près en ces termes:

« —Si vous rejetez absolument la clairvoyance somnambulique, malgré les preuves sans nombre que nous en avons aujourd'hui, que direz-vous donc, Messieurs, de la seconde vue naturelle? Vous la rejetterez plus rigoureusement encore, n'est-ce pas ? Eh bien, moi qui vous parle, j'en suis doué, et même au plus haut degré. Je suis fâché de n'être point en crise dans ce moment ; car autrement, grâce à cette faculté que la nature m'a accordée, je vous aurais forcés à reconnaître qu'il ne faut jamais rejeter rien sans examen, et que la seconde vue, par exemple, est une chose aussi naturelle que tant d'autres phénomènes qui, parce qu'on ne s'est pas donné la peine de les étudier, sont générale-

ment repoussés comme contrariant les lois de la nature. » —

Quoique convaincu depuis longtemps de ce phénomène, je n'en avais cependant jamais été témoin, et j'aurais donné tout au monde pour qu'il se manifestât en ma présence. Aussi j'en parlai avec feu, et m'étendis longuement sur tout ce qui pouvait s'y rapporter, en témoignant le vif désir d'en avoir une preuve matérielle pour rendre ma conviction plus entière, s'il était possible.

Soit que j'eusse magnétiquement agi sur mon interlocuteur par la chaleur que j'avais mise dans la conversation, soit que, par une forte tension de son esprit, il ait mis en jeu lui-même certaines fibres en surexcitant les fonctions, il tomba tout à coup en crise, et s'écria : — « Je vois ! je vois ! —

— Eh ! que voyez-vous, Monsieur ? lui demandai-je.

— « Je vois, dans ma maison, et causant avec ma femme, un ami que j'ai perdu de vue depuis plus de vingt ans et que je croyais mort. Ah ! que je suis heureux que cet ami nous soit rendu ! Mais c'est singulier, ajouta-t-il ; il porte un costume tellement étrange que je ne l'aurais pas reconnu si je l'avais vu dans mon état normal. »

Dans le premier moment, on crut qu'il plaisantait ; mais comme je remarquai une grande décomposition dans ses traits et un vif éclat dans ses yeux, qui étaient presque ternes un instant auparavant, je ne tardai pas à être convaincu que j'avais véritablement devant moi un crisiaque du genre de ceux dont j'avais entendu parler, et que je me trouvais ainsi à même de voir et d'étudier.

Mais cela n'était pas suffisant : il fallait encore s'assurer s'il avait bien vu.

Je lui demandai donc la permission de l'accompagner chez lui, et, comme il s'y prêta de bonne grâce, nous montâmes aussitôt en voiture et nous nous dirigeâmes vers sa demeure.

Les autres personnes craignant une mystification, ne voulurent point venir avec nous. L'une d'elles, que je revis ensuite, était au désespoir d'avoir laissé échapper une telle occasion, et ne pouvait point se le pardonner.

Quant à moi, persuadé que je ne serais point trompé dans mon attente, je brûlais d'arriver.

A peine eûmes-nous escaladé en toute hâte un troisième étage, à peine une porte se fut-elle ouverte devant nous, que la femme du voyant, rayonnante de joie, vint se jeter dans les bras de son mari en lui annonçant l'arrivée de l'ami en question. Ce dernier, impatient de revoir son compagnon d'étude, était déjà reparti pour aller le chercher dans une maison du voisinage qu'on lui avait désignée.

Nous nous y rendîmes aussitôt nous-mêmes, et nous trouvâmes enfin celui que nous cherchions.

Si je fus touché jusqu'aux larmes en voyant la joie de ces deux amis, une impression plus forte l'emporta sur ma sensibilité; je me retirai émerveillé et ne pensant qu'au phénomène dont je venais d'être témoin.

Je ne dois pas oublier de dire que celui qu'on avait cru mort pendant si longtemps, revenait des Indes et portait un costume assez bizarre.

Je passe maintenant au second fait, qui, comme je l'ai déjà dit, me paraît plus étonnant encore.

Jusqu'à présent, aucun somnambule, que je sache, n'a découvert le moindre trésor (1); et pourtant on persiste toujours à recourir au somnambulisme pour faire sortir du sein de la terre des richesses qui y auraient été enfouies.

Lassé d'avoir inutilement consulté bon nombre de somnambules dans un cas pareil, les maîtres d'un château, sachant pertinemment qu'un immense trésor était caché dans leur domaine, se décidèrent à appeler un paysan doué de la seconde vue naturelle, en lui promettant une forte somme s'il parvenait à découvrir ce qu'ils cherchaient.

Celui-ci ayant jeûné pendant quelques jours, c'est-à-dire s'étant abstenu de toute nourriture substantielle, ne tarda

(1) Des sommes enfouies, ainsi que des mines de métaux, ont été découvertes par des somnambules ; ces faits sont très-rares. C. L.

pas à voir apparaître son étonnante faculté, qui lui permettait même quelquefois de percer les plus profondes ténèbres.

Ainsi préparé et sûr de lui-même, il vint se mettre à la disposition des maîtres du château, lesquels lui firent d'abord parcourir toutes les caves, où il ne trouva cependant absolument rien, quoiqu'on fût presque certain que le trésor en question y était caché.

Cette première perquisition n'ayant donc amené aucun bon résultat, le *voyant* prit un bâton et se fit conduire dans les appartements du premier étage, où, quoique de loin, il avait déjà, assurait-il, aperçu quelque chose. Au surplus, le bâton qu'il avait pris sans qu'on sût trop pourquoi, va servir à prouver qu'il avait effectivement vu et que grande était sa clairvoyance.

A peine eut-il parcouru deux ou trois salles, qu'il s'arrêta tout à coup et frappa du bout de son bâton un point de la muraille, auquel il n'aurait pu atteindre autrement, en s'écriant : « — Là est le trésor ! — »

Quelques instants après, la pioche entame cette partie du mur, et des moellons s'étant détachés, on trouve un coffret de bois de cèdre qu'aucune clef ne peut ouvrir.

Mais un coffret ne peut contenir un trésor qui, d'après la tradition, consiste en objets précieux de toute espèce ; il était même si léger, qu'on le croyait vide. Cependant la curiosité veut être satisfaite, et on le brise.

Que trouva-t-on dans ce mystérieux coffret ? le trésor ? je ne sais si je dois dire non ou oui. Comme l'alternative est assez embarrassante, eu égard au fait de clairvoyance que je relate, je dirai oui et non ; car si des vases d'argent et d'or, ainsi qu'une infinité d'autres objets plus précieux les uns que les autres, ne purent miraculeusement sortir du coffret, on en tira au moins un parchemin, sur lequel était inventorié tout ce qui constituait le trésor et qui en constatait l'existence, sans toutefois désigner l'endroit où il était enfoui.

Depuis lors, on n'a cessé de faire une quantité de fouilles et, jusqu'à ce jour, rien encore n'a été trouvé.

Et le voyant ? me dira-t-on. Le voyant ne voit plus rien, quoique sa faculté soit toujours la même.

Ne voulant pas trop allonger cet article, en entrant dans des détails qui pourraient paraître superflus ici, je me borne à poser quelques questions qu'on n'a pas encore étudiées, il me semble, et qui, au point de vue de la science, ne manquent certainement pas d'intérêt.

Pourquoi la clairvoyance, soit naturelle, soit magnétique, ne peut-elle, ou, du moins, paraît-elle ne pouvoir pénétrer dans le sein de la terre, quand il s'agit d'y trouver un trésor ?

Si la clairvoyance proprement dite échoue dans ce cas, pourquoi en est-il ou semble-t-il en être de même de l'extrême sensibilité de certains organes, susceptibles cependant, chez quelques individus, de recevoir l'impression des effluves les plus déliés, les plus subtils ?

S'il en était ainsi, ce fait présenterait une exception (1) que la physique devrait chercher à expliquer.

C. P.

Névralgie dentaire

J'ai l'honneur de vous faire la communication d'une petite cure dont l'évidence et l'instantanéité m'ont causé une grande satisfaction. L'un de ces jours derniers, un de mes employés vint chez moi avec un fort mal de dents et un commencement d'inflammation à la joue droite. J'ai apposé le bout des doigts sur la partie la plus sensible en pressant légèrement tour à tour avec chacun d'eux pendant dix minutes. Ensuite j'ai fait des passes dégageantes en suivant la mâchoire inférieure, le bas de l'oreille jusqu'à la base du cou.

Pendant la première partie de l'opération, il y a eu augmentation de chaleur : la douleur était forte, mais elle

(1) Ce serait en effet une exception, puisque les autres effluves viennent du sein de la terre impressionner la plupart des autres animaux et même quelques hommes. Les sourciers n'en sont-ils pas une preuve évidente, au moins quant aux effluves hydriques ?



n'était plus lancinante. Pendant la deuxième partie, il y eut diminution de chaleur et disparition de l'inflammation et de la douleur; durée de la séance : vingt minutes. Mon employé m'assure n'avoir rien senti depuis.

Il s'était soumis à l'opération avec un sentiment tout autre que la confiance dans la réussite du procédé; mais pendant la deuxième partie de l'opération, quand il a senti le mal s'en aller et suivre, comme il me l'a dit, la direction de ma main, il s'est retourné vers moi, a regardé mes mains en disant : « — Donnez-moi la chose avec laquelle vous m'avez enlevé le mal ! » — Je lui ai assuré que je ne m'étais servi de rien; alors il a appuyé les mâchoires l'une contre l'autre en répétant : — « C'est pourtant vrai, je n'ai plus de mal maintenant, je ne sens plus rien. » — Et il se tâtait de nouveau, ne se doutant pas que ce fût là du magnétisme.

J. R.

Disposition de l'arrière bouche.

Faisant obstacle à la longévité au-delà de 70 ans.

Un chirurgien anglais, M. Duncan Gibb, a fait cette singulière remarque, que l'épiglotte, ce cartilage mobile situé dans l'arrière-gorge, occupe la position verticale chez les personnes au-dessus de soixante-dix ans, et que l'affaissement de ce cartilage peut être considéré comme le signe que l'individu ne parviendra pas à un âge avancé.

L'observateur anglais assure avoir examiné cinq mille personnes bien portantes. Toutes les personnes qu'il a examinées et dont l'âge était aussi entre soixante-dix et quatre-vingt-cinq ans, avaient l'épiglotte verticale. Il cite en exemple plusieurs hommes d'Etat bien connus, lord Palmerston, lord Lyndhust, lord Campbell et lord Brougham. Il cite aussi quelques vieilles dames, encore vivantes, dont l'âge est de soixante-douze et quatre-vingt-seize ans, et dont l'épiglotte est verticale. L'exemple le plus remarquable est celui d'un homme de cent deux ans, qui vit encore, chez qui le cartilage occupe toujours la même position.

Il résulte de là qu'on ne peut atteindre la longévité au-delà de soixante-dix ans, si on a l'épiglotte pendante.

M. Duncan Gibb résume ses idées dans les conclusions suivantes :

1° C'est une règle que personne ne peut dépasser soixante-dix ans avec une épiglotte pendante ; si quelques personnes y arrivent, c'est un fait exceptionnel.

2° L'affaissement de l'épiglotte amène la fin de la vie vers l'âge de soixante-dix ans : c'est la limite naturelle de la vieillesse.

3° Au contraire, une épiglotte verticale donne les meilleures chances pour atteindre une extrême limite de longévité.

Statistique de la mortalité des habitants de la terre.

Un staticien s'est occupé de rechercher exactement quelle est la mortalité des habitants de la terre, et voici à quel résultat il est parvenu.

On admet généralement que la population totale du globe est de 1,300 millions d'habitants ; mais l'auteur n'en admet que 1,228 millions. En partant de ce chiffre, il décompose ainsi ces 1,228 millions :

360 millions appartiennent à la race caucasiqne ;
552 millions à la race mongole ;
190 millions à la race éthiopienne ;
176 millions à la race malaise ;
1 million enfin à la race indo-américaine.

Le nombre des langues parlées sur notre globe est de 3,642, et on y compte 1,000 religions différentes.

La mortalité annuelle du globe est de 33,333,533 personnes : Ce qui fait par jour 91,554 décès, par heure 3,780, 52 par minute, 1 par seconde ; de sorte qu'à chaque pulsation de notre cœur correspond la mort d'une créature humaine.

La moyenne générale de la vie est de 33 ans.

Un quart de la population meurt à l'âge de 7 ans ou

avant 7 ans; la moitié meurt à 17 ans ou au-dessous de 17 ans. Sur 100,000 personnes, une seule arrive à l'âge de 100 ans; une sur 500 atteint l'âge de 90 ans; une sur 100 l'âge de 60 ans.

Le huitième de la population mâle de tout le globe, se compose de soldats.

Sur 1,000 individus qui atteignent l'âge de 70 ans, 43 sont prêtres, orateurs ou parlent en public; 30 sont agriculteurs, 33 ouvriers, 32 soldats ou employés militaires, 29 avocats ou ingénieurs, et 24 docteurs-médecins.

M. Strong

Les journaux de Genève du mois de Février ont parlé d'un émule du zouave Jacob qui, à Marseille, guérissait des centaines de malades. Cet homme, qu'on nommait Daniel Strong, et qu'on appelait docteur, magnétiseur, guérisseur, s'était établi dans une petite villa au *Roucas-Blanc*, d'où il vient d'être expulsé par l'autorité militaire. Nous demanderons pourquoi?

Si, comme les uns le disent, il était docteur et que ses ordonnances ne différaient en rien de celles des autres médecins? C'est un abus d'autorité, provoqué par la gent médicale de Marseille, qui, là comme ailleurs, ne veut pas qu'on lui enlève son pain quotidien, en guérissant les malades qu'elle préfère garder.

Si, comme les autres le prétendent, il magnétisait, il imposait les mains, il touchait les malades et ne leur donnait que de l'eau sur laquelle il avait fait quelques signes? On a fait encore un abus d'autorité auquel les médecins n'avaient rien à voir, ni l'autorité non plus, qu'elle soit militaire ou civile, car chacun a le droit de faire des grimaces, des gestes et des contorsions devant celui qui vous prie de lui rendre ce service.

Si M. Strong n'était point docteur et s'il faisait des ordonnances médicales, on a eu raison, puisque dans ce bon pays de France personne ne peut faire de la médecine

s'il n'a pas un diplôme en poche, ce qui est à peu près aujourd'hui comme un passeport pour celui qui voyage; le malfaiteur en a toujours au moins deux, et l'honnête homme pas un.

On a dit beaucoup de choses sur M. Strong; il y a même, dit-on, une légende. Pendant le siége de Paris, il aurait été épargné par une bombe, qui serait venue éclater entre lui et sa femme, et c'est par reconnaissance de ce petit miracle qu'il se serait voué à la guérison des malades à Marseille.

C'était un peu loin de l'endroit où la Providence a jeté un regard bienveillant sur son serviteur ; mais qu'importe — on n'est jamais prophète dans son pays.

Ce qu'il y a de certain aujourd'hui, c'est que M. Strong américain est venu, a paru, et a disparu, et qu'il ne reste de lui que la lettre que voici, écrite en Mars à un journal de Marseille qui la fait précéder de ces quelques mots :

« M. Daniel Strong, docteur américain, dont les nombreuses cures font d'autant plus de bruit dans notre ville que sa générosité est égale à son talent, nous adresse la lettre suivante :

« Monsieur le Directeur,

« Le public a pu s'étonner de notre silence. Moins jaloux de faire du bruit que de faire du bien, nous ne désirions rien moins que d'éveiller l'attention.

« Cependant, les cures qu'il nous a été donné d'opérer, par le magnétisme, ont paru si extraordinaires, que nous n'avons pu échapper à l'éclat.

« Comme il était facile de le prévoir, la jalousie a été éveillée. On a opposé à des résultats inattaquables, la négation et la calomnie.

« Dans l'intérêt de la vérité et du principe en vertu duquel nous agissons, beaucoup plus que dans un intérêt de satisfaction personnelle, nous opposerons quelques faits, choisis entre mille, à ces négations et à ces calomnies.

« Si nous avions été jaloux de notre réputation, nous

aurions fait connaître, tous les jours, les cures que nous opérions; mais cette préoccupation n'a jamais été la nôtre.

« Aussi, sommes-nous décidés à rentrer dans le silence, persuadé que nous utiliserons mieux notre temps à soulager les malades qu'à soulever des discussions irritantes.

Cas de guérison

« 1° *M. Bremond*, Jean-Baptiste, Grande Rue, 71, à Valensoles (Basses-Alpes), atteint de rhumatisme goutteux : guéri en 7 séances. Un mois de traitement.

« 2° *M. Olive*, Pierre, marchand de vin, rue de l'Echelle, 26 (Marseille), atteint de cataracte, cinq mois d'invasion : a pu, après la première séance, se conduire et aller seul partout.

« 3° *M. Brun,* Marius, rue de la République, 13 (Marseille), épileptique depuis sept ans : a été guéri et n'a plus eu d'attaque après deux mois de traitement.

« 4° *Mme Prévot-de Manosque* (Basses-Alpes), gastrite aiguë, deux ans d'invasion, un mois de traitement : guérie après sept séances.

« 5° *M. Varangod*, Jean-Baptiste, capitaine marin, place Castellane, 11 (Marseille), était paralysé de la langue et ne pouvait prendre aucune nourriture : a pu parler et manger après la première séance.

« 6° *Mme Espaze*, chemin d'Endoume, 154 (Marseille), grande faiblesse et prostration générale survenue à la suite d'un avortement : traitement à distance, par l'eau magnétisée : guérie en quinze jours.

« Recevez, etc.

« Daniel STRONG. »

Société de Magnétisme de Lausanne.

(*Mai 1872.*)

La société de Lausanne continue à marcher dans la voie pratique qui lui avait été sagement indiquée par l'auteur

du cours où elle prit naissance en 1869, M. Lafontaine de Genève. Laissant de côté tout ce qui ne se rattache pas au traitement des maladies, et se tenant en garde contre les illusions et les dangers du mysticisme, cette société a dirigé tous ses travaux dans le sens de la thérapeutique (1). Plusieurs de ses membres, les dames surtout, ont obtenu depuis trois ans, des résultats qui ont attiré l'attention. Les demandes de malades désirant suivre un traitement magnétique devenant toujours plus nombreuses, un cours gratuit vient de s'ouvrir, à Lausanne, dans le but de former des personnes capables de seconder les sociétaires, en soignant quelques-uns de ces malades, d'abord sous leur direction, et plus tard d'une manière plus indépendante, bien que toujours sous la surveillance du Comité.

Parmi les 18 auditeurs qui suivent ce cours, et dont les deux tiers environ sont composés de dames, se trouvent une garde-malade, plusieurs mères de famille, un jeune pasteur, un médecin polonais et quelques personnes décidées à s'occuper sérieusement du traitement des malades, si elles deviennent capables de remplir les conditions voulues pour cet objet. Comme complément des indications théoriques et des exercices pratiques qui ont lieu dans le cours, plusieurs traitements à domicile ont été commencés par d'anciens sociétaires qui invitent les nouveaux élèves à venir assister à ces traitements, et à faire ainsi une sorte de stage auprès d'eux. Si ces bonnes dispositions des uns et des autres continuent, et si les sujets sensitifs qui se sont déjà manifestés se développent comme on peut l'espérer, la Société de Lausanne en recevra une heureuse impulsion et verra s'accroître encore le nombre des malades qu'elle pourra guérir ou soulager.

R.

(1) Voir le *Magnétiseur* du mois d'Août 1870 pour le compte-rendu de ses travaux pendant l'année 1869.

Un évêque en police correctionnelle.

Il s'est passé dernièrement à Florence un fait étrange. M. Carli, évêque de Palmyre *in partibus*, jouit dans cette ville d'une réputation d'excellent exorciste. A ceux qui ne veulent pas se faire exorciser de bon gré, Sa Grandeur s'impose de force, témoin un certain Cinelli, pauvre ouvrier atteint d'épilepsie, que l'évêque a fait amener dans la chapelle d'une villa, aux environs de Florence, et a tenu lié et presque à jeun pendant 52 heures!

Le tribunal correctionnel de Florence a trouvé la plaisanterie un peu grossière et a condamné l'évêque et une espèce de sorcière qui lui a servi d'acolyte, à six mois de prison chacun, et aux frais du procès.

Il va sans dire que l'exorcisme n'avait produit d'autre effet que des blessures et une maladie. M. Carli avait cru devoir prendre le large et a été condamné par contumace. Mais il vient d'appeler du jugement et va se présenter devant le tribunal. Les débats ne manqueront pas d'être des plus curieux.

Correspondance du Journal de Genève.

Nous nous trouvons actuellement dans une singulière situation. Les Alsaciens voient des spectres partout, et les Allemands s'assomment entre eux, sous l'influence des hallucinations que leur cause leur haine des Français. Ne s'agirait-il pas là d'un phénomène pathologique, d'un de ces effets nerveux qui, sous l'obsession d'idées fixes, s'étendent par contagion à des populations entières et qu'en d'autres temps on eût attribués aux œuvres du démon ou aux maléfices des sorciers?

La folie qui s'est emparée des Alsaciens et qui gagne petit à petit tout le pays est, au surplus, des plus douces et des plus innocentes. Elle consiste à contempler pendant des heures entières des carreaux de vitres mal lavés! On n'imagine pas la force d'attraction qu'exerce sur la foule

cet hypnotisme d'un nouveau genre. Il y a plusieurs mois déjà que la chose avait pris naissance de l'autre côté du Rhin, à Rastadt et dans les localités environnantes. Puis elle s'est propagée dans l'arrondissement de Wissembourg, a gagné même le Haut-Rhin et a fait enfin, mais depuis hier seulement, invasion à Strasbourg.

A Rastadt, le peuple croyait voir, sur les vitres hantées, des croix, des glaives, des os en croix et des têtes de mort, signes non équivoques des vengeances célestes qui menacent le grand-duché de Bade. En Alsace c'est mieux : le magasin aux accessoires s'est enrichi, et vous trouverez, dans certains de nos cantons, cent campagnards pour un qui jureront avoir distinctement vu, de leurs yeux vu, sur les vitres de telle et telle maison de leur village, des madones, des turcos, des zouaves, des canons, des vaisseaux cuirassés, — que sais-je encore? — mais toujours des images de guerre ou des images saintes, emblêmes de superstition et de revanche. La manie en est venue à ce point, dans plusieurs parties de l'arrondissement de Wissembourg, qui s'est de tout temps distingué par l'exaltation de son patriotisme pour la France, que depuis des semaines, les paysans négligent les travaux champêtres et passent des journées à parcourir le pays pour constater une fois de plus le miracle précurseur d'une prochaine délivrance.

Inutile de dire que le clergé ne voit pas sans plaisir ces ardeurs d'imagination et qu'il les encourage au besoin, mais je n'irai pas jusqu'à prétendre, comme nos journaux ont essayé de l'insinuer, qu'il use de supercherie et aide complaisamment à la manifestation de ces indices des projets d'En-Haut. Autant que j'ai pu en effet m'en assurer, le phénomène s'explique d'une manière très-naturelle, à tel point que je me crois en mesure de vous donner la recette des miracles.

Si des vitres ordinaires, lavées ou simplement mouillées en plein soleil, sont ensuite essuyées négligemment, l'humidité qui y est laissée, produit, par une évaporation rapide, des marbrures irisées et des plaques fuligineuses,

qui ne sont toutefois visibles que par reflet et à contre-jour. Il en est de même des vieilles vitres encrassées ou brûlées par le soleil, comme il s'en trouve tant aux fenêtres des habitations de paysans.

Par l'effet des irrégularités de surface du verre, ces plaques et ces marbrures forment de vagues dessins, dans lesquels, avec de l'imagination, on peut découvrir ce que l'on veut, — absolument comme dans le marc de café! Le tout est d'avoir l'idée d'y regarder. Ce genre de miracle est donc à la portée de tous et peut se produire à volonté, en Suisse aussi bien qu'en Alsace. Seulement, comme en Suisse vous n'avez de revanche à prendre que sur le terrain de la constitution fédérale, il y a gros à parier que vous n'apercevriez pas de turcos sur les carreaux de vos fenêtres.

Du reste, l'imagination de nos paysans ne s'arrête pas en si beau chemin. Quiconque a examiné la fleur singulière des fèves de marais a pu y reconnaître une vague ressemblance avec une tête humaine. Eh bien, nos campagnards affirment que depuis l'annexion, ces fleurs ont pris manifestement le type caractéristique de têtes de zouaves! Autre signe d'en-haut, qui annonce des jours meilleurs.

N'allez pas toutefois conclure de ces observations que nos populations d'Alsace sont plus ignorantes et plus superstitieuses qu'elles ne le sont en réalité. Il ne faut y voir, comme je le disais, qu'une disposition maladive, produite par l'idée fixe de la revanche et de la délivrance. Il n'est pas, vous le voyez, jusqu'aux fleurs qui ne servent à caresser cette idée, ce qui, il faut en convenir, est un genre de folie bien tranquille.

N° 6 Juin 1872. Année XIIme.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — AVIS. — LE MAGNÉTISME PANACÉE. — FOLIE GUÉRIE PAR LE MAGNÉTISME. — DES AMULETTES, DES TALISMANS. — LES APPARITIONS EN ALSACE.

AVIS

Nous engageons nos anciens abonnés et tous ceux de nos lecteurs qui voudraient s'abonner, à nous envoyer directement à Genève, rue du Mont-Blanc, 9, le montant de leur abonnement, et leur adresse exacte.

Nous prévenons nos abonnés et nos lecteurs de Genève, que nous leur ferons présenter la quittance d'abonnement; nous les prions de vouloir bien en remettre le montant au porteur, en nous indiquant leur changement d'adresse s'il y a lieu.

Le magnétisme

PANACÉE

Nous avons souvent dit et écrit que le magnétisme était le moyen naturel de guérison le plus puissant, le plus certain ; nous avons même dit, quelque exagéré que cela ait pu paraître, —qu'il pouvait être considéré comme une panacée. — Nous le pensons encore, et de plus, nous croyons que cela est prouvé par les faits, car, quelle que soit la maladie, quel que soit le malade, le magnétisme produit toujours une action bienfaisante sur l'un et sur l'autre ; quand le magnétisme ne fait pas cesser entièrement la maladie, il l'atténue, et il soulage toujours le malade.

Qu'on ne s'imagine pas qu'emporté par notre enthousiasme, nous soyons le seul à penser ainsi. Non, MESMER écrivait dans ses aphorismes :

— « De même qu'il n'y a qu'une nature, qu'une vie, qu'une santé; il n'y a qu'une maladie, qu'un remède, qu'une guérison.

— « La nature subordonnée à l'impulsion qui lui a été donnée par la main créatrice, porte en nous par mille canaux divers l'action de la vie. Le libre cours de cette action dans notre organisme constitue la santé. Lorsque le cours de cette action est arrêté par des résistances occasionnelles, il donne naissance à des monstruosités qui se décèlent par des accidents variés à l'infini.

— « Les médecins ont donné à chacun de ces accidents un nom particulier, et les ont définis comme autant de maladies diverses. Ces effets sont innombrables, mais la cause en est unique.

— « Rendre à la nature son véritable cours est la seule médecine qui puisse exister.

— « Ainsi que la médecine est une, le remède est un.

— « Ce remède unique et général est le magnétisme animal.

— « Nous pouvons dire hardiment que tous les remèdes usités dans la médecine ordinaire n'ont jamais obtenu des succès avantageux, que par des combinaisons heureuses dues au hasard ; il servaient alors de conducteurs au magnétisme animal. » —

— Le marquis de Puységur tranchait la question tout aussi nettement que Mesmer.

— « L'action magnétique, disait-il, agit sur les malades en renforçant le principe vital et le met par là à même de repousser victorieusement les obstacles que la maladie lui oppose. »

Et il ajoutait plus loin :

— « On ne doit jamais comparer l'effet des médicaments à l'effet de l'action magnétique, puisque les premiers agissent-d'abord sur les organes, tandis que le second agit toujours immédiatement sur le principe vital auquel il communique l'impression d'un mouvement qui lui est analogue et qui vient ajouter aux efforts qu'il fait sans cesse lui-même pour entretenir l'équilibre et la santé. »

— Deleuze, tout en faisant une part très-large aux propriétés curatives du magnétisme, est pourtant moins exclusif que Mesmer et Puységur.

Dupotet, tout en convenant que dans des maladies graves le magnétisme peut être insuffisant, dit :

— « Le magnétisme produit souvent l'effet qu'on désirerait obtenir d'un médicament qui devient alors inutile; ainsi on devait donner au malade un vomitif à six heures du matin, vous magnétisez à cinq, le vomissement a lieu, et vous ne donnez pas l'émétique. On avait prescrit de l'opium le soir pour calmer de vives douleurs et amener le sommeil, après la magnétisation les douleurs ont cessé, le malade dort paisiblement, et vous ne donnez pas l'opium. » —

Mesmer, dans son précis historique, a avancé que : — « Le magnétisme animal doit, en général, venir à bout de toutes les maladies, pourvu que les ressources de la nature ne soient pas entièrement épuisées, et que la patience soit à côté du remède, car il est dans la marche de la nature de rétablir lentement ce qu'elle a miné. »

Nous ne sommes donc pas le seul, comme on le voit, qui osons avancer que le magnétisme peut guérir toutes les maladies sans le secours des remèdes pharmaceutiques ; si nous sommes plus entier dans notre opinion, nous le déclarons, c'est le résultat de notre pratique. N'étant pas médecin, ayant toujours évité de nous mettre en défaut vis-à-vis de la loi, ayant toujours voulu rester dans notre droit, nous ne nous sommes jamais permis d'ordonner un remède quelconque, convaincu que nous pouvions y suppléer entièrement par le magnétisme.

Cette position nous a forcé de trouver dans le *magnétisme seul* tous les moyens curatifs pour obtenir la guérison des malades.

De plus, nous étant attaché à prouver que, sans somnambulisme, et même sans sommeil magnétique, le magnétisme, seul, directement employé sur le malade, non-seulement pouvait guérir aussi facilement, mais peut-être encore plus promptement; nous avons été forcé de dépen-

ser plus de vie, plus de forces nerveuses, plus de dévouement; magnétiser plus longtemps, plus souvent, pour obtenir la guérison complète dans les traitements où la patience du malade et de la famille ne nous ont pas fait défaut.

C'est ainsi que notre pratique de chaque jour est venue nous prouver que les Mesmer, les de Puységur avaient raison. Nous avons magnétisé des milliers de malades atteints des maladies les plus diverses. Nous n'avons pas guéri tous les malades, — c'est très-vrai. — Chacun sait qu'il est des cas où la vie étant entièrement épuisée, rien ne peut la ranimer, pas plus le magnétisme que tout remède pharmaceutique; cependant, dans des cas désespérés, où le malade est mort pour tous, comme pour le médecin, nous avons vu le magnétisme donner encore quelques heures, quelques jours de répit au pauvre moribond, le soutenir nerveusement avec assez de force pour qu'il puisse terminer ses dernières affaires ici-bas. Ces cas sont rares, très-rares, et leur rareté tient plutôt au manque d'énergie, de dévouement et de conviction du magnétiseur qu'au malade lui-même. — Mais nous le répétons, sans avoir guéri tous les malades, nous pouvons affirmer qu'il n'est pas une maladie, même la plus grave, la plus compliquée, qu'elle fût chronique ou aiguë, sur laquelle nous n'ayons eu un succès, et dont nous ne puissions présenter un cas de guérison complète.

Puisque nous avons obtenu des guérisons de toutes les maladies par un seul moyen, — le magnétisme, — puisqu'il peut être employé dans tous les cas sans aucun danger, et toujours avec un succès, nous nous croyons donc en droit d'affirmer que le magnétisme est une véritable panacée. A l'appui de notre dire, nous citerons la guérison de maladies les plus diverses.

Nous avions dernièrement en traitement, des hémorrhagies utérines que rien ne pouvait arrêter et qui, depuis plusieurs années, mettaient à deux doigts de la mort la pauvre malade qui en était atteinte. En trois mois nous avons guéri radicalement. Bien entendu qu'après quelques

jours nous avions obtenu un sentiment d'amélioration, qui s'était augmenté et avait fini par un succès complet, car c'est ainsi que le magnétisme agit.

Nous avons eu dans le même moment une maladie toute contraire : c'était une suppression de cinq mois, compliquée de maux d'estomac qui ne permettaient point à la malade de prendre de la nourriture ; il y avait en outre insomnie, agitation nerveuse, et de plus, une complication cérébrale mais qui était à peu près dissipée, il est vrai, qui s'était déclarée à la suite de chagrins sérieux. Nous ne nous trouvions plus qu'en présence des conséquences, qui sont généralement plus dangereuses. Cependant, en faisant cesser tous les remèdes ordonnés par les médecins, en changeant entièrement le régime, et en magnétisant avec force la malade, jeune et belle femme, qui se trouvait dans un état de consomption, nous avons eu un résultat tellement heureux, que notre malade est entièrement guérie aujourd'hui.

Nous ne parlerons pas de rhumatismes, de névralgies, quoique nous ayons débarrassé promptement plusieurs personnes atteintes de ces affections.

Contentons-nous de citer une de ces maladies sérieuses sur lesquelles la médecine est généralement impuissante.

Mme ***, très-connue dans une ville de nos environs, nous fut amenée il y a quelques mois. Nous hésitions à l'entreprendre ; nous ne nous sentions pas en force pour soutenir toutes les fatigues que le traitement d'une pareille maladie devaient nous occasionner. Sur les instances de la famille, et surtout à la vue de la malade, qui, par sa physionomie douce et sympathique, éveilla en nous un de ces sentiments instinctifs qui donnent l'assurance de réussir, nous nous décidâmes ; nous en sommes bien heureux aujourd'hui, puisque nous avons guéri Mme***.

La maladie était grave ; Mme *** était atteinte physiquement dans plusieurs organes ; les poumons ne fonctionnaient pas bien, ils étaient irrités ; de plus, il y avait angine de poitrine ou névrose des organes de la respiration

dont les principaux symptômes étaient une constriction douloureuse, avec angoisse, qui revenait par accès; une douleur spasmodique à l'un des bras, la gêne de la respiration mais sans oppression, sans palpitation ni inégalité du pouls. Le foie, dont le volume était considérablement augmenté, comme dans la phthisie, et qui secrétait très-difficilement la bile, ce qui procurait un embarras des voies gastriques. L'utérus très-gonflé, très-douloureux, et un sentiment de paralysie de la vessie qui occasionnait une faiblesse de cet organe. Ajoutez à tous ces maux un état nerveux hystérique, avec crises et douleurs aiguës. Les digestions ne se faisant pas ou très-peu, et une constipation que rien ne pouvait vaincre, pas même les purgatifs violents.

Il y avait de plus une faiblesse telle, que plusieurs fois par jour des anéantissements complets, des évanouissements pendant lesquels non seulement la connaissance disparaissait, mais où la vie semblait aussi s'être entièrement retirée, et ne laisser là qu'un cadavre froid et raide comme une barre de fer. Il y avait une insomnie contre laquelle tous les opiacés ne produisaient rien.

Voilà l'état dans lequel était depuis cinq ans Mme *** lorsque j'entrepris de la guérir ; état que la médecine et les médecins n'avaient jamais amélioré ni soulagé.

Le premier jour, je magnétisai Mme *** pendant deux heures et demie; je lui tins les pouces pendant quarante minutes. Ses yeux se fermèrent alors, mais ils se rouvrirent aussitôt, pendant les deux heures de passes que je fis. Mon but avait été d'envahir le système nerveux de la malade par cette longue magnétisation. J'obtins mon résultat; ce jour là Mme *** fut un peu plus calme tout en ayant autant d'évanouissements. Le lendemain, pendant la magnétisation, il y eut une crise d'hystérie des plus horribles, les mouvements convulsifs étaient d'une violence extrême ; Mme ***, tantôt debout, tantôt roulée en boule, frappait avec les bras et les jambes le lit, le mur et moi-même; les personnes présentes voulaient essayer de la maintenir, je m'opposai à ce que personne ne la touchât.

Après dix minutes de cet état violent, pendant lequel les yeux roulaient dans leur orbite avec une vitesse effrayante, la bouche s'ouvrant démesurément, laissait passer des cris qui n'avaient rien d'humain, puis elle se fermait serrant les mâchoires l'une sur l'autre à briser les dents, la crise cessa instantanément pour laisser la malade dans un évanouissement complet, qui dura dix minutes, et pendant lequel Mme *** avait toute l'apparence de la mort, tant sa pâleur était verdâtre.

Je repris la magnétisation que je continuai à son retour à la vie ; après un quart d'heure, la malade ne pouvant parler me fit signe qu'elle désirait boire, je lui donnai un peu d'eau magnétisée, mais elle ne put passer tant il restait encore de contraction dans le pharynx ; je fis des insufflations chaudes depuis la naissance du cou jusqu'à l'estomac, et tout à coup tout se détendit et on entendit un bruit comme si l'eau tombait avec force et quantité dans l'estomac. La malade respira plus facilement et après deux heures de magnétisation je lui fis sucer une petite côtelette de mouton et boire une cuillerée de vin de Bordeaux.

Je lui fis mettre la nuit des compresses d'eau magnétisée sur la poitrine, sur le foie et sur le bas ventre, et prendre des bains intérieurs et des injections d'eau magnétisée trois fois par jour.

Après cette crise, je magnétisai deux fois par jour, et un mois après il y avait une amélioration sensible dans l'état de la malade ; les constrictions de la névrose avaient presqu'entièrement cessé, la respiration était meilleure et sans douleur, les poumons n'étaient plus douloureux ; il n'y avait plus aucun point qui se fît sentir ; la malade avait recouvré en partie le sommeil, elle dormait deux ou trois heures, et elle était bien moins agitée. Mais le foie résistait, il était presqu'aussi gros et fonctionnait encore très-mal, les compresses soulageaient la malade en rendant le foie moins douloureux. L'utérus était moins gonflé, moins douloureux et surtout moins irrité, les évanouissements ainsi que les anéantissements étaient moins fréquents et surtout moins longs ; les crises convulsives

étaient bien diminuées et l'imposition de la main sur l'estomac les faisaient cesser aussitôt et les prévenaient même.

Bref, après six mois d'un traitement magnétique sans somnambulisme et même sans sommeil magnétique, nous avons eu le bonheur de voir notre malade entièrement guérie d'une maladie compliquée qui durait depuis cinq ans, pendant lesquels les médecins avaient épuisé toutes les ressources de la médecine officielle sans procurer même un soulagement. Tous les accidents avaient cessé assez promptement pour reparaître ensuite, puis enfin disparaître pour toujours.

Mme *** est depuis bien des mois en parfaite santé au milieu de sa famille.

Ce traitement a été suivi avec une très-grande ponctualité et cette guérison a été obtenue par le magnétisme seul, sans sommeil et sans aucun médicament.

Nous continuerons à démontrer par des guérisons que le magnétisme est la seule médecine rationnelle soulageant toujours sans pouvoir détruire, comme la médecine officielle avec ses poisons.

Folie guérie par le magnétisme.

(Extrait d'une lettre de M. Corbaux.)

.... Une jeune personne de treize à quatorze ans, absolument folle, et qui, après des peines inouïes, des soins continus dont on aurait peine à se faire une idée, se trouve enfin parfaitement bien depuis plus de deux mois. Sa folie s'était, dans les derniers temps, réduite à des paroxismes nerveux et habituels, qui constituaient un état vrai de somnambulisme naturel, — je n'entends pas le noctambulisme, — avec la plus grande partie des facultés qui sont propres à cet état. Elle appelait cela son état *de raison*; et appelait *état de bêtise* son état naturel tout à fait lucide, et qui alternait avec l'autre, dix fois le jour, plus ou moins. Dans sa prétendue *raison*, il lui arrivait souvent de lire des lettres dont elle était curieuse et qui étaient enfermées

dans un secrétaire : tout en pirouettant au milieu de la chambre, elle se trouvait avoir lu tout ce que j'écrivais à six pas d'elle, et dont elle ne paraissait pas s'occuper. Elle se souvenait parfaitement de toutes les circonstances de son état naturel (dit *de bêtise*, — et dont elle parlait comme avec pitié. Dans les rues, la malade voyait aussi bien par derrière que par devant (1) ; elle jouait au *loto*, et souvent tirait les numéros à volonté ; enfin mille choses semblables. Lorsque les paroxysmes, sans être trop forts, duraient assez pour m'impatienter ou gêner mon monde, je lui prenais les poignets, et la regardant fixement, je la réveillais comme en sursaut (2). Ces crises naturelles n'étaient pas toujours faciles à distinguer de l'état lucide, et j'avais besoin quelquefois de lui demander si elle était *en raison*, surtout le soir avant de se coucher. Si, par malheur, je la laissais se coucher avant une crise terminée, elle se relevait en état de *noctambulisme*. Dans ce dernier état je n'avais aucun pouvoir magnétique, il fallait laisser suivre à la nature son cours (3). Je ne pouvais toucher la malade de mon propre mouvement sans qu'elle éprouvât le même choc que les somnambules les plus irritables, lorsqu'une personne non en rapport les heurte brusquement ; mais elle pouvait venir à moi, s'asseoir sur le tapis, la tête posée sur mes genoux, passer une heure ainsi à causer ensemble, me rendant compte de tout comme une parfaite somnambule, et aussi lucidement que dans l'état magnétique ; enfin me disant bonsoir, m'embrassant elle-même, mais m'avertissant que ce n'était pas moi qui devait la toucher. J'en

---

(1) Preuve qu'il n'y a point de vision ni de transposition de sens dans le somnambulisme. C. L.

(2) Mauvais procédés qui pouvaient occasionner des accidents moraux. Il fallait magnétiser d'abord par des passes, puis dégager et réveiller par des passes également, afin de ne pas provoquer de secousses dans le cerveau. C. L.

(3) Non ! il fallait au contraire magnétiser avec force, envahir entièrement son système nerveux, le saturer de fluide, mettre le sujet sous la puissance du magnétiseur, alors on aurait pu faire cesser les crises à volonté, et de plus provoquer la guérison bien plus promptement. C. L.



aurais plus long à dire sur cet état; mais, où j'en veux venir positivement, c'est que les *quatre états* différents où je la voyais dans un intervalle d'une heure ou deux, étaient caractérisés de telle sorte, qu'en sommeil magnétique elle avait le souvenir distinct de tous les quatre états et des idées qui les accompagnaient. Dans le noctambulisme, souvenir également parfait de *trois états;* dans les crises nerveuses, mêlées de somnambulisme naturel, le souvenir n'était plus que *deux états*; et enfin, dans ses moments naturels et tranquilles, elle ignorait absolument tout ce qu'elle avait dit, fait ou pensé dans tout autre état que celui-ci; ce qu'il y avait seulement de pénible, c'était de voir la journée tellement coupée, que la malade n'avait jamais l'idée précise de l'heure, ni du premier repas qu'elle devait s'attendre à faire; aujourd'hui il n'est plus question de rien. Il y a deux mois que je ne produis aucun effet magnétique sur elle; j'ai cessé en voyant que je ne lui faisais plus que mal à la tête. C'est à présent une jeune personne tout à fait sensée et raisonnable.

Francis Corbaux.

Des amulettes, des talismans.

Nous dirons aujourd'hui ce que pensaient les anciens sur les amulettes et les talismans; nous puiserons dans un livre dont le titre est une garantie et l'auteur une autorité, l'*Histoire de la médecine, par Leclerc*[1], quelques citations qui éclairciront cette question.

Autrefois, les noms de *médecin* et d'*enchanteur* étaient absolument synonymes, ce qui doit s'entendre de la médecine magnétique surtout.

Prométhée, dans Eschyle, dit «que c'est lui qui a montré « aux hommes la préparation des médicaments, par le « moyen desquels ils pussent guérir toutes les maladies; « il ajoute: qu'il a appris aux hommes *à deviner, à expliquer « les songes et les oracles, à prédire l'avenir*[2].»

1. *Histoire de la médecine*, par Leclerc. Genève, 1696, in-12.
2. *Ibid.*, page 18.

Julius Maternus Firmicus dit, à propos de la tradition égyptienne, « que Mercure avait confié les secrets de « l'astrologie et des mathématiques à Esculape et à Anubis, « et qu'il ne leur avait pas non plus caché ce qu'il avait « de connaissances dans la médecine, qui a été sa prin- « cipale étude [1]. »

Il paraît qu'il y a eu plusieurs Mercure qu'on a souvent confondus. Firmicus, qui vivait sous Constantin, distingue ici Mercure d'Anubis. Je ne sais s'il a raison, mais les auteurs s'accordent volontiers à les identifier, et regardent Anubis comme le Mercure égyptien.

D'après cette supposition, on expliquerait facilement pourquoi dans les monuments égyptiens dont nous avons parlé dans notre numéro d'Août 1859 [2], et dont nous avons donné quelques dessins, c'est presque toujours *sous la figure d'Anubis* que s'exercent les gestes et les procédés magnétiques. Rien, en effet, de plus naturel si l'on considère *Anubis comme le Mercure égyptien*, qui passait en Égypte *pour l'inventeur de la médecine.*

Diodore dit « que l'on a cru qu'*Horus*, fils d'Isis, avait « appris *l'art de la médecine et l'art de deviner* de sa mère, « et qu'il avait été d'une grande utilité aux hommes *par « ses oracles et par ses remèdes.* »

Voilà pourquoi, dans les anciens monuments égyptiens, Horus figure toujours sur l'un des quatre canopes avec Isis, Osiris et Anubis, tous dieux qui procuraient aux hommes la guérison de leurs maux.

Péon était si habile dans la médecine, qu'il a été confondu avec Apollon lui-même. Homère l'appelle le *père des médecins.* Son nom a donné naissance aux expressions proverbiales, *Peonius morbus*, *manus Peonia*, pour signifier une maladie qui demande l'art des plus habiles médecins, et la *main de Péon.* Quand on n'avait aucune connaissance du magnétisme animal, on a pu entendre par là une main savante à panser les plaies, à faire des opé-

1. *Ibid.*, page 50.
2. *Le Magnétiseur*, n° 5, du 15 Août 1859, page 8.

rations; mais pourquoi cette expression ne signifierait-elle pas aussi les guérisons merveilleuses qu'opérait Péon *par la vertu magnétique de sa main?*

Il y a tout lieu de croire que la chirurgie n'existait pas encore dans ces premiers temps. L'homme a naturellement horreur du sang. Leclerc est persuadé qu'il s'est écoulé bien du temps avant qu'on en vînt à la saignée; aussi, la première fois que la chirurgie fut transportée à Rome, ces scènes de sang et de douleur révoltèrent le peuple. Ceux qui la pratiquaient furent regardés comme des bourreaux, et on les força de sortir de Rome[1].

Orphée s'occupait de médecine, notamment des plantes[2]. Il passait, en outre, pour *un habile magicien*[3].

Sans doute, qu'une multitude de devins ou d'enchanteurs dont les anciens auteurs font mention, comme Calchas, Mopsius, Teresias, Amphiaraüs, Helenus, Cassandra, etc., exerçaient aussi la médecine. On peut le conclure de ce qu'ils pratiquaient les enchantements.

Mélampe, disciple du centaure Chiron, était d'Argos; c'est l'un des plus anciens poètes que l'on connaisse et que rappelle Homère lui-même; il entendait aussi l'*art de deviner* et celui de *la médecine*, qui, ajoute Leclerc, *étaient des arts inséparables* dans ce temps-là[4].

« Ce Mélampe, » dit Leclerc, « purifiait ceux qui étaient « tombés dans quelque maladie, soit d'esprit, soit de « corps, ou qui s'étaient souillés par des crimes, ce qui « se faisait par des cérémonies superstitieuses qui consis- « taient à réciter de certains vers ou de certaines paroles « sur les personnes, à leur appliquer ou à leur faire « prendre des herbes cueillies en certains temps et d'une « certaine manière.... [5]»

Homère nous apprend que l'on arrêta, par le moyen

1. *Histoire de la médecine*, page 100.
2. Pline, *Hist. naturelle*, lib. XXV, cap. 2.
3. Pausanias, in *Eliac. porter*.
4. *Histoire de la médecine*, page 61.
5. *Ibid.*, page 65.

des enchantements et des charmes, le sang que perdait Ulysse[1].

Strabon nous apprend que c'était ainsi que les Indiens et les Ethiopiens guérissaient leurs malades[2].

Ce que dit ensuite Leclerc sur ces remèdes qui devaient leur efficacité aux charmes et aux enchantements, est remarquable:

« Pour établir, dit-il, l'usage de ces remèdes supers-« titieux, il a suffi, suivant quelques personnes, que l'on « crût en avoir reçu du soulagement; et, comme « l'imagination est non-seulement *contagieuse*, mais aussi « fort *puissante* dans les sujets où elle est fort vive, il est « arrivé que des choses qui, d'elles-mêmes, n'avaient au-« cune force, ou qui ne pouvaient agir sur le corps, aient « produit, en certaines rencontres, des effets sensibles par « la force de l'imagination; ceux qui ont vu cela se sont « persuadé qu'il en pourrait être partout de même.

« *La religion, dont on a abusé en cette matière, et* « *qui a un grand pouvoir sur les peuples, a achevé de les* « *déterminer entièrement.*

« Voilà, dit Leclerc, comme raisonnent ceux qui trai-« tent tous les charmes de bagatelles; mais, ajoute-t-il, « il y en a d'autres, et qui sont le plus grand nombre, « qui croient *que la chose n'est pas impossible, quoiqu'ils* « *ne comprennent pas comment elle peut se faire.* Quoi « qu'il en soit, continue-t-il, les charmes ou les enchan-« tements se sont si bien introduits dans la médecine, « *que toutes les nations du monde les ont pratiqués de* « *temps immémorial;* et ce n'est pas seulement le simple « peuple qui s'en est mêlé, les plus sages n'y ont pas « moins donné[3].

« On charmait quelquefois les maladies par de simples « paroles ou par de certains mots ou vers magiques qu'on « prononçait à l'oreille du malade, ou même loin de lui, « *dans l'intention de le guérir, et qu'on accompagnait de*

---

1. *Odyssée*, lib. XIX.
2. Strabon, *Géog.*, lib. XV.
3. *Histoire de la médecine*, pages 73 et 76.

« *certains gestes ou mouvements de corps.* D'autrefois on « écrivait ces mots sur de certaines choses que l'on atta- « chait au corps du malade ; c'est ce que les Latins ont « appelé *amulettes.* On croyait que ces amulettes défen- « daient et garantissaient non-seulement contre les en- « chantements ou les charmes (auxquels on attribuait au- « tant de force, pour rendre les gens malades, que les « contre-charmes en avaient pour les guérir), mais qu'ils « détournaient ou éloignaient même les maladies prove- « nant de causes naturelles.

« La matière de ces amulettes était tirée des pierres, « des métaux, des simples, des animaux, et généralement « de tout ce qu'il y a au monde. On gravait sur les pier- « res ou sur les métaux des caractères ou des figures, ou « des mots qui, quelquefois, ne signifiaient rien, ou qui « n'étaient pas même intelligibles à ceux qui les « écrivaient ou qui s'en servaient. On écrivait aussi ces « mots sur du papier ou sur quelque autre matière que « ce fût, ou, si l'on n'écrivait ni ne marquait rien sur les « matières propres à faire des amulettes, on employait je « ne sais combien de cérémonies superstitieuses dans leur « préparation et dans leur application, sans parler de la « peine qu'on se donnait pour observer que les astres fus- « sent disposés favorablement. Les Arabes ont donné à « cette dernière sorte d'amulette, dont la vertu dépend « principalement de l'influence des astres, le nom de *ta-* « *lisman,* c'est-à-dire *image.*

« Il faut remarquer qu'il y avait aussi des amulettes où « *ni les charmes, ni la superstition, n'avaient point de* « *part, quoique personne ne pût rendre raison des effets* « *qu'on leur attribuait, ni de la manière dont ils agis-* « *saient. Cette dernière sorte d'amulette est encore au-* « *jourd'hui approuvée par divers médecins, quoique d'au-* « *tres ne veuillent pas y ajouter foi*[1]. »

En réduisant les choses à ce qu'elles sont véritablement, et le raisonnemont de Leclerc à ce qu'il doit être, on

1. *Histoire de la médecine*, page 79.

voit évidemment que tous ces prétendus enchantements dont usaient les anciens médecins, ne sont et ne peuvent être, dans ce qu'ils ont de réel, que des procédés *magnétiques*. Tout cet appareil dont on accompagnait les charmes, on le faisait *dans l'intention de guérir*, et, dans cet appareil, entraient de *certains gestes ou mouvements de corps*. Dans un temps où l'on ne connaissait pas le magnétisme, et où conséquemment il n'était pas facile de le préciser, pouvait-on l'énoncer plus clairement?

Car, nous le demandons : de bonne foi connaît-on des *enchantements* proprement dits, encore moins des guérisons par enchantements? Se persuadera-t-on qu'avec des paroles inintelligibles et toutes sortes de gestes, on rende la santé à un malade?

Mais substituez l'action du magnétisme animal. Cette action, bien physique, bien connue aujourd'hui, qui n'est plus aujourd'hui l'apanage exclusif d'un prêtre égyptien, d'un collége d'initiés, ou d'une caste privilégiée, mais la propriété de tous les hommes, substituez-la aux prétendus enchantements, et vous obtiendrez tous les résultats que l'on a attribués aux enchantements. Il suffira de les dégager de ce que la charlatanerie, l'erreur ou l'amour du merveilleux se plaisaient à y ajouter.

Leclerc nous donne un exemple frappant de ces hyperboles ou exagérations dans le *rajeunissement d'Eson*. Ce *rajeunissement*, sans doute, est un des traits les plus brillants de la puissance magique de Médée. Eh bien! en quoi consistait ce prodige? *En ce qu'Eson avait la barbe blanche, et que Médée avait eu le secret de la lui teindre en noir*[1]. C'est ainsi à peu près que nos barbiers de village ont le secret de *rajeunir*. Médée inventa les bains chauds, qui rendaient le corps plus souple et plus agile, et contribuaient à guérir les malades. A l'aspect de ces fourneaux, de ces grands vaisseaux de cuivre, dans les-

1. ..... Barba comæque
Canitie posita nigrum rapuere colorem.
OVID., *Met.*, t. 7.



quels ils étaient plongés, on prétendait *qu'elle les faisait bouillir*[1].

Un peu d'observation et de critique dans l'examen des ouvrages relatifs à ces temps anciens, et une partie du merveilleux disparaît.

Il faut en dire autant des *amulettes* et des *talismans*.

Nous en distinguons trois sortes:

Les premiers, dont les uns, fondés sur les principes astrologiques, renferment des figures de planètes, d'étoiles, de constellations, et les autres, formés par la superstition, présentent des figures bizarres, des noms divins ou de prétendus esprits, et des mots inconnus et inintelligibles.

Les seconds, qui sont composés de matériaux pris dans les trois règnes de la nature.

Les troisièmes enfin, de l'action desquels on ne pouvait pas trop se rendre raison, quoique l'effet n'en fût pas moins certain. Ils sont compris parmi ceux dont parle Leclerc, *dans lesquels les charmes ni la superstition n'ont point de part, quoique personne ne pût rendre raison des effets qu'on leur attribuait, ni de la manière dont ils agissaient*. Dans cette classe se trouvent les talismans magnétiques.

Les talismans de la première sorte doivent tomber dans le mépris auquel est condamnée depuis si longtemps l'astrologie judiciaire. Qui pourra croire, en effet, que Mercure, Saturne, Vénus, Jupiter, puissent, suivant leurs diverses positions, communiquer quelques vertus à leurs figures tracées sur la pierre ou sur le cuivre? Par exemple, que l'image de la lune, lorsqu'elle est dans le Cancer ou dans le Taureau, puisse, étant gravée sur or ou sur cristal, guérir les maladies froides du cerveau; que la figure du Lion, du Bélier et du Sagittaire, placée dans un triangle, puisse remédier aux fièvres flegmatiques, pourvu que, dans le triangle, le Lion tienne le sommet, le Bélier la base et le Sagittaire la gauche, etc.[2]?

Qui pourra croire que des mots inconnus ou insigni-

1. Diogène, dans *Stobée ;* Leclerc, *Histoire de la médecine* page 158.
2. Georgii Paschii, *Inventa movantiqua*, page 397.

fiants, tels qu'*Abracadabra*, que des cérémonies réprouvées par la religion, ou l'abus des noms les plus saints, puissent ajouter quelques qualités à ces fragments d'une matière brute ou insensible?

Cela n'est pas possible; ou si, dans les maladies et les circonstances dans lesquelles la crédulité peut agir, ceux qui portent ces sortes de talismans ont ressenti quelque soulagement, disons que ce n'est et que ce ne peut être que l'effet de leur crédulité même, comme l'observe très-bien Leclerc; car, nous magnétiseurs, nous ne nions point l'effet de l'imagination et de la confiance; nous y croyons. Mais nous soutenons que si la confiance et l'imagination peuvent aider le magnétisme, le magnétisme peut agir et agit sans le concours de ces deux auxiliaires, ce que ne produira jamais un talisman de la nature dont il est question.

La seconde classe d'amulettes ou de *talismans* (en employant ce mot d'une manière générale) est d'un tout autre genre. Nous parlons des amulettes qui sont composées de certains corps pris dans les trois règnes. Nous dirons qu'il y a des pierres, des métaux, des animaux, des simples, lesquels, mis en contact avec le corps de l'homme, peuvent agir sur son organisation, ou, réciproquement, en recevoir une réaction. Il n'y a certainement aucun doute à élever sur cette action réciproque.

Nous avons vu souvent qu'un collier de corail, passé au cou d'un enfant, pâlissait toutes les fois que l'enfant avait la fièvre, et qu'il reprenait sa couleur rouge lorsque la maladie était passée.

Qu'il en soit de même de certaines pierres, ainsi que le prétendent quelques auteurs, il n'y a donc là rien d'étonnant. Les corpuscules morbifiques se résolvent en principes chimiques qui ont une action sur les différents corps. On conçoit, par la même raison, qu'un poison, par ses éléments corrosifs, puisse décolorer la coupe dans laquelle il est versé, et par cette altération trahir sa présence.

D'un autre côté, les pierres, les métaux, les plantes,

peuvent agir sur le corps humain par le contact ou par le simple rapprochement.

Pline parle des bons effets qu'on retire de l'ambre jaune par l'application[1]; et, dans le fait, nous voyons tous les jours des nourrices mettre des colliers d'ambre aux enfants au moment de la dentition. Pourquoi? parce que l'ambre jaune est un calmant, et que, grâce à cette propriété, il prévient les convulsions qui accompagnent ordinairement la dentition. C'est avec l'ambre jaune que se fait le sirop de Karabé, qui procure un sommeil salutaire aux malades. L'ambre jaune n'a-t-il pas aussi une vertu électrique qui se développe par le frottement? Et qui ne connaît toutes les propriétés de cette vertu électrique?

Il est aussi d'un usage commun d'attacher des colliers de liége aux chattes qui ont mis bas, pour faire passer leur lait. Le liége est astringent et peut avoir d'autres qualités qui fassent tarir le lait.

L'aimant, ou même le fer aimanté, posé sur le cœur, calme les palpitations; et, appliqué sur la dent cariée, en calme la douleur.

Certaines plantes ont une odeur qui fait fuir les scorpions, les serpents. En portant sur soi de ces plantes, on peut avoir une excellente amulette contre ces bêtes venimeuses.

Tout ceci s'explique par les émanations qui s'échappent de ces prétendus talismans. Les émanations en contact, ou même dans le voisinage des corps animés, pénètrent par les pores, par la respiration, par l'odorat, passent par les viscères ou dans la circulation, et y portent les propriétés qui les caractérisent.

Il n'est pas de corps dans la nature qui n'ait des émanations. Approchez les matières les plus dures de votre adorat, le fer, le cuivre, le plomb, et vous y reconnaîtrez une odeur bien marquée et bien distincte. Cette odeur se communiquera à vos mains, et le goût y trouvera une saveur particulière. Il y a plus, le voisinage du mercure

1. Pline, *Hist. nat.*, liv. XXXVII, chap. 3.



blanchira l'or et le cuivre que vous porterez sur vous.

Il en est de même parmi les pierres; plusieurs ont une odeur sensible, comme la pierre-porc ou pierre puante, la pierre de violette, les stéatides, les ocres, etc. D'autres n'émettent leur odeur que par le frottement; mais toutes ont des effluves déterminés par les alternatives de chaud, de froid, de sec, d'humide, par le contact des gaz. Et peut-on en douter, quand la chimie nous apprend que la silice, cette matière si dure qui constitue le caillou, est susceptible elle-même de se décomposer, et produit l'acide silicieux?

Les effluves silicieux, dans les végétaux, sont encore plus marqués et agissent sur l'économie animale d'une manière plus ou moins pénétrante. L'oignon que l'on coupe fait pleurer; le tabac en poudre, la bétoine et autres, font éternuer; d'autres sont caustiques. Qui ne connaît l'effet du mézéréum ou bois-gentil, qui, appliqué sur le bras, opère comme un cautère? Mais le redoutable yupa ou ippa des Célèbes, dont l'approche seule cause la mort, qui n'en redoutera pas les dangereuses émanations[1]?

Les effluves des animaux ne sont pas moins reconnaissables, ni quelquefois moins vénéneux. Le chien suit l'odeur du gibier et distingue son maître au milieu d'une multitude; le renard, la belette, l'écureuil, quand ils sont en amour ou en colère, exhalent une odeur insupportable. Celle du serpent est nauséabonde et n'échappe pas au sauvage, qu'elle avertit du danger. L'application des cantharides est corrosive, même lorsqu'elle ne touche pas la peau immédiatement.

Que dirons-nous de l'engourdissement que produisent la torpille, le mille-pieds d'Afrique, certaines anguilles de Cayenne? Les effluves de ces animaux sont-ils électriques? C'est ce que pensent les savants.

Dans certains pays on applique sur la poitrine ou sur

1. Pour cueillir la résine de cet arbre, l'esclave ou le criminel condamné à l'enlever s'enveloppe la tête dans un masque de verre, se place toujours au-dessus du vent, et emploie une longue sarbacane pour le détacher.



le bas-ventre d'un malade des pigeons ou autres animaux, qu'on ouvre tout vivants et qu'on applique à l'instant même; on prétend que la chaleur du sang de l'animal attire, et que son corps pompe l'humeur morbifique. On appelle *Epithème* ce genre d'application.

Tous ces talismans rentrent dans le domaine de la médecine, ou plutôt toute la médecine, dans l'application des remèdes extérieurs, ne se compose que d'amulettes.

Si les siècles précédents ont, dans ce genre d'observations, péché par une crédulité peut-être trop grande, celui où nous vivons montre peut-être aussi trop d'insouciance. La nature ne fait rien d'inutile, et elle a tant de ressources, que, s'il ne faut pas outrer la crédulité, il ne faut pas non plus dédaigner ce qu'une expérience suivie et attentive pourrait nous démontrer comme salutaire, c'est-à-dire qu'avant de rejeter sans appel, il faudrait essayer.

A l'égard des accessoires superstitieux, tout bon esprit saura les réduire à leur juste valeur. Qu'une plante soit cueillie dans sa maturité; qu'elle soit cueillie dans un temps sec ou humide, avant ou après le lever du soleil; que ce soit la graine, la fleur ou la feuille, ou l'écorce, ou la racine que l'on préfère, je le conçois; mais cueillir cette plante la veille de la Saint-Jean ou de la Saint-Pierre, plutôt que tout autre jour, et uniquement parce que c'est la veille de la fête du saint; ajouter à cela telle ou telle cérémonie, prononcer telle ou telle parole, voilà ce qui est insoutenable, voilà la superstition et l'abus.

Dans tous les livres de secrets, on trouve des remèdes hideux, si l'on peut se servir de cette expression, remèdes dans lesquels les araignées, les crapauds, les serpents, les crânes des morts jouent le plus grand rôle; le dégoût seul et la répugnance qu'inspirent de semblables applications peuvent opérer une révolution salutaire, indépendamment des propriétés physiques que peuvent avoir ces amulettes.

Comme le moral, chez nous, dépend aussi beaucoup du physique, et que les différentes matières des amulettes

peuvent agir diversement sur notre physique, il ne serait pas étonnant que des amulettes réveillassent l'esprit et le courage, donnassent de la gaieté, de l'amour, disposassent à la crainte, à la mélancolie, etc.

Mais le talisman alors ne fait que ce qu'opère naturellement la matière dont il est composé. Ainsi, les aromates, les parfums, les cantharides, excitent à l'amour ; certaines drogues sont amies des nerfs et égayent l'esprit ; d'autres calment les douleurs et les rendent en quelque sorte insensibles, comme l'opium et les composés narcotiques.

Mais supposer que des amulettes influeront sur des actes purement contingents ; qu'un trèfle à quatre feuilles, qu'une agate de telle ou telle forme, qu'une pierre trouvée dans la tête ou le foie de tel animal, que le cœur d'un loup, le foie d'une panthère, etc., feront prospérer dans toutes les entreprises, réussir en amour, gagner au jeu, c'est, je crois, ce que ni les anciens ni les modernes n'ont jamais opéré, et ce qu'on peut ranger parmi les contes à dormir debout.

« Il faut croire aux amulettes, dit Gallien, en ce sens « qu'on peut avoir confiance à leur substance, mais nulle- « ment aux paroles, aux charmes dont on les a environnés [1]. »

Venons actuellement à notre troisième classe de talismans, aux talismans qui reçoivent leur force du magnétisme animal.

Les talismans magnétiques ne sont autre chose que certains corps susceptibles de recevoir et de fixer le fluide magnétique, de le transporter et de le communiquer à distance. Ces corps, imprégnés de fluide, produisent le même effet que le magnétiseur lui-même ; ainsi, un talisman magnétique fera tomber en somnambulisme la personne à laquelle il sera appliqué, quand celui duquel est émané le talisman est dans l'habitude de la magnétiser et de l'endormir. Ce talisman calmera les convulsions du

1. Periaptis sic considere oportet, ut substantia illorum, non incantationis verba credantur. Galen., *de simplic. medic. facultatis*. 6 et 10.



malade et les douleurs dont il est tourmenté, le tout comme par enchantement ; il n'en faudra pas davantage pour faire crier au sortilége. Cependant, rien de plus simple et de plus naturel.

Si, en effet, il existe un fluide magnétique animal, ce fluide peut être fixé comme le fluide électrique ; il peut même s'y trouver accumulé en quantité, comme le fluide électrique l'est dans la bouteille de Leyde. Bien plus, il doit exister certains corps avec lesquels ce fluide a plus d'affinité. Ces corps lui servent de conducteurs et de véhicules. On avait cru remarquer, en effet, qu'une tige métallique était un meilleur conducteur du magnétisme animal que beaucoup d'autres matières. On avait cru que le verre et la soie concentraient et isolaient ce fluide, tout comme ils isolaient et concentraient le fluide électrique. En cela, on s'était trompé. Le verre et la soie ne sont pas des corps isolants pour le fluide magnétique, nos expériences personelles nous l'ont démontré. Ce fut cette faculté du fluide magnétique de pouvoir se concentrer et se communiquer ensuite, qui donna lieu *au baquet de Mesmer*.

M. de Puységur partit de là pour composer des talismans portatifs bien simples ; il magnétisait fortement des plaques de verre arrondies, qu'il faisait porter habituellement sur la peau aux personnes qui avaient besoin d'être habituellement magnétisées ; elles en ressentaient de très-bons effets. D'autres magnétiseurs se servirent de médailles, de sachets remplis d'objets quelconques ; on les magnétisait fortement, et ces objets magnétisés pouvaient calmer des crises nerveuses, des douleurs, et provoquer le sommeil. Nous avons connu plusieurs somnambules qui s'endormaient ainsi, grâce à des morceaux de papier magnétisés par leur magnétiseur, lorsqu'il était obligé de s'absenter. Il leur suffisait de poser un de ces morceaux de papier sur l'estomac pour entrer dans le somnambulisme, pendant lequel ils pouvaient répondre aux questions qui leur étaient faites. *(A suivre.)*

Les apparitions en Alsace.

Nous avons publié le mois dernier une correspondance du *Journal de Genève* relative aux apparitions qui ont si fort ému la population de l'Alsace. Nous pensons intéresser nos lecteurs en publiant aujourd'hui un nouvel article sur ce sujet, tiré du même journal du 25 Juin, sous le titre de : *Alsace-Lorraine :*

Les apparitions de croix et d'autres signes semblables dont notre correspondant de Strasbourg nous a parlé, il y a quelque temps, font dans ce moment-ci grand bruit dans la presse et soulèvent de très-vives discussions sur l'origine de ces apparitions. M. Wilfrid de Fonvielle nous écrit en particulier à ce sujet :

« J'ai lu dans le *Journal des Débats* d'il y a une quinzaine de jours les explications que vous avez publiées des prétendus miracles d'Alsace. Comme l'*Univers* en a reparlé, j'ai dû en dire quelques mots dans le *Soir* et je m'apprête à faire un travail sur cette matière. Je crois, jusqu'à plus ample informé, que ces apparitions de croix sont dues à des phénomènes de cristallisation incomplète se produisant spontanément dans le sein de la matière vitrifiable sous l'action du temps. Il ne serait point impossible de provoquer ces effets par l'application systématique d'une douce chaleur. Les agents chimiques, tels que l'acide fluorhydrique, pourraient, je crois, faciliter l'apparition de ces figures étranges. Il suffit que la surface de la vitre soit attaquée sur une épaisseur très-faible, presque imperceptible, pour que ces jeux de la lumière se produisent. Je n'ai point encore fait l'expérience, mais je la crois infaillible, et je vous la signale, si vous n'y avez point songé déjà... »

Quelque ingénieuse que puisse être cette explication physique, nous lui préférons, jusqu'à preuve contraire, celle que donnait notre correspondant de Strasbourg, qui ne voit qu'une espèce d'hypnotisme devenu très-rapidement contagieux. Ce qui nous fait pencher pour cette explication, c'est que le phénomène signalé n'a rien, his-

toriquement, de nouveau. Il s'est reproduit à différentes époques, et, pour le prouver, il suffit d'ouvrir l'histoire de Grégoire de Tours au livre IV, 5. C'était vers l'an 540. A cette époque, la peste qu'on appelait la *peste inguinaire* ravageait la province d'Arles, et l'on redoutait surtout qu'elle ne traversât le Rhône et qu'elle n'éclatât dans l'Auvergne. Des cérémonies religieuses se faisaient partout pour conjurer la colère divine. Tout à coup les paysans de l'Auvergne aperçoivent les mêmes signes qui se manifestent aujourd'hui en Alsace. « Tunc étiam *in subita contemplatione*, dit Grégoire, parietes vel domorum vel ecclesiarum *signari* (porter le signe de la croix) videbantur. Unde a rusticis hæc scriptio *Thau* vocabatur, » car la lettre *Tau* n'est que notre T, qui est lui-même l'équivalent du signe de la croix.

Et, pour le dire en passant, les hallucinations qui se sont produites dans le grand-duché de Bade et l'Alsace, nous paraissent parfaitement expliquer cette citation de Grégoire de Tours qui, jusqu'à présent, ne semble pas avoir été bien comprise par les commentateurs de ce vieil historien.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — Avis. — Des amulettes, des talismans. — Chronique parisienne. — Société de Magnétisme de Lausanne. — Nécrologie.

AVIS

Forcé d'aller en Juillet, en France près d'un malade, je me suis vu contraint de reculer le paiement des intérêts des obligations du journal *Le Magnétiseur*.

De retour à Genève, je m'empresse de prévenir les souscripteurs, que dès le 25 Septembre, à 11 heures du matin, les intérêts des obligations du journal *Le Magnétiseur*, échus le 1er Juillet 1872, seront payés sur la présentation du coupon, à l'administration du journal, rue du Mont-Blanc, 9.

Le tirage des dix obligations qui doivent être remboursées le 1er Juillet, se fera également à l'administration le 25 Septembre, à 11 heures, devant les souscripteurs présents. Le remboursement des numéros sortis aura lieu immédiatement.

Les souscripteurs qui n'habitent pas Genève, peuvent remettre leurs titres à un mandataire qui pourra, sur leur présentation, assister au tirage.

Des Amulettes, des Talismans.

(*Suite. — Voir le n° précédent, Juin.*)

Tout ce qu'on peut dire de raisonnable sur les talismans, se réduit à ce que nous avons exposé dans le numéro précédent. Les talismans, les amulettes, quels qu'ils soient, n'ont de propriétés que celles qu'ils tiennent de la nature

ou du magnétisme. Tout le surplus n'est que charlatanisme ou superstition.

Au reste, les phénomènes que présente le magnétisme animal dans la guérison des maladies, sont assez étonnants pour qu'on les ait regardés autrefois comme de véritables enchantements. Calmer, par la seule imposition des mains, les douleurs les plus violentes; priver, par le somnambulisme, un homme de ses sens, et lui en donner en quelque sorte de nouveaux; prédire, à l'aide de cet état merveilleux, les phases et la durée d'une maladie; deviner le mal et le remède; commander par la simple volonté; agir même pendant qu'on est absent; donner une propriété salutaire à l'eau ou à tout autre objet; en faut-il tant pour être réputé magicien? C'est parce que les anciens médecins connaissaient et employaient ces secrets de la nature, qu'on les a traités d'*enchanteurs*. Tenons pour certain que ces anciens médecins n'étaient pas plus sorciers que les nôtres. Le seul reproche qu'on puisse leur adresser, est d'avoir environné leurs opérations des voiles du mystère, et d'avoir consenti qu'elles fussent accompagnées de la superstition et du charlatanisme.

Et comment autrefois n'aurait-on pas regardé les effets magnétiques comme des enchantements, quand encore aujourd'hui, au milieu des lumières, il se trouve des hommes assez ineptes pour croire et imprimer que l'œuvre magnétique est l'œuvre du diable! C'est bien se méprendre sur l'intention de ceux qui pratiquent le magnétisme *sérieusement;* car un de leurs buts est, au contraire, de détruire l'édifice de Satan et la superstition, en cherchant à démontrer au grand jour que tous les phénomènes ont pour cause la nature.

« De même, dit Cicéron, qu'il faut chercher à étendre « la véritable religion, qui s'allie toujours avec la connais- « sance de la nature, de même aussi il faut arracher jus- « qu'aux dernières racines de la superstition (1). »

(1) Ut religio propaganda est quæ est juncta cum Cognitione naturæ, sic superstitionis stirpes omnes ejeciendæ sunt. Cic., *de divinis*, lib. 2, in fine.



Or, c'est ce que nous faisons en démontrant que la plupart des choses qu'on regardait comme sortiléges ou enchantements, n'étaient que l'ouvrage de la nature ou des chimères tissues par l'imposture.

Nous avons vu que les amulettes proprement dites tiraient leur force des effluves qui s'en exhalaient, et qui, pénétrant les corps animés par les pores et la respiration, portaient dans la circulation les propriétés médicales dont les matières qui composaient l'amulette étaient douées; nous avons dit aussi que les amulettes ou talismans magnétiques n'agissaient que comme réservoirs du fluide magnétique qu'on y avait réuni et qui, par le contact, se développait et était attiré par les personnes qui portaient ces amulettes comme si le fluide magnétique eût émané directement du magnétiseur.

Dans ce dernier genre de talismans, on a dit que les effluves corporels qui s'exhalent par la transpiration du corps du magnétiseur entrent aussi pour quelque chose dans l'effet produit par le fluide magnétique (1).

THOURET, dans ses *Recherches sur le magnétisme* (2), dit: « Les émanations des corps ont une existence très-réelle, « et forment dans la nature une des plus puissantes causes « d'action qu'elle emploie. »

La transpiration même, suivant lui, n'est pas à dédaigner.

« On ne peut méconnaître, dit-il, au moins dans les « émanations insensibles, un principe d'activité particulier. « Et pourquoi la transpiration n'en aurait-elle pas aussi « un qui lui serait propre, et qui, quoique nullement sen- « sible pour les personnes bien constituées, pourrait le « devenir cependant pour des femmes d'une extrême sensi- « bilité de nerfs et tombées en spasmes (3). »

C'est avec ce système des effluves corporels que les

---

(1) Nous ne le pensons pas. — C. L.

(2) *Recherches sur le Magnétisme*, par Thouret. Paris 1784, p. 199.

(3) Le Dr Thouret ne veut pas reconnaître que le fluide magnétique peut seul produire des effets, surtout sur des personnes ayant des spasmes, et par conséquent sans connaissance.

anciens, et surtout les savants des derniers siècles, ont cherché à expliquer les charmes en médecine.

Pline s'en est beaucoup occupé, et dans le premier chapitre du livre XXVIIIe de l'*Histoire naturelle*, après avoir parlé des vertus médicinales de l'homme et les avoir reconnues, il se demande si les charmes servent à quelque chose en médecine, et par la distinction qu'il en fait, on reconnaît ceux qui n'étaient que jongleries, et ceux qui plus ou moins déguisés n'étaient autre que des procédés magnétiques.

Il se moque avec raison de ces charmes qui sont conçus en mots barbares. — « Il n'est pas aisé, dit-il, de décider « ce qui discrédite le plus tout cela ou les mots barbares, « et qu'on ne peut prononcer, ou les mots latins forgés « sur-le-champ, qu'y emploient les faiseurs de sortiléges. »

L'auteur rappelle cependant et l'exemple d'Ulysse qui arrêta, par des mots, le sang d'une blessure qu'il avait reçue à la cuisse, et l'opinion de Théophraste, qui assure qu'on a guéri des sciatiques par le même moyen; et celle de Caton, qui a aussi donné des paroles pour les fractures ou luxations de membres; et celle de Varon, qui en a donné pour la guérison de la goutte.

Les écrivains anciens nous ont transmis la formule de Caton.— « Prenez un roseau vert, long de quatre ou cinq « pieds, fendez-le par le milieu, et que deux hommes le « tiennent sur la cuisse du malade. Dites ensuite sur le mal : « — *guérison à la fracture*, et puis ces paroles : *motas* « *Dancita daries, dardaries, astataries, etc., etc.* (1). »

On conçoit bien que si Caton a jamais réussi à guérir des fractures ou des luxations, il n'a pu le faire avec des mots aussi extraordinaires; et il n'en avait pas besoin, car l'appareil qu'il employait pour guérir les fractures et les luxations avec des segments de roseaux, pouvait être suffisant; c'est celui de l'art de la chirurgie dans son enfance. Si les mots cités pouvaient donc entrer pour quelque chose

(1) Marcellus Empiricus, lib. de medic. Et Caton lui-même dans sa maison rustique.

dans la cure, ce n'eût été que comme manifestation d'une volonté bien prononcée, et le commentaire de la première expression, *guérison à la fracture.*

Pline fait ici une réflexion bien digne d'un philosophe: — « Que signifient ces paroles barbares, ces formules « puériles que vous employez lorsque vous annoncez des « prodiges? Quoi! ce sont de pareilles sottises? tandis « que l'imagination s'attend alors à quelque chose de « grand, d'immense, à quelque chose qui soit digne d'é- « mouvoir et même de subjuguer la divinité. »

Si Caton eût été faire usage à Athènes de ces prétendus charmes en paroles, il paraît qu'il en eût été mauvais marchand; car les auteurs nous assurent — « qu'il exis- « tait une loi à Athènes qui défendait de guérir par les « paroles. » Ils ajoutent « qu'en Achaïe une femme fut, pour « cela seul, condamnée à être lapidée; sur le fondement « que ce n'est pas aux paroles, mais aux pierres, aux « simples, aux animaux que les dieux immortels ont donné « la vertu de guérir. »

Cette loi, sans doute, si elle a existé, était trop dure; car ou les paroles pouvaient guérir, ou elles ne le pouvaient pas. Si elles pouvaient guérir, comme on le croyait assez généralement alors, pourquoi punir de mort quelqu'un qui rendait service à l'humanité? Si, au contraire, elles ne pouvaient guérir, ce n'était qu'une tromperie punissable à la vérité, mais non de la peine de mort.

Quand on réfléchit aux mystères dont s'entouraient les prêtres qui exerçaient l'art de guérir sous les auspices des dieux, aux serments redoutables qu'ils imposaient aux initiés, pourrait-on méconnaître les promoteurs d'une mesure aussi cruelle? Quoi! une misérable femme s'avise de guérir par les mêmes moyens que les prêtres des dieux, sans être initiée! C'était un sacrilége épouvantable. La jalousie de métier a toujours infecté les corporations; et peut-être encore aujourd'hui est-il des personnes assez injustes et assez passionnées pour regretter que la loi d'Athènes n'existe pas à Paris?

Pline assure, au chapitre III du même livre: « — qu'il

« y a des hommes qui ont tout le corps médicinal, comme « les psyliens, les mages et les ophyogènes de Cypre, qui « ont la propriété naturelle de faire fuir les serpents, et « de guérir ceux qui en sont mordus, — *en touchant seu-« lement la plaie* (1). » — Et de fait, cela se vit ouvertement en « un ambassadeur de Cypre, nommé Exagon, qui « était de la race des ophyogènes, lequel fut mis, par le « commandement des consuls, en une cuve pleine de ser-« pents, pour éprouver si ce qu'on disait était vrai ; mais « les serpents lui léchaient le corps aussi doucement que « le ferait un petit chien. Ceux de cette race se reconnais-« sent à ce que leur haleine est fort puante au printemps. « Aussi se servait-on de leur *salive* et même de leur *sueur* « contre la morsure des serpents. »

L'assertion de Pline pourrait paraître suspecte ou exagérée, si elle n'était confirmée par l'abbé MARITI, dans son *Voyage de Chypre*, imprimé en 1791.

A propos de certains serpents dont l'atteinte est mortelle, il dit : — « Il y a au village de Tremitin une famille « grecque dans laquelle la vertu d'en guérir la morsure « est, dit-on, héréditaire. J'AI VU *deux personnes blessées « se présenter à un parent de la famille, qui les guérit « par seul* ATTOUCHEMENT. Tous ceux qui avaient dédaigné « ce remède en furent les victimes, et moururent quel-« ques temps après (2). »

Pline prétend que la salive de l'homme à jeun est bonne contre la morsure des serpents, contre des furoncles, les feux volages, les maux d'yeux (3).

Nous avons fait remarquer souvent que le *souffle* était une des manières les plus efficaces de communiquer le

(1) Quorumdam hominum TOTA CORPORA PROSUNT, ut ex his familis, quæ sunt terrori serpentibus, TACUT ipso levant percussos, suctuve medico. *ibid.*, cap. 3.

(2) *Vogage dans l'île de Chypre*, par l'abbé Mariti, Paris, 1791, tome I, p. 30.

(3) Nous pouvons affirmer que ceci est vrai ; nous l'avons souvent expérimenté dans notre pratique, et nous en avons toujours eu de très-bons résultats. C. L.

magnétisme et de soulager dans des cas graves. Pline conseille de se faire souffler sur le front quand on éprouve une toux trop violente (1).

Pline, en remarquant que la plupart des sortiléges qu'il détaille ne méritent pas une attention sérieuse, observe cependant que la plupart de ses contemporains y croyaient. Il en appelle à leur conscience : *libet hanc partem singulorum quoque conscientia coarguere ;* il leur demande pourquoi ils cherchaient à prévenir d'avance la fascination par des prières particulières : *cur et fascinationibus adoratione peculiari occurimus* (2)?

Je ne sais si les dieux des païens étaient favorables à de semblables prières; il n'en est pas moins vrai de dire qu'elles pouvaient toujours par elles-mêmes produire un certain effet. La dévotion satisfaite et la vraie confiance en Dieu donnent une sécurité et un courage, qui prémunissent l'esprit non-seulement contre des terreurs imaginaires, mais encore contre des craintes bien fondées, comme dans les maladies contagieuses. On a observé que c'étaient alors les personnes les plus faibles d'esprit et les plus craintives, qui étaient les premières victimes; tandis que le mal semblait respecter les hommes courageux et calmes. De là le proverbe allemand, *que le courage est plus fort que la peste.*

On dit, continue notre auteur, que — « si une fille « *vierge touche* du pouce droit un homme atteint du haut « mal (épilepsie), elle l'allégera. »

Ce n'est ici qu'un acte magnétique. Tous les écrits sur le magnétisme constatent que les attouchements magnétiques peuvent soulager un épileptique en faisant cesser la crise; mais que ce soit une vierge ou une femme mariée, que ce soit même un homme, que ce soit le pouce droit ou le pouce gauche ou tous les doigts, c'est ce qui est fort indifférent.

On pense bien que si Pline donne un tel effet au simple

(1) *Hist. naturelle*, cap. 2.
(2) *Ibid.*, cap. 2.

contact du pouce d'une vierge, il en donne bien davantage à un contact plus étendu. Il prétend aussi que les premiers embrassements de l'amour peuvent guérir plusieurs maladies (1).

Nous bornerons ici nos extraits.

Il serait trop long d'énumérer les recettes en tout genre que rappelle Pline, comme formant autant de charmes médicinaux : la plupart sont puériles. Il se moque souvent le premier de ces prétendus charmes.

Il en distingue quelques-uns qui tiennent à la sympathie qui règne entre les diverses parties de notre corps; de manière que c'est en portant les attouchements, les frictions sur une partie, qu'on parvient à en soulager une autre. Cette connaissance des sympathies entre les différentes parties du corps n'est pas commune en Europe comme au Japon, où elle fait partie de la science médicale. Certains magnétiseurs en ont fait une étude particulière qui les a mis à même de faire des guérisons dans des cas réputés incurables.

On retrouve dans les recettes de Pline beaucoup de traditions populaires qui ont cours encore aujourd'hui. Nous venons de faire voir que le magnétisme animal nous donne l'origine et l'explication de quelques-unes de ces recettes. Avec un peu d'attention, on le retrouvera dans beaucoup d'autres.

Les détails qui nous sont fournis par Pline sont donc très-précieux, pour confirmer ce que nous avons dit relativement aux charmes et aux talismans : c'est que si quelques-uns n'étaient que l'ouvrage de l'imposture, beaucoup étaient des effets plus ou moins immédiats du magnétisme animal.

---

(1) Multa genera morborum primo coitu solvuntur. aut si hoc non contingit, longinqua fiunt. Pline, Cap. 2.



CHRONIQUE PARISIENNE

De l'action du fer sur les somnambules

Considéré comme corps soutirant l'électricité pendant les orages.

Parmi les grandes découvertes faites dans les voies scientifiques, il n'en est point souvent de plus intéressantes que celles fournies par ce que nous nommons le hasard. Sans parler des circonstances bien simples dans lesquelles l'électricité a été découverte, au moyen d'une grenouille morte et suspendue, dont les pattes touchaient une barre de fer ; ni de la vapeur d'eau bouillante soulevant un couvercle de marmite, ce qui peut être considéré à juste titre comme le berceau natif de cette gigantesque vapeur qui couvre aujourd'hui le monde ; c'est au hasard, certes que sont dues en majeure partie les observations toujours utiles ou au moins instructives qui frappent nos regards et sollicitent notre attention.

C'est grâce à lui qu'il m'a été donné d'observer le fait suivant :

Dernièrement vers les sept heures du soir, par un temps assez chaud, le ciel pur ne faisant point prévoir d'orage, mon père était sorti prendre l'air accompagné de Mme Louis, somnambule avantageusement connue à Paris, d'une nature très-sensible et très-impressionnable.

S'étant assis sur un banc au pont des Arts dit de l'Institut, lequel est garni de balustrades en fer, il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il se passait en elle quelque chose d'anormal ; coloration de la face, yeux demi-dilatés, tintillement nerveux général, de temps à autres, contraction faciale ; il fit quelques petites passes dégageantes et souffla sur le front sans obtenir de succès. Lui ayant proposé de s'en retourner, elle refusa disant que sans doute ce malaise allait se passer.

Il n'en fut rien et mon père craignant l'apparition désagréable d'une crise sur la voie publique, peu soucieux de se donner en spectacle, dut en magnétiseur prudent

penser à s'en aller, afin de mettre son sujet en lieu sûr. Cette résolution prise, au moment de la mettre à exécution, il s'aperçut que Mme Louis était endormie et la vit porter la main gauche sur la barre de fer formant la rampe placée derrière eux; aussitôt le sommeil fit place à l'état de veille ; quelques minutes après la main quittant le fer, le sommeil reparut. — Questionnée, Mme Louis répondit que c'était l'électricité qui l'endormait, annonçant qu'il allait y avoir un orage dont elle ressentait les atteintes, disant qu'il fallait partir ; elle remit la main sur la balustrade, une minute après, le sommeil disparut. Ayant fait quelques pas, la somnambule privée du moyen dégageant que le hasard lui avait fourni se rendormit instantanément; arrivée au bout du pont en élévation de quatre marches au-dessus du quai, elle posa de nouveau la main sur une rampe de fer, le réveil se fit aussitôt.

Enfin, reprenant sa route, elle retomba en somnambulisme, parcourut de la marche automatique que l'on connaît aux somnambules un espace de plus de douze cents mètres, dans un quartier rempli de voitures et de dangers de toutes sortes qu'elle évitait mieux que si elle eût été éveillée, et rentra chez elle au grand étonnement de deux de ses voisins qui lui adressèrent la parole, auxquels elle ne répondit pas ; ils restèrent surpris de la voir les yeux fermés, marcher et monter son entresol avec autant de dextérité.

Nous nous mîmes en devoir de la démagnétiser, lorsque à ce moment l'orage se manifesta, les éclairs brillèrent, le tonnerre se fit entendre ; il s'agissait pour nous de soutirer d'elle le fluide électrique en procédant par de grandes passes et des insufflations froides sur la tête afin de dégager le cerveau et de calmer une crise nerveuse des plus intenses qui s'était déclarée. Sous l'influence de ces passes elle se calma, mais le tremblement nerveux persistant toujours, elle demanda d'une voix strangulée à ce qu'on lui fît tenir du fer, recommandant qu'il fût brut, disant qu'il fallait lui en appliquer de même sur la peau le long de la colonne vertébrale.

Je m'empressai de prendre une vieille pincette et de lui en faire l'application, le tremblement nerveux cessa, ce fut alors qu'on songea à la ramener à l'état normal en la dégageant. Mais là, surprise du sujet de se voir un pareil engin dans le dos et cette autre pincette en main, demandant si l'on n'avait pas voulu s'amuser à ses dépens, elle crut véritablement qu'on avait voulu plaisanter avec elle et s'empressa de se débarrasser au plus vite de ces objets qu'elle mit de côté ; mais tout n'était pas fini, car nous eûmes le désappointement de voir le sommeil reparaître, nous la vîmes crisper les poings, tricoter des doigts, se tordre les bras comme lorsqu'une crise se manifeste et réclamer bien vite le fer brut dont elle s'était débarrassée elle-même, défendant qu'on le lui retirât en état de somnambulisme.

Cette expérience se renouvela cinq fois et cinq fois tour à tour ce fut le même résultat, le calme et le réveil se faisaient sitôt le contact du fer.

Questionnée alors sur le moyen à employer pour la retirer de cette situation pénible qui la fatiguait beaucoup, puisqu'à l'état de veille elle ne voulait point garder ce fer dans le dos, elle prescrivit le remède suivant : «Prendre trois cuillerées d'eau tiède, faire rougir un morceau de fer brut, l'éteindre dans cette eau, ajouter trois gouttes d'eau de mélisse et lui donner à boire, » ce qui fut exécuté aussitôt. A peine M[me] Louis eût-elle pris cette eau ferrugineuse que toute crise cessa comme par enchantement, le réveil se fit complétement et elle put se défaire de ses fers ; elle dîna, fit une assez bonne nuit et ne se ressentit plus de rien.

Il est à remarquer que cette fois ma mère, contre son habitude, n'eut point de catalepsie pendant ces crises, et qu'il est à peu près certain que c'est l'action du fer qui a éloigné la complication de ces dites crises.

Comme on le voit, il y a là tout un champ d'études pour les magnétistes et les magnétiseurs, et, si nous avons fait ce rapport, c'est que nous avons pensé qu'en

pareille circonstance il pourrait être utile de répéter l'expérience et de la mettre à profit ; car selon le dire de Mme Louis, le fer poli, l'acier et d'autres métaux, loin de produire le même effet, n'auraient abouti qu'à empirer les crises.

Tout le monde sait qu'en électricité il y a toujours deux pôles faisant attraction et soustraction l'un à l'autre, c'est ce qui a lieu dans les deux extrémités d'une barre de fer, servant de parties dégageantes à celle du milieu en soutirant le fluide électrique, et la rendant neutre par conséquent puisqu'il ne peut jamais s'y fixer.

Louis AUFFINGER fils,
15, rue du Four, St-Germain.

Société de Magnétisme de Lausanne.

Dimanche dernier 23 Juin, s'est terminé le cours de magnétisme et d'hygiène commencé le 11 Mai, par M. Raoux, président de la société. Ces dix leçons, de deux heures chacune, réparties sur un intervalle d'environ six semaines, ont été suivies par un auditoire nombreux et attentif. Plusieurs des personnes qui y ont assisté ont pris une part active aux exercices pratiques qui ont eu lieu pendant les séances, et dans leur intervalle, au domicile de quelques malades. Des succès très encourageants ont été déjà obtenus, et tout fait espérer que ce cours produira de bons résultats.

M. Raoux a traité successivement, de *l'utilité* médicale du magnétisme; de sa *portée* morale et religieuse; de son rôle considérable dans l'*antiquité*; des *notabilités* contemporaines qui l'ont compris et défendu ; des *conditions* physiques et morales nécessaires pour magnétiser avec succès ; des diverses *méthodes* et des procédés les plus rationnels pour le soulagement et la guérison des maladies; du traitement *général*, du traitement *local* et du traitement *hygiénique;* des indispositions et des affections

les plus communes; de la théorie des *courants* entre les centres nerveux et les organes malades; de l'importance de l'*eau* magnétisée et des *réservoirs* magnétiques trop oubliés de nos jours; du traitement par une *chaîne* de personnes bien portantes (pile physico-morale de M. Gerard); du traitement collectif des malades, ou *chaîne* proprement dite; des divers procédés de *démagnétisation*, (fil de cuivre du Dr Pellizzari); des moyens d'augmenter l'émission du fluide magnétique; de l'utilisation des remarquables *influences du moral* sur le physique; de l'*automagnétisation* et de ses avantages; enfin des *dangers du somnambulisme* provoqué sur des sujets bien portants, et de ses différents degrés chez les malades (vue de leur mal, vue du remède, vue extérieure; erreurs et illusions à propos de la vraie lucidité).

M. Raoux a attiré tout particulièrement l'attention des élèves sur l'importance capitale de l'*hygiène* pour le succès des traitements magnétiques. Il a passé en revue les diverses conditions, qu'il importe de réaliser sous ce rapport, au triple point de vue du *milieu* physique, du *magnétiseur*, et du *magnétisé*.

1° Sur le premier point, il a signalé l'heureuse influence de la *pureté de l'air*; d'une *température* éloignée des extrêmes thermométriques; des rayons *solaires* directs ou réfléchis; de la tranquillité et de la sécheresse de l'air; enfin de la position du malade sur la ligne du *méridien magnétique*.

Le Docteur Fischweiler, de Magdebourg, et le chevalier de Reichenbach avaient déjà signalé les bons effets de cette orientation, sur les bien portants comme sur les malades.

Plusieurs membres de la Société de Lausanne en ont fait l'expérience sur eux mêmes, et sur des sensitifs, et tous ont reconnu l'influence heureuse de cette orientation du sujet, (tête au nord magnétique et pieds au midi).

2° A propos des conditions *hygiéniques* que doivent réaliser le magnétiseur et le magnétisé, M. Raoux a insisté sur la *propreté* du corps, des vêtements, des lits et des

habitations; sur les dangers des magnétisations faites pendant le travail de la *digestion*, ou sous l'influence d'une forte préoccupation morale; sur la nécessité de suspendre tout traitement pharmaceutique ou médical pendant le traitement magnétique; sur l'utilité, pour le magnétiseur, de faire de l'*exercice* dans l'air pur et au soleil, avant chaque séance, etc., etc.

3° Enfin il a énuméré les principales conditions *morales* favorables au succès, savoir, chez le magnétiseur : la sympathie, le vif désir de soulager, l'élévation morale et les sentiments religieux, et chez le magnétisé, la confiance, la persévérance et la force de résister à la tentation de suspendre le traitement au moment de la recrudescence des douleurs, c'est-à-dire du retour à l'état aigu, crise habituelle dans les maladies chroniques, symptôme dont les malades doivent se réjouir plutôt que s'alarmer, puisqu'il est ordinairement le prélude de la guérison.

4° Les plaintes répétées que l'ignorance et la malveillance élèvent au sujet du peu de durée des cures magnétiques, et de la fréquence des rechutes, n'ont pas d'autre cause que cette violation incessante des règles les plus élémentaires de l'hygiène. N'est-il pas déjà surprenant que le magnétisme ait pu triompher à la fois de la maladie et des causes extérieures qui la produisaient ou l'entretenaient; et faut-il s'étonner qu'après la disparition de cet allié puissant, sur le champ de bataille de la vie aux prises avec le mal, ce dernier, d'abord vaincu et refoulé, soit revenu à la charge et ait fini par remporter de nouveau la victoire?

Seule, l'hygiène peut guérir, et sans rechute, un grand nombre de maladies.

Le magnétisme n'en saurait faire autant. Il a besoin d'être aidé par l'hygiène, et si ce secours lui fait défaut, ses succès sont limités, médiocres et éphémères.

C'est ce que beaucoup de magnétiseurs ignorent, et ce qu'on ne saurait trop répéter aux malades, quelle que soit d'ailleurs la nature du traitement qu'ils aient choisi.

Les homœopathes ont eu le bon esprit de respecter ce

grand principe de la vraie thérapeutique, et ils savent très-bien l'appoint considérable que la déesse Hygie apporte au docteur Hahnemann, dans les guérisons qu'ils obtiennent.

Pour montrer que l'art de guérir ne pouvait se passer de l'hygiène, les Grecs avaient fait de la déesse Hygie la femme du dieu Esculape.

Que les magnétiseurs suivent ce bon exemple, et qu'ils unissent, sans autorisation de divorce, le Dr Mesmer et la déesse de la Santé.

Telles sont les idées principales qui ont été développées dans ce cours à la fois théorique et pratique, et dans lequel se sont recrutés plusieurs nouveaux membres pour la Société de magnétisme de Lausanne.

Nécrologie.

Il nous faut ajouter trois noms à la liste des hommes de bien qui par amour de l'humanité et de la science, sans préjugés ni parti pris, n'ont pas hésité à étudier le magnétisme.

Le docteur Louyet, ancien président des diverses sociétés de magnétisme formées à Paris, ancien chirurgien-major d'un bataillon de la garde nationale de Paris jusqu'en 1849, membre de la commission de salubrité du IVe arrondissement, honoré de récompenses diverses pour ses services en temps d'épidémies, membre de l'association des médecins de la Seine et de plusieurs sociétés savantes de la France et de l'étranger, a succombé en avril dernier à la longue maladie qui le retenait depuis longtemps confiné dans son appartement, maladie honorable entre toutes, puisqu'elle résultait des fatigues d'une vie laborieuse et bien remplie. — Notre excellent confrère était âgé de 76 ans.

M. Alphonse Despine, professeur de droit à Annecy, fils du savant docteur Despine, ancien médecin en chef des eaux d'Aix, si célèbre par son livre remarquable et ses

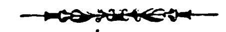
expériences. M. Alphonse Despine fils a beaucoup écrit sur le magnétisme dans le journal l'*Union magnétique*, et ses écrits témoignent d'une observation judicieuse, et d'études sérieuses, faites d'ailleurs près d'un excellent maître, qui fut à la fois un excellent père de famille et un bienfaiteur des pauvres déshérités de la santé ou de la fortune. M. A. Despine n'était âgé que de 53 ans.

M. Revius père, ancien officier supérieur de l'armée hollandaise, qui occupa ensuite une place élevée dans l'administration militaire de son pays, président et membre de plusieurs cercles scientifiques, homme d'un grand savoir et d'une excessive bienveillance est mort, à la Haye pendant le siége de Paris. Il a écrit plusieurs opuscules en hollandais sur le magnétisme et de nombreux rapports sur ce sujet.

Le docteur Louyet fut pour nous un excellent conseil. Il avait bien voulu, lorsque nous poursuivions nos études médicales, nous associer en diverses circonstances à sa pratique ; c'était un homme d'une très-grande modestie, très-timide, mais aussi d'un savoir réel. Nous l'avons connu dans deux ou trois dispensaires, excellent clinicien et médecin ingénieux.

Nous considérions ces trois magnétistes comme ces excellents amis, qui disparaissent peu à peu à mesure que l'on avance dans la vie et que l'on ne remplace pas. Nous reviendrons sur leur existence si bien remplie.

Dr A. D.



LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — Remboursement des obligations sorties. — De la Douleur. — Un Drame en voyage. Une Cure magnétique. — Leçons par le Dr Thomas. — Observations curieuses.

OBLIGATIONS DU MAGNÉTISEUR

Tirage au sort des Titres remboursables en 1872

Le mercredi 25 septembre 1872, à onze heures du matin, en présence des titulaires des obligations, convoqués par M. Lafontaine, au siége du journal, rue du Mont-Blanc, n° 9, il a été procédé au tirage au sort des dix obligations qui doivent être remboursées.

M. Lafontaine a ouvert la séance et l'assemblée s'est constituée.

Les numéros des obligations, après avoir été vérifiés, ont été mis dans une urne, et dix en ont été extraits successivement par un des membres de la réunion.

Sont sortis, dans l'ordre ci-après, les numéros: 63, 47, 25, 11, 97, 79, 20, 80, 24, 5.

Les dix obligations, portant les numéros sortis, ont été déclarées et demeureront annulées.

De tout quoi il a été dressé le présent procès-verbal, lequel a été signé par M. Lafontaine et par celui des membres qui avait été choisi pour remplir les fonctions de secrétaire.

Genève, le 25 septembre 1872.

E. Durieu. Ch. Lafontaine.

Les porteurs des dits numéros peuvent se présenter, pour être payés, à l'administration du journal, rue du Mont-Blanc, 9.

Nous engageons ceux des Actionnaires qui ne se sont pas présentés pour recevoir l'intérêt de leurs obligations, à nous envoyer les coupons; nous leur adresserons, en mandat de poste, la somme qui leur est due.

Nous prions les personnes qui n'ont point encore payé leur abonnement au journal, pour l'année 1872, à nous le faire parvenir promptement.

Ch. LAFONTAINE.

De la douleur

Qu'est-ce que la douleur? — Qui donc en nous souffre et perçoit la douleur? — Ce n'est pas la matière, nul n'oserait l'affirmer. Les médecins si savants donnent-ils au moins une explication de ce fait singulier? — Leur poser une semblable question, c'est colorer leur joue d'une aimable pudeur. — Non, ils ne savent rien, ils ignorent la vie, ce qui sent, ce qui souffre, ce qui soupire ou pleure, tout ce qui touche enfin au monde moral. — *Système nerveux*, voilà leur réponse; — électricité, mouvement, voilà pour eux la vie, non celle que nous a donnée Dieu, non l'âme et la pensée, non tous les sentiments du cœur, non ses désirs et ses vagues espérances, non la pitié pour les souffrances d'autrui, ou bien encore l'horreur que nous éprouvons à la vue d'un meurtrier, ou de tous ceux qui ont commis des actes que la morale réprouve. La douleur et les sentiments sont-ils le fruit de l'éducation, comme on l'a dit? — Non, c'est une loi de nature, c'est ce qu'il y a de divin en nous qui surmonte la matière, *qui domine la bête*, c'est cet éveil soudain, cette parcelle d'intelligence pure que nous avons reçue du souffle de Dieu.

La douleur est, pour moi, une preuve évidente de l'exis-

tence de l'âme en dehors de la matière; et la science des écoles, au lieu d'épurer l'âme et la faire apparaître dans toute sa pureté, sa beauté, lui a toujours, au contraire, coupé les ailes; elle l'a salie, polluée en lui disant toujours : « Tu es matière... il n'y a rien en ce monde que « ce que les sens perçoivent, il n'y a point de Dieu, mais « seulement l'aveugle loi de la fatalité. » — Va donc pour la fatalité, va pour la matière. Mais qu'est-ce donc qui souffre en nous, nous répétons notre question? Je cherche encore et vois que je demande en vain une solution, une réponse satisfaisante.

Je vais donc moi-même essayer de la fournir. Oui, il y a en nous un être mystérieux qui jouit ou souffre, et qui pour un instant est enchaîné à la matière. A-t-il vécu déjà? peut-il de ses liens s'affranchir? oui, répondrai-je, ses organes tout à l'heure quelque lacérés qu'ils puissent être, n'auront plus de sensibilité, de douleur, l'être mystérieux fuira, se repliera sur lui-même, il abandonnera même tout à fait son domaine ou sa maison; mais comme le médecin ne le verra point partir, il dira : « Il n'y a rien que le néant; » et ce sera vrai, il n'y aura plus rien dans la maison.

« C'est singulier comme *il a la vie dure,* » dit-on de quelques êtres qui ne veulent point encore quitter leur domicile, « vingt fois je l'ai cru mort et il revient toujours. » — C'est le contraire de beaucoup d'autres locataires, qui sortent de la maison tout de suite et sans cérémonie; on n'avait rien fait pour les tuer, ils fuient. Apoplexie, dit-on; voilà des noms qui seulement frappent nos oreilles, mais nos yeux n'ont rien vu ; on cherche parfois une lésion, si petite qu'elle soit, qui explique la mort, et l'on n'en trouve pas. Tout ce qui vit, vit en vertu d'une loi universelle, on le sait; mais tout ce qui vit a son individualité particulière et on ne connaît point cette individualité particulière, elle est un chef suprême qui porte en elle un extrait de toutes les espèces inférieures. Lorsqu'on tue un être on en tue plusieurs, ou, si l'on aime mieux, on les force à changer de condition.

La variété de la douleur vient bien moins de celle des tissus que des constructeurs différents qui les ont édifiés. La douleur est un appel au chef, un secours demandé pour repousser l'ennemi; des forces sont bientôt envoyées, mais souvent le royaume est pauvre et l'ennemi trop puissant. La douleur nous avait averti et nous avertit sans cesse, la plupart du temps nous ne savons comprendre sa voix. Les variétés de la douleur sont innombrables, l'histoire naturelle devrait s'en enrichir et les classer par familles, les joindre aux plantes qui sont censées les faire passer, cela ferait un gros livre, très-instructif surtout, car il apprendrait à connaître le néant des grandeurs humaines, il rappellerait sans cesse ce qu'on oublie trop facilement, notre fragilité. Pour calmer quelques-unes de ces douleurs, le médecin a l'opium et ses composés; c'est une ressource sans doute, et les nourrices anglaises, dans certains comtés, donnent du laudanum à leurs nourrissons pour les empêcher de crier.

Arrêtons-nous un peu sur ce chapitre des douleurs : heureux celui qui ne connaît point ces douleurs ostéocopes, brillant résultat du mercure que nos médecins se garderaient bien de ne pas employer; parlons de ces spasmes de vessie et des malades qui ont envie d'uriner et ne le peuvent, de ces douleurs d'entrailles qui brûlent comme si le feu y passait sa langue ardente, de ces épreintes qui semblent venir d'une peau entamée, de ces migraines atroces qui vous font croire que votre cervelle est dans un étau et qu'on frappe à coups redoublés comme sur une enclume; de ces tintements d'oreilles, des vertiges, des mille bruits différents que nous entendons en nous et qui nous paraissent produits par des corps matériels; des douleurs soudaines du cœur, où il nous semble qu'un poignard vient de le traverser ; on se sent défaillir, on mourrait si elles duraient plus d'un instant ; et ces douleurs du foie, organe qui pour être indolent n'en est pas moins parfois le siége de maux insupportables, on souffre, on se tord, sans pouvoir indiquer au juste où est le point malade et douloureux; et la goutte, cette autre maladie

non moins cruelle, avec ses dépôts, ses immondices d'où partent des courants d'électricité, d'où part du soufre, — ce qui fait croire aux malades qu'il y a sur leur chair des charbons enflammés, c'est l'expression trouvée dans la souffrance : il y a vraiment du feu, car il y a chaleur, les tissus brûlent, et la main du médecin sent parfaitement que cette chaleur n'est plus humaine ; et les tics douloureux de la face, connaissez-vous rien de plus affreux, les nerfs y sont tiraillés en tous sens, les muscles se crispent et rendent méconnaissables en un instant ; ce ne serait rien si des cris lamentables ne nous glaçaient d'horreur : — « *On me tord, on m'arrache les muscles et les nerfs, on scie mes os !* »

Oui, oui, tout cela est vrai pour le malade, tout est réel pour lui ; il souffrirait moins si l'on jetait de l'alcali sur ses chairs, ou si un instrument quelconque les déchirait et les labourait. Et les variétés de douleurs de dents et de mâchoires dont tous les êtres ont plus ou moins souffert, pouvez-vous jamais les définir? Chacun a une manière particulière d'exprimer et de décrire les violentes sensations qu'il endure; auprès de ces tourments, qu'est-ce que des coups de rasoirs, d'épingles, des piqûres d'orties et d'épines, le froid, le chaud et les grelottements de la fièvre ? peu de chose sans doute, car rien de tout cela ne nous arrache des cris.

Parlons encore de ces malades qui, pris d'une sorte de vertige, se frappent la tête contre les murailles, bavent comme des chiens enragés, rugissent comme des lions, ou hurlent comme des dogues, ou dont le cri strident vous perce les oreilles. Parlons de ceux qui semblent privés de la parole et pourtant font entendre un roucoulement singulier, de ceux encore qui broient leurs dents l'une contre l'autre : leurs mouvements répétés, leurs convulsions semblent devoir épuiser bientôt leurs forces. Et les terribles douleurs de l'enfantement chez certaines femmes..... Ah! dans la douleur la nature ne montre point d'avarice, elle prodigue au contraire ses ressources, elle nous accable de ses dons, et nous, ingrats.... nous ne songeons jamais à l'en remercier cordialement.

Nous n'avons jusqu'à présent donné qu'un échantillon des plus grandes douleurs, il nous resterait à peindre des variétés infinies;.... mais c'est assez de la description que nous venons de faire, pour engager les magnétistes dans leurs recherches contre la douleur : tout ce qui peut soulager est un présent du Ciel (1)!

UN DRAME EN VOYAGE

UNE CURE MAGNÉTIQUE

Des physiciens distingués et d'habiles physiologistes se sont sérieusement occupés du magnétisme. Les résultats qu'ils ont obtenus de leurs expériences ont été jusqu'à ce jour de nature à devoir effacer jusqu'à la trace de toute incrédulité sur les phénomènes de cette science. Tout, il faut l'avouer, y semble si merveilleux, qu'on serait presque, au premier abord, tenté de placer à côté des miracles d'un ordre surnaturel ces phénomènes qui, dans la réalité, ne dérivent que des communications sympathiques des êtres. Comment donc, à l'époque de lumières où nous sommes, a-t-il existé, peut-être même existe-t-il encore, des hommes d'un mérite réel qui se soient opposés et s'opposent au développement d'une doctrine dont l'objet est de nous faire connaître cette faculté instinctive, étonnante, et l'on pourrait presque dire merveilleuse, qui atteste l'existence d'un mode curatif inhérent à la nature humaine? C'est que, dans le nombre des hommes que leur intelligence élevée et leur savoir place au-dessus des autres hommes, il en est qui, sous le voile de quelques préjugés, ou maîtrisés trop souvent par des intérêts personnels, jugent dans cet état les choses sans examen, s'obstinent à les nier alors contre toute évidence, à les condamner de toute l'autorité de leur nom, à les

(1) Du Potet, *Thérapeutique magnétique.* Germer-Baillière. Paris.

rejeter même avec mépris ; et de la sphère élevée dans laquelle ils se trouvent, leur voix, dispersée au loin, est facilement répétée par de nombreux échos.

D'après les incompréhensibles effets obtenus par le magnétisme, il est aisé, sans aucun doute, d'égarer l'opinion de la multitude qui, dans son ignorance des lois de la nature, considère aisément ou comme un prodige, ou comme un miracle, tout ce qui tend à s'écarter de sa marche ordinaire. Mais il n'en saurait être de même de celui qui, sans cesse occupé à l'étudier, et connaissant toute l'étendue de sa puissance infinie, dont il ignore cependant les divers modes d'action, ne peut contester dès lors certains effets qui ne paraissent de prime abord surnaturels, que parce que, dans l'état actuel de nos connaissances, il ne peut se les expliquer ; car ainsi que le dit Cicéron : « *Quelque phénomène qui se présente à vous, il est de toute nécessité que la cause en soit dans la nature ; quelque étrange qu'il vous paraisse, il ne peut être hors de la nature.* »

Il est des médecins et des savants qui devraient bien méditer leur Cicéron.

Il y a vingt et quelques années, me trouvant à Bordeaux, j'y fus témoin d'un bizarre incident, ou plutôt d'un accident fâcheux, qui eut pour moi de graves conséquences, en me procurant l'occasion de faire une remarquable guérison magnétique dans un cas considéré par le médecin comme désespéré.

Une dame était à une fenêtre de l'hôtel qui donne sur la rue où se trouve le théâtre ; ses regards étaient tombés sur une bonne d'enfant ou une nourrice, assise sur le trottoir et tenant sur ses genoux un enfant.

Tout à coup, cette femme jette des cris perçants, et, se levant brusquement, elle lance sur le pavé son enfant dont la tête rebondit en rendant un bruit sourd. Puis, sans plus s'occuper de l'enfant, cette femme, continuant à jeter des cris de frayeur et serrant ses jupes autour

d'elle, cherche à se défendre contre un ennemi inconnu qui s'est glissé sous ses vêtements.

C'était en effet le cas. Un gros rat sorti par un des conduits communiquant par-dessous le trottoir des maisons au ruisseau, s'était introduit sous les jupes de cette femme, et montait le long de ses jambes et de ses cuisses. Le contact de ce corps velu, de ces griffes pointues avait bouleversé la malheureuse qui, perdue de frayeur, avait, sans s'en rendre compte, jeté l'enfant sur le pavé pour être libre de se défendre.

Les cordons des jupons autour de la ceinture arrêtèrent le rat, et les efforts, les cris et les contorsions de la pauvre nourrice parvinrent à le faire tomber; il prit la fuite; mais on l'aperçut, et d'un coup de bâton un homme lui brisa les reins. On ramassa le malheureux enfant; on entoura la pauvre femme qui se débattait dans une crise nerveuse occasionnée par la frayeur, et arrivant sur ces entrefaites, je calmai les convulsions de cette malheureuse, dont le premier cri en revenant à elle avait été: — « Mon enfant! où est mon enfant? »

On la conduisit près du pharmacien chez lequel on avait porté l'enfant après sa chute. Un médecin cherchait à donner des soins à ce dernier.

La dame qui se trouvait à la fenêtre était enceinte; elle fut si impressionnée de cette scène, qu'elle tomba elle-même dans des convulsions qui eurent pour résultat la mort de l'enfant qu'elle portait dans son sein. J'avais été appelé, et j'avais fait cesser promptement les convulsions, mais sans pouvoir remédier à l'accident, dont la malade ne se doutait pas encore.

Elle quitta Bordeaux dès le lendemain, se dirigeant par Pau et Tarbes, vers une petite ville des Pyrénées.

J'avais moi-même quitté Bordeaux, pour me rendre aux *Eaux-Bonnes;* mais ne m'y trouvant pas bien, j'avais gagné la ville de Bagnères.

Il y avait à peine deux jours que j'y étais, lorsqu'un soir on vint me demander à l'hôtel pour cette même dame qui habitait un appartement en ville, et qui était en proie

à des convulsions horribles, que le médecin appelé ne pouvait parvenir à calmer.

La femme de chambre, qui m'avait rencontré dans la rue, savait que j'étais à l'hôtel; elle raconta au docteur avec quelle promptitude j'avais fait cesser de pareilles convulsions chez sa maîtresse et chez la nourrice; il l'engagea alors à m'envoyer chercher.

J'arrivai, j'eus de la peine à calmer les convulsions, cependant je les fis cesser; mais l'organisation entière avait reçu une si violente secousse, la malade était d'une faiblesse si grande, qu'à peine si elle avait sa connaissance.

Le médecin m'apprit, en secret, qu'un accouchement avant terme allait avoir lieu, et il me proposa de l'assister.

Je magnétisai alors la malade, et, pendant cette magnétisation calmante et fortifiante, qui dura une heure, elle revint entièrement à elle. Elle me reconnut alors, pour lui avoir donné des soins à Bordeaux, elle me tendit la main et me remercia.

Nous lui fîmes prendre un peu de bouillon et de vin, et, se sentant alors assez forte pour parler, elle pria ses deux domestiques de sortir un instant.

Lorsque nous fûmes seuls, elle se tourna vers le docteur, et lui dit : — « Monsieur, je vous ai fait part de ma position difficile, et vous avez eu la bonté de me promettre vos soins. Je sens que le moment est proche, et la présence de Monsieur, que je suis heureuse de voir, m'éclaire sur la cause déterminante de ce qui sera peut-être ma mort. »

Elle raconta en deux mots, au docteur, l'accident de Bordeaux, et lui dit que, depuis ce jour-là, elle n'avait plus senti aucun mouvement dans son sein, que l'enfant devait être mort, et que ce serait peut-être fort heureux pour elle qu'elle mourût aussi, ajoutant qu'elle ne se faisait aucune illusion sur sa position dans cette circonstance critique.

— « Cependant je ne voudrais pas mourir, j'ai besoin de vivre encore; » s'écria-t-elle, et, se tournant vers moi,

elle ajouta : — « Et vous, Monsieur, voudrez-vous aussi donner vos soins à une pauvre femme qui a besoin d'indulgence? »

Sur ma réponse affirmative, elle nous raconta comment, quoique veuve, elle se trouvait enceinte, et comment il fallait, pour des motifs des plus graves, que l'accouchement eût lieu en secret, et que l'enfant fût élevé hors d'atteinte de certains parents, qui pourraient chercher à l'enlever.

Le docteur, qui était de la localité, et qui avait été initié à ce secret dès le premier jour, s'était chargé de tous les détails, sage-femme, nourrice, de préparer tout enfin, car la dame ne voulait pas que l'événement eût lieu dans la maison où elle habitait, afin que ce fût encore plus secret, et cependant elle ne voulait la quitter qu'au moment de l'événement et y rentrer aussitôt.

Comme la dame n'éprouvait aucun symptôme précurseur, nous pûmes nous retirer le docteur et moi.

En effet, ce ne fut que le lendemain, vers six heures du soir, qu'il y eut des symptômes avant-coureurs de l'événement. Le docteur fut prévenu, ainsi que moi; tout était disposé.

Vers sept heures, cette dame, si faible la veille, et si forte dans cet instant décisif, me proposa de faire un tour de promenade, et elle dit aux personnes de la maison qui s'informaient de sa santé, qu'elle allait prendre l'air, espérant que cela lui ferait du bien.

Nous sortîmes de la ville, puis, par un détour, nous revînmes dans la maison où elle était attendue.

C'était horrible de voir, par moments, la décomposition du visage de cette pauvre femme, lorsqu'elle succombait sous les étreintes des douleurs atroces qui la secouaient et la faisaient trembler convulsivement, et qui l'auraient terrassée si je ne l'avais soutenue de toutes mes forces et encouragée par la parole. Mais aussi son visage rayonnait d'énergie, quand, la souffrauce passée, elle disait : — « Allons. » — Enfin, nous arrivâmes, et j'en étais, je crois, plus content qu'elle-même. Il est vrai que là, peut-être, la mort l'attendait.

Nous trouvâmes le docteur, tout était prêt; bientôt les douleurs devinrent insoutenables, accélérées qu'elles étaient par la course que nous avions faite.

Après un temps plus ou moins long, au milieu de douleurs atroces et de cris horribles, la délivrance eut lieu.

Hélas, la pauvre femme n'eut pas la consolation d'entendre ce premier cri, qui fait vibrer toutes les cordes chez la mère, au point de lui faire oublier les souffrances de tout genre qui ont duré des mois et des nuits.

L'enfant était mort comme le médecin s'y attendait. Celui-ci se chargea de congédier la nourrice et de s'occuper de tous les autres détails indispensables. Je coupai une mèche de petits cheveux noirs, plus fins que la soie la plus fine, et je la remis enveloppée dans la main de la dame. Son remercîment fut un de ces regards qui paient au centuple des actions moins simples que celle-là.

Quand la malheureuse mère fut un peu calmée, il fallut nous occuper du retour.

Le docteur la prit sous un bras, moi sous l'autre, et tous les trois, nous nous dirigeâmes vers la maison qu'elle habitait. La femme de chambre, qui nous avait accomgnés en allant était déjà rentrée, et se tenait prête à nous ouvrir, de manière à ne réveiller personne.

Nous entrâmes; mais aussitôt qu'elle fut dans son lit Mme *** s'évanouit.

Je fus assez longtemps à la rappeler à la vie; mais enfin cette faiblesse cessa, et M*** put nous remercier des soins que nous lui avions donnés; elle nous demanda si nous voudrions consentir à rester près d'elle cette nuit, car elle se sentait bien faible, et il lui semblait, disait-elle, — « qu'elle allait mourir. »

Le docteur y consentit; j'en fis autant sans trop de répugnance, car j'avais été trop ému pour espérer dormir.

La nuit fut calme; Mme *** dormit peu; cependant elle eut quelques moments de sommolence tranquille qui la ranimèrent.

Vers cinq heures du matin, le docteur partit, et je restai seul près de la malade, avec la femme de chambre.

A huit heures, quelques minutes avant que le docteur ne dût revenir, je m'éloignai aussi, et j'allai faire un tour de promenade jusqu'à l'endroit où on allait boire les eaux; puis je rentrai et me jetai sur mon lit, la tête un peu soulagée par le grand air, et espérant y trouver le repos et des forces. J'y dormis quelques heures, mais je fus brusquement réveillé. On venait me prier de passer de suite chez la malade.

Lorsque j'arrivai, je trouvai le docteur fort inquiet; une hémorrhagie s'était déclarée, et le sang sortait avec une violence telle, qu'il ne fallait pas cinq minutes pour qu'un drap fût teint en entier comme si on l'avait plongé dans une cuve. La malade était d'une faiblesse excessive, et à peine pouvait-elle répondre à quelques questions.

Je me mis à l'œuvre, et après une heure de l'imposition de ma main sur le bas-ventre, l'hémorrhagie était entièrement arrêtée.

Néanmoins, des accidents se déclarèrent : des évanouissements, des crises nerveuses, des défaillances, des spasmes, des divagations, et, parfois même, un délire complet.

Il était facile de reconnaître que le moral était presque aussi affecté que le physique, et c'était là ce qui rendait l'état plus dangereux.

On ne pouvait plus compter sur la force morale pour obtenir une réaction physique. C'était plutôt le contraire qu'il fallait chercher.

Il était de toute nécessité de fortifier le physique, afin de faire cesser tous les accidents résultant de la faiblesse morale.

Le caractère ferme et déterminé que nous avions eu l'occasion de remarquer dans un moment décisif, avait disparu après l'événement. Nous n'avions plus devant nous que la matière, et c'était cette matière, ce corps, qu'il fallait d'abord travailler, afin de ranimer l'esprit par l'animal même. Travail de géant devant lequel le bon docteur reculait presque, car il se sentait impuissant, ne sachant comment attaquer le mal.

J'étais presque aussi découragé que lui; cependant, une idée instinctive me vint. — *Si j'endormais?* — Alors, sans plus rien chercher, je me mis à l'ouvrage.

Après une magnétisation de deux heures, je provoquai du sommeil magnétique, mais je reconnus avec effroi que l'hémorrhagie avait recommencé. Je dus m'occuper de la faire cesser. Je n'y parvins qu'après deux heures d'imposition de la main. Mme *** dormait toujours, calme, mais sans somnambulisme; trop fatigué pour continuer plus longtemps la magnétisation sans prendre un instant de repos, je réveillai et je dégageai fortement.

La malade se sentait moins faible et l'hémorrhagie n'avait pas reparu au réveil. Mais le sentiment de mieux était moins réel que factice, et les divers accidents se représentaient alternativement. Les plus effrayants étaient non-seulement les évanouissements, qui duraient au moins une heure, mais surtout l'état de prostration qui suivait, et pendant lequel la malade ne pouvait parler, ni même ouvrir la bouche pour prendre quoi que ce fût. Il fallait lui entr'ouvrir les lèvres, ce qui était facile, car ce n'était pas une contraction des mâchoires qui les empêchait de remuer, mais la faiblesse des muscles; la force manquait absolument. On peut juger par là de la faiblesse de tout le corps.

Enfin, après vingt-neuf jours et vingt-neuf nuits passées auprès de la malade, sans la quittter une seule minute, et sans même cesser de tenir une de mes mains sur son estomac ou sur sa tête; après avoir fait cesser et disparaître tous les accidents qui se présentaient, j'eus le bonheur de la voir revenir à la vie.

Pendant tout ce temps, je la magnétisai continuellement, tantôt pour une chose, tantôt pour une autre, et ce ne fut qu'avec des soins assidus et des magnétisations de tous les instants que je parvins à la ramener à la vie. Il restait une grande faiblesse et une grande impressionnabilité, suite de l'ébranlement nerveux qui ne pouvait manquer d'être la conséquence de tant d'accidents. Car il me serait difficile de compter combien il y eut, pendant ce mois, de

crises nerveuses, d'évanouissements, d'hémorrhagies, d'accès de délire, etc., etc. Enfin, nous en sortîmes.

Pendant ce long espace de temps, je n'avais pas dormi une seule minute, et je n'avais pas éprouvé une seule fois le besoin de dormir. Le seul repos que je prenais chaque jour était un bain à peu près froid, dans lequel je me plongeais pendant une demi-heure.

Le grand air, et un peu d'exercice dans les montagnes, rendirent des forces à Mme ***; au bout d'un second mois, elle put partir pour rentrer dans son pays, où elle continue à jouir d'une santé vraiment extraordinaire après une attaque aussi profonde, qui avait atteint les sources mêmes de la vie.

Le magnétisme venait donc encore une fois de démontrer victorieusement qu'il est la source de la vie, et que, dans les cas extrêmes et désespérés, il est le seul, l'unique moyen de salut.

Plusieurs fois par jour, le médecin venait constater l'état de la malade, et suivait avec le plus vif intérêt ce traitement tout nouveau pour lui, qui consistait à ne point donner de remèdes, mais à infiltrer dans le corps malade le principe de la vie, à saturer ce corps épuisé de ce fluide vital que quelques savants repoussent encore parce qu'ils n'ont point dirigé sérieusement leurs études sur cet agent. Traitement qui se réduit à calmer le système nerveux, tout en le fortifiant; — à activer la circulation, au lieu de la ralentir, comme le font les médicaments de la médecine ordinaire, qu'on appelle des calmants, et qui seraient bien mieux nommés des *engourdissants*. — Traitement qui stimule les forces d'un organe ou les calme selon leurs besoins, et qui ne porte point la désorganisation dans un organe pour produire un bon effet sur un autre.

Le médecin était confondu, car les preuves de cette puissance, encore inconnue pour lui, ne lui avaient pas manqué, et il en constatait les effets sans les comprendre. Ce qui l'étonnait encore, c'était cette volonté, cette confiance que j'avais trouvée en moi; c'était cette force vitale

que j'avais puisée dans mon propre organisme en assez grande quantité pour ranimer un cadavre et lui communiquer une partie de ma vie, car il avait considéré la malade comme perdue et bien perdue. Mme *** était, en effet, restée longtemps entre la vie et la mort, et ne vivait encore, il faut bien le dire, que de mon existence propre, grâce aux insufflations qui, pendant bien des jours, avaient été sa seule source d'alimentation. Aussi le médecin disait-il avec effusion, à la convalescente, qu'il ne savait trop ce qu'il devait le plus admirer, de la puissance réelle du magnétisme, ou des forces que j'avais trouvées en moi, pour soutenir pendant si longtemps les fatigues d'un traitement de tous les instants, qui aurait dû m'épuiser.

Il ne tarissait pas sur mon dévoûment, entrant même dans des détails qu'il eût été préférable de laisser ignorer à la malade.

Certes, j'avais beaucoup fait. Certes, Mme *** me devait la vie ; si je n'avais pas agi avec une abnégation aussi grande, avec une insouciance aussi réelle de ma santé, elle n'eût pas été sauvée. Mais, en somme, je n'avais fait que mon devoir, puisque je n'avais accompli que ce que tout magnétiseur doit tenter quand il ne compte pas pour rien la vie de ses semblables, et qu'il ne fait pas métier et marchandise de ses malades. LAFONTAINE.

Leçons

Par le Dr Thomas.

Parmi les articles que l'on trouve dans le premier volume de ces leçons, nous pouvons mentionner celui qui est relatif au mesmérisme. En parlant du dernier, le Dr Thomas dit : « Vous devez désirer connaître, et vous avez raison de savoir mon opinion sur ce sujet controversé », et il fait remarquer « que le cerveau et les nerfs se trouvent souvent dans des conditions variées et particulières, qui ont lieu spontanément ou durant les progrès d'un grand nombre de maladies très connues, telles que l'hystérie, la catalepsie, l'extase et le somnambulisme naturel. Maintenant des conditions qui arrivent spontanément peuvent aussi être produites chez beaucoup de per-

sonnes par les pratiques du mesmérisme, mais cependant non pas en raison d'une influence matérielle ou occulte émanant du mesmérisme, mais subjectivement par le fait de l'attitude mentale dans laquelle la personne mesmérisée se trouve placée. Les phénomènes sont des phénomènes subjectifs. L'influence déterminante vient beaucoup plus du dedans que du dehors. Voilà ce que je crois. Je pense aussi que le sommeil peut quelquefois résulter des gestes monotones du mesmérisme, et qu'il devient quelquefois dans certaines affections un moyen de traitement, mais je ne vais pas plus loin. Tous les phénomènes transcendants, les diagnostics miraculeux, les révélations, la clairvoyance, les prophéties, et j'y joins les esprits frappeurs et les tables tournantes, sont des preuves évidentes ou de tromperies ou d'excessive crédulité. Ce sont de vrais scandales à une époque et dans un pays qui se vantent d'être éclairés. »

Observations curieuses.

Un médecin de Montpellier vient de faire de curieuses et originales expériences.

Il a habitué des poulets à boire du vin, de l'eau-de-vie et de l'absinthe, dans le but d'étudier la rapidité et l'influence de ces boissons sur la vie des gallinacés.

Les volailles ne se sont pas montrées récalcitrantes; elles ont fini par absorber, sans façon, 6 centimètres cubes d'alcool et 12 à 15 centimètres cubes de vin.

Ce qui précède ne présente rien de bien extraordinaire, mais voici qui devient plus grave.

Le docteur Pupié a remarqué que, sous l'influence de ce régime, les poulets devenaient très-maigres, surtout ceux qui s'adonnaient particulièrement à l'absinthe.

Deux mois de liqueur verte ont suffi pour les tuer; ceux qui buvaient de l'eau-de-vie sont morts au bout de quatre mois et demi, et ceux qui ingurgitaient du vin outre mesure ont vécu pendant dix mois.

Notre savant a, de plus, constaté le développement extraordinaire que prennent les crêtes de coq sous l'influence d'un régime alcoolisé prolongé.

Les crêtes deviennent de plus en plus rouges et finissent par quadrupler de volume.



N° 9 Septembre 1872. Année XIIme.

LE MAGNÉTISEUR

PAR Ch. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — Obligations du Magnétiseur. — Nouveautés magnétiques. — Chronique parisienne : du noctambulisme. — La force psychique.

OBLIGATIONS DU MAGNÉTISEUR

Tirage au sort des Titres remboursables en 1872

Le mercredi 25 septembre 1872, à onze heures du matin, en présence des titulaires des obligations, convoqués par M. Lafontaine, au siége du journal, rue du Mont-Blanc, n° 9, il a été procédé au tirage au sort des dix obligations qui doivent être remboursées.

M. Lafontaine a ouvert la séance et l'assemblée s'est constituée.

Les numéros des obligations, après avoir été vérifiés, ont été mis dans une urne, et dix en ont été extraits successivement par un des membres de la réunion.

Sont sortis, dans l'ordre ci-après, les numéros : 63, 47, 25, 11, 97, 79, 20, 80, 24, 5.

Les dix obligations, portant les numéros sortis, ont été déclarées et demeureront annulées.

De tout quoi il a été dressé le présent procès-verbal, lequel a été signé par M. Lafontaine et par celui des membres qui avait été choisi pour remplir les fonctions de secrétaire.

Genève, le 25 septembre 1872.

E. Durieu. Ch. Lafontaine.

Les porteurs des dits numéros peuvent se présenter, pour être payés, à l'administration du journal, rue du Mont-Blanc, 9.

Nous engageons ceux des actionnaires qui ne se sont pas présentés pour recevoir l'intérêt de leurs obligations, à nous envoyer les coupons; nous leur adresserons, en mandat de poste, la somme qui leur est due.

Nous prions les personnes qui n'ont point encore payé leur abonnement au journal, pour l'année 1872, à nous le faire parvenir promptement.

Ch. LAFONTAINE.

NOUVEAUTÉS MAGNÉTIQUES

Tel est le titre d'un article que nous prenons dans le journal *La Salute* de Bologne, du 1er août 1872.

— « Nous trouvons dans le journal *La Bilancia di fiume* un fait bien étrange ayant trait à l'étude du magnétisme animal, dont les progrès sont intimement liés à l'étude de la vie humaine :

Moribond magnétisé.

« Le cadavre magnétisé de Poë n'est plus une fable, si nous devons ajouter foi aux phénomènes suivants rapportés par un journal péruvien (Amérique du Sud).

« Le docteur J. de C. Hordos de Lima, célèbre magné-
« tiseur, a voulu lui-même faire l'expérience suivante:
« maintenir la vie chez un moribond avec l'aide du ma-
« gnétisme, afin que cet état anormal puisse, en servant
« à la guérison du magnétisé, indiquer un nouveau
« moyen de thérapeutique, pour d'autres cas où les re-
« mèdes ne pourraient vaincre la maladie.

« La seconde partie de son programme semble ne pas
« avoir été remplie, si nous nous en rapportons aux der-
« nières nouvelles ; pourtant, de cette expérience, il résulte

« que le corps humain, pendant le sommeil magnétique, « ne subit aucune influence ni du régime, ni des soins « auxquels il est soumis; il serait néanmoins parfaite- « ment démontré que la vitalité se tient dans le *statu quo*. « Les expériences successives faites sur trois moribonds « par le docteur Hordos ont donné les résultats suivants :

« Le premier moribond, avant d'être complétement « sous la puissance du sommeil magnétique, expira pen- « dant les premières passes ; le second fut entièrement « magnétisé et dormit huit jours. Après ce temps, le doc- « teur l'ayant dégagé et réveillé, il expira immédiatement. « Le troisième sujet est encore sous l'influence du magné- « tisme depuis le 23 juin ; son état pathologique n'a pas « changé et, sur sa demande, il lui est donné toutes les « heures une cuillerée de lait de chèvre ; il exige une au- « tre cuillerée d'eau distillée toutes les deux heures.

« Tous les médecins de Lima et de Callao sont venus « et viennent encore tous les jours étudier ce phénomène « spécial qu'ils appellent « une merveille de la science. »

Nous voyons avec bonheur les magnétiseurs dans l'Amérique du Sud, abandonner le spiritisme, pour étudier sérieusement le magnétisme au point de vue thérapeutique. C'est le seul but que l'on puisse raisonnablement poursuivre aujourd'hui ; la science est encore si incomplète, les théories spirites se propagent si facilement chez les populations ignorantes, superstitieuses et amateurs du merveilleux, qu'il est préférable de ne point s'occuper du somnambulisme en ce moment. Son temps viendra. — L'erreur est drapée, peinte en rose et adulée, dit-on, — la vérité est sèche et nue, et souvent délaissée.

Malgré tout, nous engageons le docteur Hordos à persévérer dans la voie des expériences ; c'est la seule qui puisse faire faire un pas au magnétisme. Mais les effets qu'il a produits ne sont point si nouveaux ni si rares qu'on peut le supposer ; il est peu de magnétiseurs en Europe qui ne les aient rencontrés dans la pratique et avec des résultats plus heureux, c'est-à-dire avec des retours entiers

à la vie, avec des guérisons complètes sur des moribonds considérés morts, entièrement morts par les médecins qui leur avaient donné des soins.

Le docteur Louyet, à Paris, n'a-t-il pas fait remuer les mains de plusieurs cholériques après qu'ils avaient été déclarés morts ? Mais laissons-le parler lui-même.

« Je fus appelé, le 27 juillet 1854, pour donner des « soins à un homme de 28 ans, attaqué du choléra. « Quand j'arrivai, le malade était mort depuis une demi- « heure. Le lit était entouré d'une dizaine de personnes « qui s'étonnaient de la rapidité avec laquelle la mort était « survenue.

« Un quart d'heure s'était à peine écoulé depuis mon « arrivée, lorsque je vis le corps soulever lentement la « main gauche. Je pris aussitôt sa tête entre mes mains, « et j'essayai de magnétiser avec toute la force dont j'é- « tais susceptible. Au bout de quelques minutes le front « et la main qui le touchait étaient tout mouillés. Ayant « regardé intentionnellement la main droite du mort, « cette main se souleva comme la gauche; je demandai « aussitôt un morceau d'amadou que j'appliquai sur la « région du cœur après y avoir mis le feu, et je vis, au « bout de quelques secondes, les espaces intercostaux, « voisins du lieu où s'opérait la combustion, être soule- « vés d'une manière sensible par la pointe du cœur, dont « les mouvements ont été non-seulement vus, mais sentis « par les assistants au moyen du toucher.

« A ce signe évident de l'existence de la circulation, s'en « joignit un autre, non moins sensible, de la respiration; « je veux parler du mouvement d'élévation et d'abaisse- « ment des côtes. Ces phénomènes étant pour moi la « preuve que la mort n'existait pas, je voulus essayer « d'un moyen qui m'a réussi quelquefois pour rappeler à « la vie des cholériques, chez lesquels celle-ci était sur le « point de s'éteindre. Je fis entourer d'orties le tronc et « les membres du moribond; mais, malgré ce moyen « énergique, en moins de vingt minutes, tous les phéno-

« mènes susmentionnés s'évanouirent graduellement, et « je ne pus arracher le malade à la mort.

« Le 13 du mois d'Août, même année, continue le doc- « teur Louyet, je fus appelé pour un autre malade atteint « aussi du choléra.

« Lorsque je me présentai pour voir le malade, on me « dit qu'il y avait une demi-heure qu'il était mort. Je « m'approchai du corps, et, bien qu'on vînt de le changer « de chemise il avait conservé une chaleur extraordinaire, « ce que je m'expliquai après avoir constaté que les intes- « tins contenaient environ quatre litres de liquides.

« Cet homme n'ayant presque pas eu de déjections, ni « par haut ni par bas, était mort d'*un choléra sec*, et « devait mieux conserver sa chaleur : car il est d'expé- « rience que le refroidissement des cadavres cholériques « est en raison directe de la quantité de liquide évacué « pendant la maladie.

« Cette chaleur animale surabondante me semblait favo- « rable au succès de mon expérience.

« Après avoir consulté la région du cœur et constaté « que cet organe avait cessé de battre, je mis, comme au « premier cholérique, une main sur le front et l'autre à « l'occiput. Me recueillant pendant quelques instants, je « regardai fixement la main gauche, en lui commandant « mentalement de se soulever, et la main se leva sur-le- « champ à la hauteur de 5 à 6 centimètres. Pour être « certain que le mouvement qui venait de se produire, « était bien le résultat de ma volonté, je fis la même ex « périence sur la main droite, et j'obtins le même résul- « tat.

« Cette tentative répétée plusieurs fois, eut toujours le « même succès, avec cette différence que les mouvements « furent de plus en plus faibles et que le dernier se fit « horizontalement de dedans en dehors, et non de bas en « haut comme les précédents.

« Enfin pour rendre ma conviction plus complète sur « la certitude de la mort, je fis, comme dans le premier « cas, l'application du morceau d'amadou en combustion

« sur la région du cœur, et n'obtins aucun résultat satis-
« faisant du côté de la circulation et de la respiration. »

Moi-même, en 1868, n'ai-je pas ramené la chaleur et la transpiration chaude, dans le corps d'une jeune fille déclarée morte depuis plusieurs heures, et dont on avait déjà fait la dernière toilette, lorsque nous arrivâmes avec le malheureux père, qui ne pouvant admettre que sa fille fût morte, était venu me supplier de venir la voir.

Je trouvai le cœur ne battant plus, et ne donnant aucun signe à l'auscultation ; le corps était déjà froid, non de ce froid glacial que j'ai rencontré quelquefois ; car il m'est arrivé, pour satisfaire à la douleur des parents, de magnétiser des corps morts depuis douze et même vingt-quatre heures, et par conséquent entièrement froids, de ce froid cadavérique qui n'a pas son pareil, et qui fait mal au contact.

En voyant cette jeune fille dont les traits du visage étaient calmes comme si elle dormait d'un sommeil doux et heureux ; en touchant ces membres souples et surtout cette main presque tiède, j'eus un doute et je me demandai si elle n'était pas en léthargie ?

Je me mis alors à magnétiser par de grandes passes, et à faire quelques insufflations sur le cœur et sur le cerveau. Après quelques moments, en touchant la main gauche je la sentis chaude, mais tout à fait chaude et moite ; alors je touchai la tête, le visage, la moitié était chaude, et c'était d'autant plus sensible, d'autant plus positif, que l'autre moitié était froide. Je le fis constater aux personnes présentes, puis je pris une bougie allumée que je passai plusieurs fois devant un œil que j'ouvris, et chaque fois la pupille se contracta sensiblement.

L'espoir s'empara de moi ; je me mis à magnétiser avec acharnement, à faire des insufflations, du massage et des passes sans m'arrêter un instant. Sous cette action énergique, la poitrine devint chaude sur le côté gauche et sur le milieu qui se couvrit, ainsi que l'estomac, d'une transpiration tiède ; la jambe droite devint chaude dans toute sa longueur. Je continuai à donner ma vie avec force,

avec abandon, la chaleur se maintint mais n'augmenta pas, et il n'y eut aucun signe dans la respiration. J'étais épuisé, les forces me manquèrent, je m'arrêtai. Bientôt la chaleur disparut graduellement, la pupille resta insensible à la lumière de la bougie ; il me fallut bien reconnaître alors que la mort s'était décidément emparée de sa proie.

Je me suis souvent demandé, si, ayant plus de force, je n'aurais pas réussi à ramener la vie ?

Hélas ! qui peut dire l'heure, la minute, la seconde, où l'âme quitte le corps, où la vie cesse, où la mort existe ? bien souvent vous ne croyez plus avoir qu'un cadavre devant vous, la mort est là avec tout son cortége ; la respiration, la chaleur ont disparu, le pouls, le cœur ne battent plus, et même à l'auscultation ce dernier ne se fait plus entendre ; l'espérance s'envole, la conviction se fait chez tous ; la science a prononcé son dernier mot, — « il est mort ». —

Le magnétisme se présente ; le magnétisme, cette force immense, cette puissance divine, qui est la vie même, pénètre le cadavre, dont le dernier fil n'est pas rompu malgré les apparences ; le fluide vital, le fluide magnétique, ce composé de deux essences dont l'une est divine, s'insinue par les nerfs, il atteint les organes, il les envahit, les stimule, les ranime, et bientôt, sous son action énergique, on voit la vie reparaître dans ce corps inerte, dans ce cadavre qui déjà se refroidissait ; mais dont l'âme reprend possession, rappelée par sa sœur, l'âme du magnétiseur.

Ah ! nous avons été témoin, nous avons produit ce faits, nous avons ressuscité des cadavres ainsi condamnés depuis plusieurs heures par des médecins savants. Madame Malignon, un jeune garçon, n'étaient-ils pas morts et déclarés morts depuis bien des heures par plusieurs médecins ?

Nous sommes arrivés, c'était en 1865, à 10 heures du soir ; la malade était déclarée morte depuis 4 heures

après midi ; nous avons magnétisé deux heures devant un médecin, et Madame Malignon, qui était morte d'après lui et d'après d'autres, vit encore aujourd'hui en 1872.

Quant au garçon qui était dans un coma complet depuis douze heures, nous l'avons magnétisé la nuit entière et aujourd'hui l'enfant est presque un homme.

Nous pourrions citer bien d'autres faits pareils, nous en avons tout un répertoire dans notre pratique; cela prouve qu'on ne devrait jamais déclarer la mort, surtout ne jamais enterrer sans avoir employé le magnétisme comme dernier moyen.

CHRONIQUE PARISIENNE

Du noctambulisme.

On lit dans le *Petit Journal* du vendredi 6 Septembre 1872 :

« Depuis quelques jours les habitants de la place Maubert étaient mis en émoi par l'apparition nocturne d'un spectre blanc que l'on voyait errer à partir de deux heures du matin tout autour de la place, sans que personne n'eût eu l'idée de s'en approcher pour s'assurer qui cela pourrait bien être. Fatigué des bruits qui couraient sur le fameux revenant et curieux de savoir à quoi s'en tenir sur son compte, sans courir grand danger, le sieur B... imagina de prévenir les gardiens de la paix, qui, s'étant postés la nuit dernière, saisirent le revenant au collet, au moment où il sortait de chez lui. Le spectre ne bougea pas. On le crut évanoui, on le transporta chez le commissaire de police. — Le spectre était horriblement pâle. Un médecin ayant été immédiatement appelé, constata que l'on avait affaire à un somnambule qu'une commotion trop forte venait de tuer.

« Le corps fut reconduit à son domicile, au nº 2 de l'impasse des Tours. Il se nommait Arthur-Jean, était âgé

de 40 ans et passait dans le quartier pour un excellent ouvrier. »

Si le fait est exact, combien est-il à regretter que la vulgarisation des précautions à prendre dans pareil cas, ne soit point répandue dans le public, afin que chacun sache la conduite à tenir dans une circonstance si délicate, où la vie d'un être, intéressant sous tous les rapports, se trouve quelquefois sacrifiée par l'apposition d'une main imprudente occasionnant la mort.

Sans faire un article de fond, ce qui ne rentre point dans notre cadre, nous croyons cependant nous rendre utile à nos lecteurs, vu la fréquence des accidents de ce genre, le noctambulisme se produisant chaque jour et partout, surtout dans les endroits où il y a réunion ou agglomération d'individus, tels que dans les colléges, camps, casernes, hôpitaux, grandes villes ou même dans les simples hameaux; nous croyons nous rendre utile, disons-nous, en donnant une description sommaire de ses causes, de ses effets et des moyens de reconnaître un sujet en crise, ainsi que des soins et précautions dont on doit entourer un noctambule, afin de le préserver autant que possible de tout accident; et pour cela, nous en esquisserons à grands traits le caractère et l'état pathologique, quoique l'étude, malgré la multiplicité des faits de cette nature, en soit fort incomplète.

En effet, comment savoir au juste ce qui se passe dans cette condition, puisque sitôt que l'on touche à un sujet en crise, on occasionne le réveil ou la mort; il est donc tout à fait impossible d'obtenir d'eux la moindre explication: Ce ne sont que les observations d'hommes compétents qui nous permettent de traiter de cette matière.

Disons d'abord que la science officielle reconnaît le noctambulisme comme une névrose ayant son siége dans certaines parties du cerveau. Cette affection se remarque le plus souvent chez des sujets jeunes et éminemment nerveux qui abusent de l'étude en exerçant jusqu'à la fatigue leurs facultés intellectuelles, ou se livrent à l'isole-

ment, à la méditation ou à une vive préoccupation d'esprit qui presque toujours préside au développement de la crise et persiste pendant sa durée.

Les physiologistes savent parfaitement (et cela doit servir pour nous fixer sur les causes du somnambulisme naturel) que pendant le sommeil ordinaire certaines parties cérébrales veillent pendant que d'autres dorment ou se reposent. D'autres phrénologistes admettant l'hypothèse ci-dessus, soutiennent en outre que le cervelet d'où ils font dépendre la faculté ambulative et équilibrante conserve toute sa vitalité d'action. Quoi qu'il en soit, nous nous rangeons de l'avis de ces derniers et nous conclurons que, avant la crise, l'encéphale, vivement surexcitée par une idée attractive captivant entièrement le sujet, telle que musique, arts, études, travail d'esprit ou manuel, fait réagir vers elle les fluides du deuxième grand centre nerveux, l'estomac; ceux-ci viennent alors immerger le cerveau.

On peut donc dire avec raison que le somnambule naturel ou noctambule se magnétise lui-même. (Soit auto-magnétisation.)

Quoiqu'en général on attribue aux noctambules le besoin de rechercher les lieux élevés, cette aptitude n'est point la même pour tous, tel est le cas de celui de la place Maubert qui se contentait de se promener; tel est aussi le cas d'un étalier-boucher à nous connu, qui, habitant au cinquième étage, se levait la nuit, descendait ouvrir l'étal et découpait trois bœufs avant l'heure de la vente, puis retournait se mettre au lit. Nous pourrions citer bien des faits de cette nature, mais qu'il nous suffise de dire que l'idée dominante de l'état de veille ne fait que suivre son cours et fait mouvoir le sujet selon la direction qu'elle lui imprime; celui-ci se livre alors irrésistiblement à ses préoccupations du jour, suit ses goûts et ses aptitudes favorites : ainsi tel, crainte d'être volé, se volera lui-même, tel autre aimera se baigner, se baignera sans s'apercevoir de la sensation froide de l'eau, ne se ressen-

tant pas dans cet état des effets de transition; on en voit lire, écrire, apprendre des leçons tout comme s'ils étaient éveillés.

En général il est de remarque certaine que les noctambules ascensionneurs éprouvent une sorte de plaisir à affronter les endroits périlleux, et que les points culminants surplombant le vide sont par eux recherchés de préférence.

Le noctambule agit les yeux fermés, quelquefois ouverts, mais alors la vision n'opère point, le cerveau supplée à cette fonction, il se place toujours dans la direction du méridien la face tournée vers le nord quelle que soit l'aire du vent. On a tout lieu de croire que l'action du magnétisme terrestre joue un rôle quelconque dans le développement à cet état.

D'après notre savant, M. d'Arbaud, dans l'*Union Magnétique*, année 1862 page 634, à propos des noctambules, dit : « Le véritable noctambulisme offre les mêmes caractères physiologiques que le somnambulisme provoqué artificiellement. Ces deux états, qu'on peut regarder comme identiques, sont caractérisés par *l'isolement complet*, *l'insensibilité absolue*, *l'oubli au réveil*. Ils présentent, en outre, les mêmes phases, telles que *le coma*, *la catalepsie*, *l'extase*. »

« J'entends, ajoute-t-il, par un véritable noctambule un individu qui se meut sans encombrement dans l'obscurité, qui pense, qui raisonne, qui possède toutes ses facultés, qui agit absolument comme s'il était éveillé, et que celui qui erre sur les toits ou ailleurs y va pour accomplir une série d'actes quelconques. Seulement ceux qui sont dans ce cas *ne croient pas dormir* et savent parfaitement ce qu'ils font sans avoir conscience de leur état. »

Nous avons dit en commençant que sitôt qu'on touchait à un sujet en crise le réveil ou la mort s'ensuivaient. Que le réveil se fasse, cela n'a rien d'étonnant pour nous, le sujet s'étant magnétisé, quoique à son insu, l'apposition d'une main étrangère apportant incontestablement un nouveau fluide peut très-bien annihiler le premier.

Quant à la cause qui détermine la mort dans ce cas, il nous semble qu'elle doit être attribuée à la contrariété ou même à la frayeur qu'éprouve le sujet lorsque l'on vient à le toucher ou à l'interpeller trop brusquement, ce qui amène une congestion nerveuse aux deux principaux organes nécessaires à la vie.

On ne saurait souhaiter trop ardemment dans un intérêt tout humanitaire que des hommes dévoués, et ils ne sont pas rares, enseignent dans des conférences publiques les égards et la protection sympathique que l'on doit à ces êtres intéressants que l'on parvient à guérir quelquefois, en les magnétisant à l'état normal, afin de les amener au somnambulisme artificiel ; ces noctambules sont trop souvent victimes de brutalités sans nom, telles qu'il me serait facile de citer un de ces malheureux qui fut flagellé à nu par une main ignoble, soi-disant pour le guérir de sa crise.

Appelons donc la lumière de tous nos vœux, disons et répétons à tous que l'on doit, lorsqu'une circonstance quelconque nous met en présence d'un noctambule, autant qu'il dépend de soi, se contenter de le surveiller, éviter avec soin de le réveiller brusquement; si on lui adresse la parole, lui parler très-doucement et très-amicalement ; se ranger sur son passage, car, sans doute, après avoir accompli son évolution de lui-même, il retournera se mettre au lit, et tout accident sera évité.

Louis AUFFINGER fils.

Nous lisons dans la *Revue spirite* de Juillet 1872, les faits suivants :

La force psychique.

TRADUCTION DE LA REVUE DE MEURER PAR LE DOCTEUR F. A. Y.

La presse anglaise et notre correspondance étrangère nous avaient mis à même d'apprécier ce que les savants

anglais ont bien voulu nommer *force psychique...* Spiritement, ces phénomènes sont connus, et nous hésitions pour les insérer. Ces faits paraissant avoir une grande importance au point de vue du monde scientifique, nous donnons la traduction littérale de notre ami le docteur F....., 15 Mai 1872.

L'article 3 de la partie populaire du numéro 2 de la *Revue allemande de Meurer*, contient la traduction d'un article du journal anglais : *Journal of science*, Juillet 1855, par la baronne Adelma de Vay.

L'auteur anglais de cet article décrit deux expériences faites à Londres il y a un an, par plusieurs savants fort connus. Je ne citerai pour le moment que le passage suivant de l'article en question, et dont l'auteur est William Crookes F. R. S., savant chimiste de Londres :

« Les phénomènes les plus remarquables qui, se manifestant sous l'influence du sieur D. Home, se prêtent le plus facilement aux examens scientifiques et à la conviction, sont : 1° La modification de la pesanteur des corps ; 2° la production de sons sur un instrument, ordinairement un accordéon, à cause de sa qualité portative, sans intervention directe de la part des hommes, c'est-à-dire dans des conditions qui rendent le toucher du clavier impossible. Suit la description de l'appareil isolant le clavier du contact des expérimentateurs, les précautions prises pour éviter toute duperie, et enfin la production du phénomène des airs et des mélodies ravissantes qui se sont fait entendre dans cette expérience aussi concluante qu'intéressante. On passa ensuite à l'expérimentation du phénomène de la modification de la pesanteur sous l'influence d'une force nouvelle, ***émanant du système nerveux de l'homme***, que ces messieurs sont convenus de nommer force psychique, et cette partie de la science, psychisme (Psychismus) ; enfin les savants qui s'en occupent, psychicus (Psychicus) ***Psychiker***, car aucun de ces messieurs n'a songé à l'intervention d'une force étrangère à celle de l'homme.

« L'appareil destiné à cette seconde expérience se composait d'une petite table en acajou dont une extrémité était posée à plat sur une lourde table de salle à manger, tandis que l'extrémité opposée de la petite table était portée par une balance anglaise à ressorts, accrochée à un châssis supporté par un trépied. Cette balance était munie d'une aiguille sensible, pour marquer le maximum de la pesanteur.

« Lorsque M. Home dirigeait la pointe de ses doigts sur l'extrémité de la petite table reposant sur la balance, la table s'inclinait aussitôt et l'aiguille marquait 9 livres, tandis que le poids normal n'était que de 3 livres.

« Enfin un monsieur dont le poids était de 140 livres monta sur la table, exerçant de fortes pressions avec ses pieds, à l'endroit où les doigts de M. Home touchaient à peine le bois ; la pesanteur de la table ne se trouvait augmentée que d'une livre et demie.... Ainsi le poids de 138 1/2 de cet homme se trouvait effacé. »

Mais comme cet article a besoin d'être traduit d'un bout à l'autre pour offrir de l'intérêt au lecteur (8 pages d'impression), je me contenterai pour l'instant de vous en signaler les points les plus saillants; et, comme je crois que vous attacherez plus d'importance à des faits qui sautent aux yeux de tout le monde qu'à des raisonnements dans le domaine philosophique, que vous avez faits, lus et imprimés tant de fois, je laisserai de côté les analyses concernant les livres et doctrines dont Meurer entretient ses lecteurs dans la partie scientifique et les annonces littéraires.

C'est bien dit, c'est logique, c'est profond, mais enfin ce sont des raisonnements. Je mentionnerai seulement que Meurer annonce entre autres que des avis lui sont parvenus de Pesth en Hongrie, qu'on y a obtenu des photographies représentant des Esprits ; elles sont très-nettes, très-complètes, très-reconnaissables et surtout très-connues. Il dit avoir aussi reçu avis que des photographies de cette nature ont été obtenues sur divers points de l'Amérique ; il conseille beaucoup de prudence pour l'ad-

mission de ces faits d'une si haute importance; il se propose de les discuter après un plus mûr examen de cette question.

Je vais terminer cette lettre par quelques mots concernant les précautions prises par les observateurs du fait de l'accordéon, jouant sans le contact de la main de l'homme. Ce fait est curieux et concluant:

« L'accordéon choisi pour servir à cette expérience, était parfaitement inconnu à M. Home. Une cage à claire-voie sous forme de tambour était formée de deux cercles en bois de deux pieds de diamètre; ces cercles étaient espacés l'un de l'autre par douze baguettes étroites posées verticalement. Cinquante aunes de fil de laiton étaient enroulées vingt-quatre fois autour du tambour à un pouce d'écartement l'un de l'autre, et solidement reliés entre eux par des fils formantainsi des ouvertures de deux pouces de long sur un pouce de large. Cet appareil resté ouvert, haut et bas, occupait tout l'espace compris entre le sol et la table sous laquelle il était placé, de telle sorte qu'une main voulant s'introduire à plat était serrée entre l'appareil et la table, et qu'un pied ne pouvait passer dessous.

« Ainsi disposé, et les examinateurs placés autour de la table, on retira l'appareil. Home y plaça l'accordéon, le tenant à l'une des extrémités avec le pouce et le médium de la main droite, le clavier dirigé vers le sol, tandis que l'un des observateurs ouvrait la clef de basse.

« L'accordéon ainsi placé dans le tambour et suspendu aux deux doigts de M. Home, le tout fut poussé sous la table. La main de M. Home, pressée entre cette table et le tambour, était rendue immobile. Bientôt on vit l'accordéon se livrer à des évolutions singulières de droite et de gauche, se gonfler et se dégonfler pour le passage de l'air; des sons se firent entendre, devenant de plus en plus harmonieux et se formant en mélodies ravissantes.

« Deux messieurs étaient assis sous la table et constatèrent ce jeu harmonieux, tandis que les autres observateurs étaient placés à la droite et à la gauche de M. Home, dont une main était posée sur la table, tandis que deux

doigts de l'autre main tenaient l'extrémité de l'instrument qui continuait à jouer dans le vide. Les pieds des voisins de M. Home étaient posés sur les siens pour en constater le moindre mouvement.

« Mais l'étonnement fut bien plus grand parmi les assistants, quand M. Home retira tout à fait sa main pour abandonner l'accordéon lui-même. Alors on vit distinctement l'accordéon flottant dans le vide, se balancer de droite à gauche, en continuant de jouer ses plus belles mélodies.

« Afin de voir si l'électricité aurait une influence sur l'appareil, l'accordéon et la production des sons, un fil de laiton communiquant à une machine électrique placée dans une pièce voisine, fut attaché au fil de laiton contournant le tambour dont nous avons parlé plus haut. Un courant de fluide électrique parcourut bientôt toute la machine, sans produire le moindre effet, et l'accordéon toujours suspendu dans le vide continuait à jouer comme auparavant.

« Le célèbre physicien William Huggins, de la Société royale de Londres, M. Crookes, chimiste, membre de la Société royale d'Angleterre, M. Cox, autre savant, étaient parmi les cinq observateurs (tous savants distingués et fort connus), et tous sont demeurés d'accord que ce fait étrange ne laissait rien à désirer. »

No 10 Octobre 1872. Année XIIme.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — AVIS. — LES SENSITIVES DU PROFESSEUR REICHENBACH. — OPINION DE BERZÉLIUS. — SOMNAMBULISME. — TRANSMISSIONS DE PENSÉES. — VARIÉTÉS.

AVIS

Nous prévenons les personnes qui n'ont point encore payé leur abonnement au journal *Le Magnétiseur*, pour l'année 1872, que nous leur ferons présenter la quittance.

Les sensitives du professeur Reichenbach

OPINION DE BERZÉLIUS.

Nous donnons aujourd'hui un résumé de l'analyse que fit le savant Berzélius, des travaux du professeur Reichenbach sur le magnétisme animal; nous y joignons quelques expériences faites sur la découverte de l'*od*.

« Tout le monde sait, dit Berzélius, qu'il existe un état particulier au système nerveux, qui occasionne un somnambulisme naturel et un somnambulisme qu'on peut produire artificiellement; ce dernier est appelé *magnétisme animal*. Les opinions ont été très-divisées, et le sont encore, sur la réalité de cet état: d'un côté, l'on est disposé à croire tout avec une entière conviction, même les choses physiquement absurdes; d'un autre côté, l'on ne croit rien et l'on rejette tout ce qui a été dit à cet égard, que ce soit préjugé ou supercherie, n'importe ; au milieu de ces deux extrêmes, les plus raisonnables observent et se taisent. On ne peut nier, cependant, qu'il existe au fond quelque chose qui vaut bien la peine qu'on s'en occupe. La raison nous invite à faire des recherches qui puissent conduire à des résultats bien avérés; car, jus-

qu'à présent, toutes les recherches ont été faites par des hommes qui avaient une croyance illimitée dans cette question et qui ne cherchaient point de preuves, ou se contentaient de preuves insuffisantes. Les naturalistes, plus raisonnables, estimaient qu'il valait mieux s'abstenir, et ont toujours évité de s'en occuper. En attendant, il est certain que l'expérience nous offre souvent, dans toutes les branches de la science, des phénomènes incompréhensibles et dont on se tire le plus facilement, en déclarant qu'ils sont des erreurs ou des fables. Cependant, telle n'est point la véritable manière dont on doit procéder ; il est aussi nécessaire de prouver que l'objet envisagé comme erroné est réellement erroné, que de démontrer que le vrai est vrai, et le véritable savant ne recule ni devant l'une ni devant l'autre de ces preuves.

« Qui ne se rappelle l'histoire de la chute des aérolithes et combien fut grand le nombre des savants qui déclarèrent fabuleuse la chute de ces pierres météoriques? Lorsque Howard lut à la société royale de Londres un compte-rendu des premières recherches approfondies faites sur ce sujet, le célèbre naturaliste genevois Pictet se trouvait présent ; à son passage à Paris, Pictet communiqua à l'académie des sciences le compte-rendu de Howard ; mais il fut interrompu par le mathématicien Laplace, qui s'écria : « — Nous en savons assez de fables pareilles. » — Et Pictet fut obligé de se taire.

« Quelques années plus tard, une députation de l'académie des sciences constata, dans le département de l'Aisne, une chute de plus de deux mille pierres météoriques qui étaient tombées en même temps.

« Les profondes études de M. Reichenbach, ses longues et laborieuses recherches sur certains états anormaux de l'organisation humaine, lui font admettre que le système nerveux des personnes sujettes au somnambulisme naturel ou provoqué est doué d'une sensibilité beaucoup plus grande que dans l'état normal et qu'elles peuvent être impressionnées par des influences qui n'affectent nullement les personnes bien portantes, au point que ces der-

nières peuvent complétement ignorer l'existence de ces influences. Il en est de cela comme des animaux dont les organes peuvent suivre un son, une odeur qui échappe à ceux de l'homme. M. Reichenbach, au lieu de nommer ces personnes somnambules, les appelle *sensitives*, et a étudié les diverses impressions qu'elles éprouvent sans s'occuper, du reste, des phénomènes physiologiques accompagnant toujours cet état de la vie, et que l'on désigne généralement du nom de *magnétisme animal.*

« Reichenbach a examiné en premier lieu l'effet des *dynamides* sur les personnes sensitives; il a noté et comparé les impressions d'individus différents; l'accord constant de ces impressions l'a conduit à la conclusion que les *sensitives* sont toutes affectées de la même manière par des influences inappréciables à lui-même et aux personnes en bonne santé. Il croit pouvoir arriver, au moyen des *sensitives*, à une connaissance plus intime des phénomènes des *dynamides* que par nos sens à l'état normal. Reichenbach s'est assuré, par des expériences faites sur plusieurs *sensitives*, que la polarité magnétique exerce sur elles une influence toujours la même, c'est-à-dire, que la sensation produite sur elles par le pôle nord est toujours différente de la sensation produite par le pôle sud; elles s'aperçoivent immédiatement du changement de polarité, bien que l'aimant soit placé dans une autre chambre qu'elles.

« Les *sensitives* voient dans l'obscurité une lumière faible se dégageant des pôles. Reichenbach a trouvé que les *sensitives* dont le sommeil était agité lorsque leur lit se trouvait dans la direction du Nord au Sud, dormaient tranquillement lorsqu'on plaçait leur lit de l'est à l'ouest; ce qui prouve que la polarité magnétique de la terre exerce une influence sur elles. En outre il a découvert que les grands cristaux exercent sur les personnes sensitives deux sortes d'influences, selon l'extrémité des cristaux qu'on leur présente, et pour déterminer la sensation produite, les *sensitives* la comparent à une sensatian de chaleur ou à une sensation de froid. Les corps électro-positifs et électro-négatifs influent aussi sur elles d'une manière dif-

férente, de telle sorte qu'elles ont pu distinguer ces corps les uns des autres, bien qu'ils fussent entourés de la même enveloppe.

« Mon but n'est point de donner ici l'extrait des résultats offerts par les sensitives, ajoute le savant Berzélius ; seulement j'appelle l'attention des savants sur les expériences de M. Reichenbach, dont plusieurs ont eu déjà le même sort que la communication du célèbre Pictet dont il a été question plus haut. Ce sujet mérite d'être exploité par un grand nombre de savants, je dirai même par tous ceux qui se trouvent dans les circonstances favorables ; les résultats devront aussi être jugés rigoureusement. Celui qui fait des recherches sur cette question se trouve dans la même position qu'un juge appelé à juger un délit dont il n'a pas été témoin oculaire, et qui doit peser, faire un choix de tous les détails des dépositions des témoins. Le savant doit posséder ici la même finesse pour questionner, faire également abstraction de toute opinion préconçue et examiner toutes les assertions avec la même rigueur qu'un juge, pour ne pas ajouter foi à la légère et se laisser induire en erreur par des dépositions rusées ou mensongères.

«Cette recherche, en raison de divers obstacles qui l'entourent, devient une des plus difficiles qu'un savant puisse entreprendre, et l'on doit admirer le courage de celui qui, ayant un nom considéré dans la science, ose affronter les préjugés, les esprits bornés, les présomptions et même la dérision et poursuivre hardiment le but qu'il s'est proposé. Un sujet de recherches ne doit pas être abandonné parce qu'il est difficile à explorer ou parce qu'il est négligé ou méprisé par les savants contemporains.

«Si l'on réfléchit aux difficultés qu'ont éprouvées toutes les grandes découvertes à se faire jour et aux obstacles que la routine élevait incessamment contre elles, on cessera d'être étonné de ce qui arrive au magnétisme. Les importantes découvertes de la rotation de la terre, de la circulation du sang, de la vaccine, des propriétés spécifi-

ques du quinquina, de l'émétique, etc., rencontrèrent à leur début des obstacles immenses ; on ne voulait pas y croire, on s'en moquait, et quelquefois on condamnait l'homme de génie qui en était l'auteur ; témoin le célèbre Galilée, qui fut incarcéré pour avoir annoncé, contrairement à la compilation de Moïse, que la terre tournait.

«Mais si le magnétisme animal a éprouvé le sort de toutes les grandes découvertes, s'il a été méconnu, repoussé, tourné en ridicule par quelques savants, s'il a été rabaissé au degré de la jonglerie par les scandales du charlatanisme, cela ne détruit point son existence. Les observateurs les plus sérieux, les plus sceptiques, croient au magnétisme dans les limites du possible.

«Le magnétisme offre quelque chose de bien étrange dans les phases de sa fortune et de ses revers : Condamné plusieurs fois, mais jamais sans appel ; admis et proclamé à plusieurs reprises, voilà un siècle qu'il vit parmi nous. Tantôt il éprouve des rémissions de zèle et d'intérêt, tantôt il se ranime par de vives recrudescences de curiosité ; hier il était méprisé des savants, aujourd'hui il s'installe au cœurs même de la science. Cette existence, déjà inouïe par un temps où les choses vivent si peu, n'est pas une erreur grossière, elle est un fait qui sera, sans aucun doute, un jour physiologiquement démontré. »

En attendant que le magnétisme ait pris son rang parmi les sciences, donnons des preuves de son existence, en faisant connaître quelques-unes des expériences du professeur Reichenbach.

Laissons-le parler lui-même :

« Procurez-vous, dit-il, un cristal de roche naturel aussi grand que possible, un spath gypseux, par exemple, d'environ deux palmes de long, ou un tungstire, ou un cristal de roche du Mont-Gothard, d'un pied de long ; posez-le horizontalement sur le coin d'une table ou d'une chaise, de sorte que les deux bouts le dépassent librement. Mettez alors une personne sensitive devant le cristal, en l'invitant d'approcher le plat de la main gauche des bouts du dit cristal, à trois, quatre ou six pouces de

distance ; il ne se passera pas une demi-minute sans que la sensitive vous dise que, du bout de la pointe supérieure du cristal, il lui vient un souffle fin et frais contre la main, et que, par le fond sur lequel le cristal a pris croissance, il lui vient quelque chose de tiède à la main. Elle trouvera le souffle frais, agréable et rafraîchissant, et le tiède désagréable et accompagné d'une sensation contrariante et presque répugnante, qui, si elle durait un peu, s'emparerait de tout le bras en lui imprimant comme une fatigue. Lorsque je fis cette observation pour la première fois, elle était aussi neuve qu'énigmatique ; personne ne voulut y croire. En attendant, je l'ai répétée à Vienne avec des centaines de sensitifs ; on l'a trouvée avérée en Angleterre, en Ecosse, en France, et chacun peut en faire la preuve, car il y a des sensitifs partout. Tenez votre main gauche à la proximité d'autres points du cristal, par exemple, contre ses arêtes latérales, vous sentirez également tantôt quelque chose de tiède, tantôt une perception de fraîcheur, mais partout, par comparaison, plus faible qu'aux deux bouts qui sont en opposition polaire. Comme les sensations opposées sont excitées sans qu'on touche les cristaux, étant à la distance de plusieurs pouces, il est évident qu'il sort quelque chose de ces soi-disant pierres à demi organisées, qu'il en découle et rayonne ce que la physique ne connaît pas encore, et qui annonce son existence par des impressions matérielles, quoique nous n'ayons pas la faculté de la voir. Mais, comme les sensitifs, par leur impressionnabilité, sont notablement plus aptes à percevoir que d'autres hommes, l'idée me vint de savoir s'ils ne pourraient nous surpasser encore sous certains rapports par le sens visuel, s'ils ne seraient pas en état d'apercevoir quelque chose de ces émanations des cristaux dans une profonde obscurité.

« Pour en avoir la preuve, je portai, dans une sombre nuit (mai 1844) un grand et puissant cristal de roche chez une demoiselle, Angélique Sturmann, sensitive à un haut degré. Le hasard voulut que son médecin, le professeur Lippioh, très en renom parmi les pathologues, fût

présent; nous établîmes une obscurité parfaite dans deux chambres, dans l'une desquelles je posai le cristal. Elle me désigna très-promptement le lieu où je l'avais déposé. Elle me dit alors que tout le corps du cristal était pénétré d'outre en outre par une fine lumière, et qu'elle voyait au-dessus de la pointe s'élever une flamme bleue de la grandeur d'une main, ayant un mouvement onduleux et se perdant par le haut en fine vapeur. Lorsque je retournai le cristal, elle vit s'élever du côté obtus une fumée rouge, jaune et tiède. Vous pouvez penser le plaisir que cette déclaration me fit. Ce fut ma première observation. Dans des milliers d'autres expériences que j'ai faites depuis sur les cristaux, il fut bien établi, par une quantité de sensitives, que les perceptions sensuelles qui arrivent par les cristaux, sont accompagnées d'apparitions lumineuses bleues, rouges, jaunes; les couleurs sont polairement opposées l'une à l'autre, et ne peuvent être perçues que par des personnes sensitives.

« Si vous voulez répéter ces expériences, il faut produire l'obscurité absolue pour avoir des résultats favorables! La lumière du cristal est si fine et généralement si faible, que si l'on apercevait un indice d'une autre lumière dans la chambre obscure, cela suffirait pour éblouir l'observateur, c'est-à-dire pour amortir momentanément son aptitude sensitive à percevoir une si faible lumière. De plus, peu de personnes sont aussi fortement sensitives que la demoiselle citée. Chez des sensitifs moyens, il faut pour la plupart du temps un séjour d'une à deux heures dans l'obscurité, jusqu'à ce que leurs yeux soient délivrés suffisamment de la surexcitation de la lumière du jour ou de la lampe, et qu'il soit assez préparé pour reconnaître la lumière du cristal. Oui! il m'est arrivé, dans beaucoup de cas où des sensitifs faibles n'avaient encore rien aperçu dans la troisième heure, et qui cependant, dans la quatrième, sont parvenus à très-bien voir luire les cristaux et à se convaincre de la réalité de leur projection lumineuse. Dès lors, vous serez impatients d'apprendre quelle signification donner à cela, et où caser ces apparitions en

physique et en physiologie. D'après leur consistance subjective et objective, elles ne sont pas de la chaleur (calorique), malgré qu'elles font surgir des sensations qui ressemblent au tiède et au frais ; car ici on ne peut imaginer une source de calorique, et, s'il y en avait une, non-seulement les sensitifs la sentiraient, ainsi que les non-sensitifs, et mieux encore un fin thermoskope. Elles ne sont pas de l'électricité, car l'excitation manque pour l'effluve éternelle qui source ici. L'électroskope n'est point affecté, et une dérivation d'après les lois électriques est sans action. Ce ne peut être ni magnétisme ni diamagnétisme, puisque les cristaux ne sont pas magnétiques, et que le diamagnétisme n'agit pas dans le même sens dans tous les cristaux, mais très-différemment et en sens opposé ; ce qui n'a lieu ici d'aucune façon. Cela ne peut être de la lumière ordinaire ; car, quand même cette lumière apparaîtrait ici, cette lumière ne produit nulle part des sensations tièdes et fraîches. En somme, que sont les apparences décrites ? Si vous voulez le savoir absolument, vous me forcez d'avouer que je ne le sais pas moi-même. J'ai devant moi des manifestations d'un dynamide qu'il m'est impossible d'enregistrer parmi ceux qui sont connus. Si je ne fais erreur dans mon jugement sur les faits acquis, cela prendra le milieu entre le magnétisme, l'électricité et le calorique ; mais cela ne peut être identifié avec aucun des trois, et dans cette perplexité, je l'ai, en attendant, désigné (nommé) — OD, — dont je donnerai un jour l'étymologie. »

SOMNAMBULISME

TRANSMISSIONS DE PENSÉES

Sous le titre de *projection de la volonté*, nous trouvons daus un ouvrage écrit par un homme qui s'occupe d'études médicales et pharmaceutiques, une preuve des plus sérieuses et des plus positives de la *transmission de pensée*,

dans le somnambulisme magnétique, et nous la mettons sous les yeux de nos lecteurs, persuadé qu'elle pourra contribuer à fortifier leur conviction dans l'existence du magnétisme.

L'auteur dit : — L'observation suivante, que j'écris sous les yeux de trois témoins oculaires, m'a semblé le degré le plus élevé auquel ait put atteindre la puissance occulte de la volonté. Si cette série de projections continuées pendant près d'une heure est un fait réel, et il faut le croire, puisqu'il est attesté par des hommes qui non-seulement n'ont aucun intérêt à le faire accepter, mais qui doutent encore de ce qu'ils ont vu ; si ce fait est réel, dis-je, on sera forcé d'avouer que le magnétisme nous ouvre une des portes par lesquelles nous devons entrer dans le mystérieux sanctuaire de la vie inconnue.

Les deux acteurs de cette scène des plus extraordinaires sont M. Anténor*** et Mlle Ophélie***. Le développement cranien d'Anténor accuse une fermeté, une volonté à toute épreuve, une foi opiniâtre dans la puissance de son individualité.

Ophélie, jeune personne de dix-neuf ans, délicate et timide à l'excès, dénote une constitution sujette aux vapeurs et au somnambulisme.

Les témoins sont des hommes murs et versés dans les sciences physiques, profonds observateurs et habiles à expliquer les phénomènes soumis à leur investigation.

Anténor, artiste musicien distingué, cédant aux instances du baron de ***, s'était décidé à donner des leçons à Mlle Ophélie, sa fille. Déjà plusieurs fois Anténor avait cru remarquer l'influence que sa volonté exerçait sur sa jeune élève, et en tirait profit pour la mettre en voie de progrès. Il finit par prendre un ascendant étrange, une autorité presque absolue à laquelle Ophélie n'essaya jamais de se soustraire. Lorsque, fatiguée au milieu de sa leçon, elle manifestait le désir de cesser, un seul regard du maître la forçait de continuer et, si elle s'arrêtait encore, un nouveau regard la mettait en train ; ses doigts voltigeaient rapidement sur le clavier sans jamais frapper une touche

à faux. Insensible aux éloges qu'on lui prodiguait, elle ne s'arrêtait plus, jouait toujours, et, le morceau terminé, elle le recommençait, un jour, le professeur étonné de cette ardeur insolite, lui adressa la parole ; elle ne répondit pas. Alors, l'examinant avec une surprise mêlée de crainte, il la trouva dans l'état suivant : le torse raide ; les yeux grands ouverts gardaient une fixité constante; pas la moindre expression de vie dans les traits ; sa face blanche, inanimée, représentait un beau marbre; le mouvement semblait avoir quitté ce corps frêle pour passer dans les doigts, qui couraient sur les octaves avec une rapidité surprenante.

Anténor fut effrayé; il tira vivement son élève par le bras en s'écriant :

— Ophélie, souffrez-vous?

La jeune fille tressaillit sur son siége par un mouvement brusque et rapide, comme si elle se fût réveillée en sursaut :

— Je suis bien fatiguée, répondit-elle, j'éprouve un mal de tête affreux.

La leçon fut discontinuée.

Les mêmes phénomènes se présentèrent aux leçons suivantes. L'immobilité d'Ophélie, son recueillement, sa muette ardeur toutes les fois qu'elle approchait du piano, n'avaient point échappé à l'œil du père, qui s'en réjouissait, espérant voir bientôt le talent de sa fille monter au degré de la virtuosité. Il s'en entretint avec le professeur ; celui-ci, après différentes questions adressées au baron, resta frappé de la coïncidence entre les heures où Ophélie se mettait à étudier et celles pendant lesquelles il pensait à elle. La veille d'une journée où, devant une société d'amis invités par le père, Ophélie exécuta brillamment des morceaux difficiles, le professeur se ressouvint qu'il avait pensé plusieurs fois avec inquiétude, à la manière dont son élève s'en tirerait en face d'une réunion nombreuse, elle si timide, si facile à déconcerter. Chaque fois que cette pensée lui était venue, il avait désiré fortement

qu'Ophélie répétât les morceaux à l'étude. Il en fit part au baron, qui se mit à rire.

De retour à son domicile, Anténor, presque sûr de l'influence de sa volonté, voulut acquérir une conviction entière. Il prit sa montre, marqua l'heure et prononça d'une voix impérative :

— Ophélie, mettez-vous au piano, et répétez votre leçon, je l'exige ; vous ne cesserez que lorsque je vous le dirai.

Au bout d'une demi-heure :

— Très-bien, reposez-vous.

Un instant après :

— Recommencez..... vous paraissez fatiguée ; faites encore une pause..... maintenant, assez !

Le lendemain, Anténor parla au baron de son essai, et lui demanda si Mlle Ophélie s'était conformée à ses volontés. On lui répondit affirmativement. — Le professeur soumit encore une fois ses observations au baron, qui, ne pouvant y croire, arrêta une épreuve pour le jour suivant. — L'épreuve réussit complétement. Plusieurs autres épreuves furent tentées et obtinrent le même succès. — Stupéfait de ce qu'il voyait, et craignant quelque chose de fâcheux pour sa fille unique, le père s'empressa de consulter un vieux médecin de ses amis, homme dans la science duquel il avait pleine confiance.

Le docteur se mit d'abord à plaisanter.

— Ce que vous me dites là est du magnétisme tout pur. Ah ! ah ! Vous croyez au magnétisme, baron ! Ignorez-vous encore que magnétiseur et jongleur sont synonymes ?

— C'est comme vous voudrez ; mais le fait dont je vous parle est irrécusable ; j'ai des yeux et des oreilles, docteur !

Le médecin, voyant que le consultant le prenait au sérieux, quitta le ton du badinage et reprit :

— J'ai un remède infaillible contre la crédulité ; je veux dire contre l'affection nerveuse qui menace mademoiselle votre fille ; mais il est nécessaire que vous me prêtiez votre concours.

— Vous l'aurez, docteur, répondit le baron.

— Il s'agit d'amener votre professeur de musique dans mon cabinet, sans l'avoir prévenu du motif de cette visite. Vous vous rendrez ensuite auprès de votre fille, que vous aurez soin d'empêcher de communiquer avec personne. Nous nous ferons assister l'un et l'autre de deux témoins, hommes de science et sceptiques, surtout!

Les choses ainsi réglées, vous, armé de votre chronomètre et moi du mien, nous prierons M. Anténor d'opérer ses prodiges, et, je le certifie d'avance, vous resterez à jamais convaincu que la puissance magnétique, prise à l'improviste, tombe d'elle-même. La ruse ainsi dévoilée, votre fille cessera d'obéir à une force occulte, et vous serez le premier à rire d'une croyance qui compte aujourd'hui fort peu de fanatiques.

Le lendemain, Anténor se trouvait dans le cabinet du docteur, assisté de deux témoins. Ophélie, également surveillée par deux témoins et son père, était enfermée dans son appartement. Deux cahiers de papier, de même forme, avaient été préparés de part et d'autre: sur l'un devaient être consignés les ordres du magnétiseur, sur le second, les mouvements et réponses de la somnambule. Lorsque les chronomètres, strictement réglés, marquèrent midi, la séance commença.

En ce moment, Ophélie causait théâtre avec les deux amis de son père, et riait bruyamment des piquantes saillies dont pétillaient un vaudeville qu'elle avait vu jouer la veille. Tout à coup la projection lui arriva: ses joues pâlirent, ses traits s'immobilisèrent peu à peu, sa prunelle sembla se pétrifier dans son orbite, et le regard resta invariablement fixe.

Ophélie se leva de la causeuse où elle était assise, alla se placer au piano, et attaqua un morceau avec la facilité de l'improvisation. — La lenteur des mouvements automatiques du corps contrastait d'une manière effrayante avec la rapidité de ses doigts. Le morceau terminé, elle saisit une chaise qu'elle assura contre le mur, monta dessus pour atteindre un volume enfoncé dans une petite

bibliothèque d'acajou, le prit sans rien déranger, redescendit de la chaise, et, se tenant debout au milieu de l'appartement, déclama un des beaux passages du *Roi s'amuse* de Victor Hugo; puis, lançant avec humeur le volume contre le parquet, elle dansa une figure de contredanse, mais lentement et comme contrariée; ensuite elle vint se rasseoir sur sa causeuse. Des sanglots gonflèrent sa poitrine, et ses yeux laissèrent tomber quelques larmes.

Le pauvre père, déjà fortement ému, voulut arracher sa fille à la funeste influence qui la dominait, et briser, par le réveil, cette volonté de fer à laquelle Ophélie obéissait. Les témoins s'y opposèrent et parvinrent à le contenir.

Le calme reparut bientôt sur les traits d'Ophélie; elle ouvrit un échiquier, plaça elle-même les pions sur les cases, et son père eut la faveur d'être battu le premier par elle, qui ne connaissait que l'alpha du jeu. Les deux amis furent successivement battus par des combinaisons qu'ils avouèrent très-savantes. Après cette triple victoire, elle partit d'un grand éclat de rire, ce qui égaya un peu le pauvre baron, et elle se replaça au piano, où elle exécuta un air guerrier ressemblant à une marche triomphale. La sommnambule descendit ensuite à un petit parterre que l'on cultivait pour elle en face des croisées de l'hôtel. Elle parcourut avec adresse et précaution les sentiers sinueux, sans fouler les plates-bandes, arrosa quelques fleurs, en cueillit d'autres, puis remonta à son appartement avec un bouquet fort bien arrangé qu'elle plaça dans un vase. Elle ouvrit sa boîte à dessin, et, d'une main assurée, commença l'esquisse des fleurs.

Pendant qu'elle dessinait, le témoin qui, dans le cabinet du médecin, était chargé d'annoter les volontés de M. Anténor, lui fit cette demande :

— Monsieur, voudriez-vous avoir la complaisance d'ordonner à Mlle Ophélie d'écrire sur son papier nos noms et prénoms ?

— Cet ordre ne sera point exécuté, répondit le professeur. Je ne puis projeter une volonté étrangère; il est nécessaire que toutes les idées à mon élève naissent sponta-

nément dans mon esprit; les idées qui me seraient suggérées par un autre ne parviendraient point à la somnambule. Je puis, si vous le désirez, faire écrire le nom des fleurs composant le bouquet.

Les témoins firent un signe affirmatif.

Ophélie abandonna son dessin pour écrire sur le même papier le nom des fleurs dans l'ordre suivant : — « Rose. — Immortelle. — Narcisse. — Jasmin. — Bouton-d'or. — Lilas. — Anémone. — Hyacinthe. — Jonquille. »

La somnambule prononça lentement le mot jonquille, fit un mouvement de tête, puis ajouta avec un soupir :

— Je me reconnais dans cette fleur..... frêle, pâle et languissante, ce sont bien les caractères de ma constitution chétive..... pauvre jonquille si tendre et si mignonne, à peine les yeux se sont-ils tournés vers toi, que ces tristes paroles arrivent sur les lèvres :

— Demain elle ne sera plus..... hélas! j'aurai ton sort.....

En achevant ces mots, la somnambule s'approcha d'une glace, se peigna, natta ses cheveux, lissa ses bandeaux d'une symétrie irréprochable, puis alla prendre un grand voile de tulle brodé, semblable au voile d'une jeune épousée ; elle le fixa avec une épingle d'or sur les tresses de sa grecque, et s'agenouilla en joignant les mains, de même que si elle allait se mettre en prières. Tout-à-coup elle se leva brusquement et dit avec impatience :

— Non, non, je ne puis me marier..... ma constitution ne comporte pas le mariage..... j'en mourrais..... O mon père! vous qui m'aimez tant..... vous ne m'y forcerez pas.....

Elle garda le silence pendant quelques minutes, et semblait écouter une voix qui lui parlait..... sa physionomie exprima une indicible tristesse; puis un sourire plein de mélancolie s'arrêta sur ses lèvres..... elle prononça ces mots interrompus par des intervalles, comme si elle répondait à des questions.

— Un épithalame..... ce chant n'est pas pour moi..... célébrer la vie et la santé, tandis que je suis faible et ma-

ladive..... poète, c'est un chant de mort qui me convient..... une épitaphe..... cela vous effraye; vous êtes attendri, vous pleurez de voir une pauvre jeune fille sonder de ses yeux, les noirs abîmes de la tombe..... se faner au matin, elle qui souriait à l'existence... des fleurs !... des fleurs!... oui j'aime les fleurs..... vous voudriez cacher ma tombe sous un tapis de fleurs..... hélas! dessous n'est-ce pas toujours la tombe..... la tombe masquée par des fleurs... Les tièdes brises du printemps ont cessé de souffler pour moi, je frissonne déjà sous le vent glacé des hivers.....

Elle se tut de nouveau.....

— Toujours l'épithalame! recommença-t-elle avec un geste d'impatience; mais cessez, je vous prie; je viens de vous dire que le mariage serait ma mort..... pourquoi cette obstination..... voyons composez mon épitaphe. Vous ne vous en sentez pas la force? je serai donc obligée de la composer moi-même..... prenez votre crayon et écrivez :

Comme la fleur qu'un bouton vit sortir.
Naître, briller pendant une journée.
Languir le soir, se faner pour mourir.
Sera ma destinée.

Le père, ne pouvant plus tenir à cette scène douloureuse, s'élança tout larmoyant au cou de la somnambule :

— O ma fille! ma fille! s'écria-t-il en l'embrassant, reviens à toi, repousse au loin ce sommeil infernal qui pèse sur ta tête.

Ophélie, brusquement réveillée, poussa un cri déchirant et s'évanouit dans les bras de son père. Ce ne fut qu'après une heure de secours et de soins empressés, qu'elle revint à elle. Il fallut la mettre au lit, où elle resta quatre jours, offrant des symptômes nerveux très-alarmants.

Immédiatement après la séance, le docteur et les deux témoins se rendirent chez le baron. Les deux cahiers furent scrupuleusement confrontés, lus et relus avec la plus minutieuse attention; on ne put trouver la moindre

inversion, la plus petite erreur. Toutes les projections inscrites se rapportaient parfaitement à tous les mouvements. De part et d'autre on se regarda stupéfait, ahuri !... ... on ne pouvait attribuer au hasard la coïncidence qui existait entre cette longue série de volontés strictement exécutées; et comme les témoins n'étaient point de ceux qui ajoutent foi à la sorcellerie et aux miracles de notre époque, ils se contentèrent d'avouer le fait physiquement inexplicable.

VARIÉTÉS

Le *Figaro* publie une étrange nouvelle qui prouve que, si la religion s'en va, la superstition se cramponne vigoureusement aux mœurs parisiennes.

La préfecture de police a été avisée qu'un certain nombre d'herboristes vendaient, à Paris, des herbes magiques, et qu'ils avaient un assez grand nombre de clients et notamment de clientes.

Les herbes magiques se débitent au brin et fort cher. C'est ainsi qu'une mandragore, cueillie à minuit, le jour de la pleine lune, est cotée à 50 francs en moyenne; une feuille d'azedarach, sur laquelle a été prononcée, le dernier samedi du mois, la grande formule cabalistique de Salomon, 100 fr.; un paquet de mousse qu'une centenaire a fait bouillir avec des crapauds et des os de mort, 50 francs.

La mandragore est très-demandée par le demi-monde, où la conviction qu'elle fait aimer est des plus robustes.

On la met dans le café de la personne qu'on veut séduire.

La mousse cuite avec des crapauds inspire aux personnes gênantes des idées de voyage.

Mousse, mandragore, azedarach, etc., sont, cela va sans dire, les herbes les plus ordinaires, achetées le matin au marché de la rue de la Poterie, et élevées pour la circonstance à la dignité de plantes magiques.

Ce singulier commerce va être désormais activement surveillé.

* * *

La *Feuille d'Avis de Gex* signale un singulier remède du plus grand effet pour la guérison des cors aux pieds.

Il s'agit tout bonnement de prendre un bain de pieds dans l'eau où l'on a fait cuire des haricots verts. Les cors se détachent d'eux-mêmes au bout de dix minutes.



N° 11 Novembre 1872. Année XIIme.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — De l'emploi du magnétisme. — Accidents hystériques causés par une frayeur. — Chronique parisienne. — Un mot au journal *Le Temps*. — Une guérison en chemin de fer. — Le magnétisme et le clergé. — Conférences de M. du Potet.

DE L'EMPLOI DU MAGNÉTISME.

On ne peut plus aujourd'hui avoir aucun doute sur l'efficacité curative du magnétisme ; elle est attestée par une trop grande quantité de preuves évidentes. Le magnétisme animal ne guérit cependant pas tous les malades auxquels il est appliqué. On conçoit qu'il fait peu de chose dans les cas où il faut réduire les forces vitales, lorsqu'un organe est entièrement détruit, lorsqu'il est en présence d'une faible constitution qui n'est pas susceptible d'être réparée. Dans les maladies chroniques, lorsqu'on approche du terme fatal, il ne peut pas l'éloigner, il ne peut que produire un soulagement momentané. Quelquefois, il se trouve des causes extérieures ou intérieures, qui l'empêchent de produire des effets. Mais aussi on a observé que dans certaines positions désespérées, où la médecine avait épuisé toutes ses ressources, il produisait un effet surprenant, en rétablissant la santé. Il agit plus promptement dans les maladies aiguës que dans celles chroniques ; nous pouvons même assurer que la cause provient de ce que les forces vitales existent encore dans toute leur vigueur, aux premiers moments de l'irruption de la maladie, et qu'elles peuvent être plus aisément mises en action.

Le magnétisme a une action très-puissante pour rétablir la circulation du sang et des humeurs.

Pour les apoplexies, pour les contusions, les foulures ou d'autres accidents de ce genre, il évite toujours les saignées, car ce n'est pas généralement pour diminuer la masse du sang que la médecine a recours à cette opération, mais seulement pour mettre le sang en mouvement et l'empêcher de se porter à la partie affectée. Le magnétisme est tout-puissant dans les hémorrhagies ; il les arrête presque instantanément.

Dans l'hystérie, l'épilepsie et toutes les névroses, il calme les crises, et il guérit par son action sur le système nerveux.

Dans les maladies chroniques et compliquées, il faut s'armer de patience et de courage, se dévouer entièrement aux malades que l'on soigne.

Le magnétisme est très-utile auprès des femmes qui sont au moment d'accoucher. Son secours leur est très-avantageux ; il diminue leurs souffrances et facilite leur délivrance. Le magnétisme, dont la vertu est d'être tonique, tout en fortifiant les organes qui sont nécessaires aux fonctions de la vie, étend aussi son empire sur les facultés mentales ; non-seulement il soulage les souffrances physiques, mais il soutient aussi l'esprit par la force et le courage moral qu'il donne.

Le magnétisme a aussi l'effet spécial d'accélérer le progrès des maladies vers leur terme ; il développe rapidement les symptômes critiques, et fait sortir les maladies cachées qui ne se seraient montrées que plus tard. C'est un avantage réel ; mais cela prouve que lorsqu'on a commencé un traitement, on ne doit pas le discontinuer avant qu'il ait été achevé entièrement. Généralement, le magnétisme a éprouvé jusqu'ici un grand désavantage, d'après l'opinion qu'on a de son peu d'efficacité. A la plus légère apparence d'indisposition, et encore mieux si l'on se croit atteint d'une maladie sérieuse, on appelle les médecins, tandis qu'on n'a recours au magnétisme que lorsque la médecine a épuisé tous ses moyens, et que les chances favorables sont beaucoup diminuées. Cela tient à ce que l'on n'y croit pas, et qu'on ne vient à lui qu'en désespoir de

cause. On voudrait toujours lui demander des miracles; il est vrai qu'il en produit souvent.

Le magnétisme animal, ou, en d'autres termes, la communication du principe vital qui existe entre une personne et une autre (on ne peut pas contester ce point), est une simple faculté instinctive, qui dépend entièrement de trois conditions : l'intention, l'attention et la volonté. L'énergie de cette dernière est doublée, décuplée par la confiance que l'on a dans ses propres moyens. Comme cette faculté appartient à tout le monde, et que son utilité est reconnue, c'est un devoir imposé que de s'en servir. — Donnez librement ce que vous avez reçu de même. — On ne doit pas, je le répète, faire un amusement du magnétisme; c'est un moyen de guérison, et, comme dit Deleuze, *un instrument de charité*.

Quoique la pratique du magnétisme n'ait pas besoin d'une grande instruction, encore faut-il quelques notions premières; un nouveau magnétiseur tirera toujours un grand avantage des conseils que peut lui donner un homme habitué à magnétiser. Avant de commencer à s'occuper du magnétisme, il est bon de se souvenir de cette maxime d'*Epictète* : — « Lorsque vous avez jugé qu'une chose pou- « vait se faire, ne craignez pas d'être vus quand vous la « faites, quoique le monde suppose que vous ayez tort. Si « vous n'agissez pas ainsi, évitez de la faire; mais si vous « la faites, ne craignez pas d'être censuré mal à propos. » —

Pour les magnétiseurs inexpérimentés, la coopération des médecins pourrait être utile, non comme acteurs, mais comme conseils dirigeants. Mais pour celà, il faudrait que les médecins se déterminassent à regarder le magnétisme animal dans son vrai jour, à repousser leurs anciens préjugés, à rejeter certains systèmes établis, et qu'ils sentissent peut-être la nécessité de désapprendre quelque chose, et d'en apprendre d'autres. Ils sont dans une erreur profonde, quand ils considèrent le magnétisme comme pouvant nuire à leurs intérêts. Il contribuerait beaucoup au contraire à corriger plusieurs abus dans la pratique de la médecine, à éloigner une quantité de drogues inu-

tiles et pernicieuses, qui engendrent beaucoup de maladies et beaucoup d'infirmités.

Nous pouvons affirmer que depuis bien des années, soit en France, soit en Allemagne, soit en Angleterre, soit en Suisse, et partout ailleurs le magnétisme a eu de très-grands succès, et que des personnes respectables dans les arts et les sciences en ont été témoins. Il est évident que le magnétisme est une prérogative de l'esprit de l'homme; il est combiné avec l'influence d'une volonté énergique, d'une attention soutenue, et d'une intention bienfaisante; aussi quelle quantité nombreuse de maladies ont été guéries par la seule influence du magnétisme, sans qu'on ait employé aucun autre remède.

Avec une grande confiance dans ses moyens, et lorsqu'on se concentre bien, le magnétiseur donne à la nature une plus grande force pour rétablir, suivant les lois, l'action, la réaction et la circulation dans toute l'organisation humaine.

Lorsqu'on sera convaincu des heureux effets du magnétisme pour guérir les maladies, on sera encore plus satisfait de la beauté de sa théorie, si on en considère toutes les conséquences morales. La pratique vous porte nécessairement à faire de bonnes actions; pour produire d'heureux résultats; il faut être charitable, bienfaisant, aimer à secourir et à soulager ses semblables, à leur faire du bien.

On doit encore l'envisager sous un autre point de vue bien plus important, c'est qu'il ramène les hommes vers Dieu, et leur fait sentir l'excellence et la munificence de la divine providence; il leur fait connaître le pouvoir de la volonté, de leur, MOI, sur leur propre intérieur. Il suffit d'être convaincu des ressources immenses qu'embrasse le magnétisme, pour essayer de vouloir produire sur soi-même un adoucissement à ses propres souffrances.

LAFONTAINE.

Accidents hystériques causés par une frayeur.

Il y a un an à peu près, une jeune fille d'une vingtaine d'années eut une grande frayeur qui la jeta dans une crise nerveuse convulsive qui dura plusieurs heures. Les jours suivants elle éprouva des maux de tête avec lourdeur et une espèce de somnolence pendant le jour, et l'insomnie la plus complète pendant la nuit; elle eut des maux d'estomac avec dégoût de tous les aliments, des nausées et même des vomissements de bile et de saburre. Puis des crises nerveuses se déclarèrent, elles n'étaient point aussi violentes ni aussi longues que la première, mais leur fréquence fatiguait beaucoup la malade; elles se présentaient soit le jour, soit la nuit, de sorte que la malheureuse enfant n'avait plus un moment de repos ni de sommeil; elle était d'une faiblesse extrême, ne pouvant prendre aucun aliment sans le rejeter aussitôt, les liquides avaient le même sort. Cet état nerveux fut aggravé par une suppression et par des sangsues qu'un médecin fit poser pour ramener le flux de sang qui, malgré ce moyen, ne reparut pas. La faiblesse augmenta, une maigreur indicible et une atrophie des jambes, qui n'eurent plus la force de supporter la malade, qui dès lors ne put quitter le lit.

Dans les crises nerveuses cependant, elle déployait une force si grande que deux personnes avaient peine à la maintenir pour qu'elle ne se blessât pas.

Les parents, désespérés de ne voir aucun soulagement à cet état si douloureux qui devenait chaque jour plus dangereux; les médecins, ne laissant pas ignorer qu'ils sentaient la médecine impuissante à conjurer la mort qui s'avançait d'un pas lent, mais certain, pensèrent enfin au magnétisme. Les médecins ne s'y opposèrent pas: — je fus appelé.

Quand j'arrivai la malade était calme, mais sa faiblesse était si grande qu'elle ne put répondre à mes questions.

Tout à coup, une crise nerveuse se déclara; on se précipita vers la pauvre enfant pour maintenir les membres, je priai qu'on la laissât libre; — j'ai toujours observé

que les mouvements étaient plus violents et duraient plus longtemps lorsqu'on cherchait par la force à leur ôter leur déploiement pendant une Crise nerveuse.

Je posai aussitôt une main sur la région épigastrique, et bientôt les mouvements cessèrent d'eux-mêmes. Quand il n'y eut plus qu'un tremblement général, tout en maintenant ma main sur l'estomac, je fis des insufflations chaudes sur le cerveau, puis sur le cœur, dont les pulsations ne pouvaient se compter tant elles étaient précipitées. La malade fit une inspiration profonde, ses yeux s'ouvrirent et son regard exprima du soulagement. Je fis alors de grandes passes sur tout le corps, qui produisirent du calme et du sommeil naturel. Elle dormit deux heures sans la moindre agitation, et elle se réveilla au moment où je cessais de la magnétiser.

Je préparai un verre d'eau magnétisée, dont elle but une cuillerée, et qui passa, l'estomac étant moins contracté.

Je la magnétisai de nouveau le soir même; il n'y avait pas eu de crise, mais elle était dans une agitation extrême. La magnétisation la calma, cependant elle passa une nuit très-agitée, mais sans crise, et elle s'endormit vers le matin. Quand elle se réveilla, elle était calme et sourit à sa mère.

Pendant quelques jours je la magnétisai de la même manière, tantôt de grandes passes, tantôt des insufflations chaudes sur le cœur, sur le cerveau et sur l'estomac; je fis poser des compresses d'eau magnétisée sur la tête, sur l'estomac et sur le ventre, et j'exigeai qu'on les renouvelât lors qu'elles devenaient chaudes; je lui donnai à boire quelques gouttes de vin de Bordeaux et de l'eau magnétisée. Le troisième jour elle suça une côtelette de mouton. Les crises n'avaient pas reparu, les maux de tête étaient moins douloureux et elle n'avait plus de vomissements.

Quinze jours après la première magnétisation les règles parurent; — la malade était alors sauvée.

Encore un mois de l'emploi du magnétisme, et toute trace de désordre nerveux n'existait plus.

Ainsi sans rémèdes aucuns, le magnétisme avait guéri une maladie devant laquelle toutes les ressources de la médecine avaient pâli; c'était quand tout était désespéré, que la malade était condamnée et tout proche de la mort, que le magnétisme, ce puissant agent, avait rappelé la vie qui s'en allait.

Si le magnétisme avait été employé dès le début de la maladie, tous les désordres nerveux n'auraient pas eu lieu et la jeune fills n'eût eu qu'une indisposition.

Quand donc aura-t-on la raison de commencer par le magnétisme, et d'abandonner la médecine qui tue par les médicaments qu'elle est forcée d'employer? Il nous faut bien du temps encore, bien du courage et de la persévérance. — Nous en aurons.

Chronique parisienne.

Le vent est aux choses étranges.

On lit dans le *Petit Moniteur universel* du mardi 1er Octobre 1872 :

« A l'entrée du Grand-Montrouge, non loin des fortifications, M. D..., négociant retiré des affaires, habite une superbe maison qu'il a fait construire, n'ayant avec lui qu'une vieille servante et son neveu, jeune homme de 25 ans, employé dans une administration publique. Depuis quelque temps M. D... s'apercevait de la disparition de quelques objets de prix; c'étaient tantôt un couvert d'argent, tantôt une statuette en bronze, tantôt quelques bijoux. La semaine dernière, sa montre, excellent chronomètre auquel il tenait essentiellement, ayant également disparu, il se promit d'exercer une active surveillance. Dans ses prévisions, il était impossible d'un côté que le voleur vînt du dehors ; de l'autre, il ne pouvait porter ses soupçons sur sa domestique, dont la fidélité était à l'épreuve depuis 30 ans qu'elle se trouvait à son service, moins encore sur son neveu, garçon très-rangé, qui partait le

matin pour son bureau et qui rentrait le soir pour ne plus sortir de la maison. Grande était donc sa perplexité.

« Dans l'avant-dernière nuit, à une heure du matin, M. D... entend ouvrir la porte du salon, puis celle de son cabinet, et, se mettant aux aguets, il aperçoit un individu à moitié habillé qui traversait le jardin, sortant de ses appartements du rez-de-chaussée et se dirigeant du côté d'un pavillon situé à l'extrémité d'une allée. Une demi-heure après il le voit rentrer, fermer la porte et remonter au second étage. Son premier mouvement fut d'aller à sa rencontre, un révolver d'une main et la lumière de l'autre, et il arrive en face de son neveu qui, les yeux grands ouverts et sans paraître s'apercevoir de sa présence, entrait dans sa chambre et se couchait tranquillement. Le lendemain, l'oncle en vint aux explications, à ce sujet, avec son neveu qui ne se souvenait de rien et dont la surprise fut grande lorsque faisant des recherches au pavillon du jardin, on découvrit dans un caveau tous les objets disparus dont la valeur s'élevait à environ quatre mille francs. L'honnête jeune homme était somnambule. »

De même on lit dans le *Petit Moniteur* du jendi 3 Octobre 1872 :

« La dame Rose P..., âgée de 77ans, rentière, demeurant impasse Camus, nº 1, était sujette à des crises de noctambulisme et plusieurs fois on l'avait vue la nuit se promener les paupières clauses, dans le jardin dépendant de la maison.

« Hier matin, à la première heure, on l'a trouvée sans vie dans le tonneau d'arrosement qui s'ouvre à fleur de terre dans le jardin, et qui, par suite de la pluie, était rempli d'eau.

« Tout porte à croire qu'elle y est tombée accidentellement en faisant sa promenade nocturne et qu'elle a passé sans transition du sommeil à la mort. »



On sait que si les noctambules sont adroits et agiles dans leurs crises, on ne doit pas ignorer qu'ils sont sujets plus que tout autre à des frayeurs, et que par conséquent il ne leur est pas impossible de se réveilier ou de perdre la tête au point de se mettre à courir dans toutes les directions sans voir où ils vont, ni plus savoir ce qu'ils font.

On lit dans l'article de science du *Rappel*, en date du 25 Octobre, le fait suivant :

« Un entrepreneur de maçonnerie avait parmi ses ouvriers un somnambule qui ne travaillait guère qu'en dormant et de nuit, et qui alors faisait un travail dont il eût été incapable éveillé et de jour, et que nul autre que lui n'eût pu faire. A tel point que son maître lui payait double salaire. Celà dura sept ans et finit mal comme il devait arriver. Un jour, ou plutôt une nuit, des passants, étonnés de le voir à l'ouvrage, s'étant mis à crier, il s'éveilla, tomba du faîte d'une maison et se tua. »

Cela est raconté dans la *Tribune médicale* par le docteur Liégey, médecin à Choisy-le-Roi, qui le tient de la fille même de l'entrepreneur susdit. Cette femme, somnambule elle-même, rapporte qu'il lui arrivait fréquemment dans sa jeunesse de se relever la nuit pour se livrer toute endormie à diverses occupations dans la maison et au dehors, et que plusieurs fois elle attela les bœufs et les conduisit aux champs.

Ce sera un jour un grave sujet de honte pour la science contemporaine que d'avoir négligé et dédaigné l'étude de cet ordre de faits, et en les négligeant, d'avoir permis au charlatanisme d'en faire sa proie. Cet aveuglement ira de pair avec celui qu'attestent l'histoire des aérolithes et tant d'autres histoires, avec cette circonstance aggravante qu'il aura été ici plus préjudiciable qu'ailleurs, puisque c'est la connaissance de nous-même, la première de toutes, qu'il aura eu pour effet de retarder.

On lit dans le *Gers*, du 18 Octobre 1872 :

Mirage dans les Landes.

« Un phénomène qu'expliquent les lois de la physique

s'est produit avant-hier à Montréal. Les habitants de cette localité ont vu dans le ciel le bourg de Gabarret, distant d'environ trente kilomètres dans les Landes. On distinguait parfaitement, dit-on, les maisons, les jardins, l'église, les arbres élevés, etc. Il paraît que, presque à la même heure, M. Cazaubon était témoin d'un spectacle plus digne encore d'attention de la part des observateurs. C'était comme un navire aux voiles déployées qui se balançait sur les nuages comme s'il eût été agité par les vagues. »

Ces mirages sont le résultat de la réfraction de la lumière et de la densité des couches d'air superposées, produits par des courants d'air contraires. Une multitude de circonstances peuvent en déterminer la position et en varier les effets. L. Auffinger fils.

Un mot au journal « Le Temps. »

Le journal *Le Temps*, dans son numéro du 15 Octobre, à propos des miracles de Lourdes et autres, prend à partie notre journal *Le Magnétiseur*, et nous traite cavalièrement de charlatan. C'est un honneur pour nous qu'un journal sérieux comme le *Temps* veuille bien s'occuper de nous ; nous aurions désiré, nous l'avouons, qu'il fût tombé sur un autre numéro, il aurait eu une autre opinion de nous.

C'est un article de la *Revue spirite* de Paris (dont cependant nous avions indiqué la provenance), que nous avions reproduit dans notre numéro de Septembre dernier qui nous vaut cette injure.

Il est vrai que nous ne l'avions pas fait suivre de réflexions, persuadé que notre opinion sur ces faits et sur les Esprits était assez connue pour nous en dispenser. Nous avons eu tort.

La *Revue spirite* de Juillet racontait qu'à Pesth en Hongrie, on avait obtenu des photographies représentant des Esprits. C'était la répétition d'un fait pareil que nous avions cité dans le numéro de Juin de 1863, et que nous avions fait suivre des réflexions suivantes :

— Voici l'article : La *Revue spiritualiste* de Paris ra-

contait à cette époque : « qu'un M. MUMLER, photographe,
« à Boston, avait reproduit la forme d'une de ses parentes
« morte depuis douze ans. Et le Docteur GARDNER de Boston venait affirmer que cette reproduction avait été suivie
« d'une douzaine de portraits rétrospectifs, obtenus d'outre
« tombe de la même façon ; un docteur Schild affirmait
« également, qu'un M. Taylor étant venu à Boston, d'une
« distance de 800 milles, afin d'obtenir la ressemblance
« d'un enfant mort à l'âge de sept mois, avait retrouvé
« sur son bras la forme exacte de l'enfant, etc., etc.

Nous combattions, dans le numéro de Juillet suivant, ces faits que nous taxions de jongleries, et nous disions :

« Comment admettre en effet, qu'on puisse obtenir sans un dessin, sans une image quelconque, la reproduction des traits d'une personne morte, c'est-à-dire d'un esprit qui n'est pas matière, qui n'a pas de corps, qui n'a pas de formes, qui n'est pas visible ? Comment admettre que cet être *qui n'existe pas*, puisse reprendre son corps matériel, et, qui plus est, les vêtements, les coiffures qu'il portait avant sa mort ?

« Nous aimons mieux supposer que M. Mumler, le fameux Médium, photographe spirite, est doué d'un esprit inventif et tant soit peu mystificateur.

« Mais, en photographie spirite comme en toutes choses, nous aimons à ne nous en rapporter qu'à nous-mêmes, et à nos expériences personnelles. — Nous avons donc voulu faire un essai sérieux sur ce sujet, d'autant mieux que nous savions nous mettre dans l'état mixte bien avant que le nom eût été inventé.

« Nous nous sommes rendu chez un photographe de nos amis, M. Garcin, place Bel-Air, et nous avons mis sa complaisance à contribution.

« Nous avons posé plusieurs fois dans l'état de médium en cherchant à évoquer, par un effet intense de volonté, l'esprit d'une personne qui nous avait été chère, pour qu'il vînt poser sur une chaise placée à côté de nous. Le photographe lui-même concentrait de son côté sa volonté sur la même idée.

« Après des expériences consciencieusement faites et dans

les conditions voulues pour réussir, mais cependant infructueuses, nous nous sommes décidé à évoquer les Esprits d'une autre manière ; car je tenais à pouvoir nier avec connaissance de cause des faits aussi étranges, qui cependant étaient attestés par des hommes honorables.

« Eh bien ! nous le déclarons ; — nous avons parfaitement réussi, — et nous pouvons montrer aux curieux plusieurs cartes représentant notre portrait très-ressemblant ; à côté de nous, — on aperçoit une figure, un corps vaguement dessiné, dont l'apparence vaporeuse et confuse permet à peine de reconnaître les traits du visage.

« Est-ce là un Esprit ? — oui, — mais un esprit appartenant à la terre, un fantôme de chair et d'os.

« Après avoir constaté l'insuccès de nos premières expériences, voici comment nous avons expérimenté.

« L'Esprit (M. Garcin) a posé tantôt à côté de nous, tantôt en arrière pendant deux secondes seulement, et il s'est retiré, tandis que pour nous-mêmes la pose était de six secondes. — Nous avons obtenu de cette manière notre portrait très-net, bien modelé, et celui de l'Esprit vague et indistinct comme une ombre.

Nous finissions en disant :

« Nous pouvons le dire hardiment, la photographie spirite est un mensonge ; jamais on n'a obtenu et jamais on ne pourra reproduire réellement l'image de ce qui n'existe pas matériellement.

« Ces jongleries pronées par les journaux spiritualistes et spiritistes, dans le but de prouver l'immortalité de l'âme, sont plus nuisibles qu'avantageuses à cette théorie, et n'ont d'autre résultat que de faire pencher, au contraire, vers le matérialisme. »

Ce que nous écrivions en 1863, nous le pensons toujours, et nous avons toujours soutenu que les Esprits, s'il y en a, ne peuvent avoir aucune communication avec l'homme sur terre.

Nous espérons, d'après cette nouvelle déclaration, que le journal *Le Temps* aura une moins mauvaise opinion du journal *Le Magnétiseur*.

Ch. LAFONTAINE.



Une Guérison en chemin de fer.

16 Octobre 1872.

Cher Maître,

Je faisais, il y a un mois, une excursion autour de Trieste. En entrant dans le wagon, j'entendis une jeune femme de vingt à vingt-deux ans, demander un verre d'eau, en disant qu'elle allait se trouver mal. En effet, elle blémissait à vue d'œil, un spasme nerveux l'envahissait, les yeux se convulsaient, et le tremblement se manifestait.

Sans rien dire, je pris une de ses mains dans la mienne, je mis mon autre main sur son estomac; après une ou deux minutes, je portai au front la main qui m'avait servi à établir le rapport, je fis quelques insufflations froides sur le front, quelques grandes passes dégageantes, et tout était fini. La bouche et les yeux avaient repris leur sourire, la respiration était redevenue normale et la jeune femme était toute surprise de se voir ainsi guérie, sans s'expliquer comment, par un inconnu.

Tout ceci est très-simple, cher maître, très-élémentaire, et n'a d'autre intérêt que de vulgariser toujours de plus en plus la connaissance du bien que chacun de nous peut faire, en toute occasion, avec un peu de bonne volonté.

Mille amitiés bien sincères. L. Favre Clavairoz.

Le magnétisme et le clergé.

A la fin du siècle dernier, un ecclésiastique de Genève, M. le ministre Moulinié, guéri par Mesmer, dont il devint depuis le fervent disciple, écrivit une brochure adressée à un pasteur et professeur de l'Eglise et de l'Académie de Genève, pour attirer son attention et celle de ses concitoyens sur la valeur thérapeutique du magnétisme.

En voici quelques fragments qui présentent un intérêt d'actualité, car de nombreux étudiants en théologie ont suivi des cours de magnétisme, et plusieurs s'en occupent avec succès. La société fondée dernièrement à Genève compte aussi un pasteur parmi ses membres, et l'on sait que le pasteur Lavater, de Zurich, et le célèbre théologien Schleiermacher, cultivaient aussi la science de Mesmer.

« Les particuliers riches et désœuvrés feraient fort bien « de suivre l'exemple de M. Audeoud, notre concitoyen, « qui s'est instruit dans le magnétisme qu'il pratique avec « beaucoup de succès. S'il appartient par état aux méde« cins de guérir, il appartient à tous les individus de se « préserver; et certainement rien n'est plus propre que « le magnétisme à affermir la santé, peut-être même à « prolonger nos jours ; c'est là le vœu de l'auteur de « cette découverte. Depuis trois mois que j'assiste avec « assiduité à son traitement, j'ai pu m'assurer que son « excellente âme n'a en vue que le bien de l'humanité. »

« C'est ainsi que cette doctrine bien méditée par des « âmes honnêtes pourrait influer sur les mœurs, et res« serrer le nœud de cette charité faite pour unir des hom« mes qui se touchent par tant d'endroits.

« Un établissement public doit donc avoir lieu dans « Genève : il y faut des médecins instruits à fond de cette « doctrine; il en faut qui rassemblent chez eux les mala« des qui pourront s'y rendre; il en faut qui aillent de « maison en maison traiter les malades alités. Nos magis« trats sont trop éclairés pour ne pas y concourir : notre « hôpital y gagnerait considérablement pour l'économie et la « rapidité des guérisons ; tous les ordres de l'Etat y sont « intéressés ; la santé publique doit être un objet d'atten« tion sérieuse pour ceux qui nous gouvernent; ils sont « faits pour aller droit au bien. Eh ! que cette doctrine « ferait bien entre les mains de nos pasteurs ! Quelle in« fluence ne pourrait pas avoir dans une campagne, et « même dans les dizaines de la ville, un pasteur qui en « recommandant à Dieu les malades de son troupeau, « leur rendrait la vie ou soulagerait leurs douleurs ! Je « vois même ici un excellent moyen de ranimer la dévo« tion parmi nous, et le respect pour le saint ministère.

« Pourra-t-on ne pas rechercher, chérir et respecter « des pasteurs qui pourront soulager si facilement leurs « frères, et leur montrer le doigt du Dieu qui, avec des « moyens si simples, vient à leur secours ? Ce respect ne « rejaillira-t-il point sur la religion même.

« Pour moi, je l'avouerai, je ne puis adoucir par un

« attouchement les maux des personnes qui m'entourent « sans verser des larmes d'attendrissement, sans bénir « Mesmer et le grand Bienfaiteur qui nous l'envoie. La « nature me paraît plus intéressante, parce que je la vois « plus simple, et son Auteur me paraît toujours plus ado-« rable. Enthousiasme! va-t-on s'écrier, peut-être; je « crois cependant pouvoir être certain, autant qu'un homme « puisse l'être, de la réalité de mes actions; l'enthou-« siasme d'un médecin n'a jamais suffi pour guérir ses « malades, ni pour établir une crise de convulsion chez « personne, en dirigeant un doigt qui n'est pas aperçu « par le malade.

« Mes essais que je rapporte ici pour montrer l'accord « de la pratique avec la théorie que je me suis faite, et « pour prouver la réalité et la vérité de cette doctrine, « ont abouti aux principaux effets suivants :

« 1° D'abord à me soulager très-promptement, lorsque « j'ai eu quelque incommodité;

« 2° A guérir radicalement dans vingt-quatre heures « une inflammation portée dans l'estomac au point d'in-« tercepter toute nourriture et toute boisson depuis six « jours;

« 3° J'ai dissipé dans quelques minutes des angoisses « avec suffocation qui duraient depuis une semaine;

« 4° J'ai guéri un jeune homme d'un mal d'estomac pério-« dique; j'ai trouvé, par la seule direction du doigt, une « obstruction dans le bas ventre que ma seule approche « émeut, et que je fais évacuer sans attouchement;

« 5° Je magnétise tous les jours un enfant de trente « mois, qui a la fièvre et une faiblesse dans les reins à « la suite d'une chûte : la fièvre est sortie par la tête, par « la transpiration et par d'abondantes évacuations; le dé-« pôt formé et durci dans les reins fond et se déplace;

« 6° J'ai dissipé dans quelques minutes, par le simple « attouchement, une douleur aiguë qu'avait une personne « derrière le dos depuis plusieurs jours.

« Au reste, l'enthousiasme pour le magnétisme ne doit « pas aveugler au point de persuader que ce remède soit, « dans l'état actuel de notre constitution dépravée, seul

« suffisant pour opérer toutes les guérisons. C'est surtout « dans les maladies aiguës qu'il produit de grands effets, « et qu'il seconde merveilleusement la nature; dans les « maladies chroniques, sa marche est plus lente, et je « crois qu'on pourrait très bien lui associer l'aimant et « l'électricité, qui dans le fond ne sont que ses enfants. « Le magnétisme n'est universel qu'autant qu'il est ap« plicable à toutes les maladies avec plus ou moins de « succès, selon les circonstances (301). »

R.

Conférences de M. Dupotet.

Nous avons en ce moment à Genève M. le Baron Dupotet, le doyen des magnétiseurs français. M. Dupotet est sur la brèche depuis cinquante ans; sa vie n'a été qu'une longue lutte, qu'un long combat avec les médecins, avec les académies, toujours magnétisant, toujours écrivant, pour faire accepter le magnétisme. Ses ouvrages sont nombreux et sont des plus estimés, même de ses adversaires. La Thérapeutique, le Manuel de l'étudiant Magnétiseur, le Traité complet du magnétisme animal, la Magie, le *Journal du Magnétisme*, feuille publiée à Paris pendant près de vingt ans, etc., etc., et si nous sommes bien informé, il y en a un dernier sous presse.

M. Dupotet, malgré ses soixante-seize ans, vient faire à Genève, à Lausanne, des conférences **sur le pouvoir magnétique de l'homme.** Deux de ces conférences ont eu lieu au Casino; les auditeurs ont retrouvé chez le conférencier, toute l'ardeur, toute la verve, tout l'esprit de l'écrivain; la conviction déborde dans sa parole, et on reconnaît que le magnétisme est sa vie.

Il y aura foule pour les autres conférences, tous voudront entendre cet homme dont le savoir et l'expérience sont immenses. Nous ne saurions trop engager nos anciens élèves et le public qui s'occupe de science à aller l'entendre et l'applaudir.

LAFONTAINE.



N° 12 Décembre 1872. Année XIIme.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — AVIS. — RÉFORME MÉDICALE, HYGIÈNE ET MAGNÉTISME. — CHRONIQUE PARISIENNE. ÉTAT DU MAGNÉTISME A PARIS. — GUÉRISON MAGNÉTIQUE. — UNE MYSTIFICATION. — DE L'ELECTRICITÉ ANIMALE. — MASSEURS JAPONAIS. — TABLE DES MATIÈRES.

AVIS A NOS ABONNÉS

Nous venons remercier aujourd'hui nos abonnés de leur bienveillant concours pendant cette douzième année. Notre publication n'a pas toujours été à la hauteur où nous aurions voulu la maintenir ; nous n'avons pas toujours été très-exact pour la livraison du journal ; nous nous en accusons en leur en faisant nos excuses, et nous osons compter sur l'indulgence qu'ils nous ont toujours généreusement accordée.

Pour éviter ces retards, aussi pénibles pour nous que pour nos abonnés, nous venons leur demander un congé de quelques mois ; c'est-à-dire que nous suspendrons notre journal pour nous livrer entièrement aux soins à donner à nos malades, et, à la terminaison d'un ouvrage que nous voulons publier le plus tôt possible.

Il y a beaucoup d'ouvrages sur le magnétisme, beaucoup de traités théoriques et pratiques, écrits par des hommes savants; cependant, nous croyons voir une lacune que nous chercherons à combler.

Nous n'avons pas la prétention de faire mieux que les autres, bien loin de là, mais nous croyons qu'il y a des choses utiles qui n'ont été qu'effleurées et que notre vieille expérience nous permettra d'approfondir.

Nous le répétons, nous ne cessons pas la publication de notre journal, nous la suspendons seulement pour la reprendre au plus tôt, car le magnétisme ne doit pas rester sans un organe, et malheureusement notre journal est le seul qui existe encore aujourd'hui.

Nous disons donc à nos abonnés, **au revoir et à bientôt.**

LAFONTAINE.

RÉFORME MÉDICALE (1)
Hygiène et magnétisme.

Plus d'un œil profane avait vu et signalé l'anarchie médicale dans laquelle se complaît naïvement la société actuelle. Mais le public, qui n'a des oreilles que pour ce qui émane des corps officiels, n'avait rien entendu. Pour triompher de sa surdité chronique, il fallait que le cri d'alarme sortît du corps médical lui-même.

C'est ce qui vient d'arriver.

Sous le pseudonyme de Franck de Sombec, un docteur de Paris a jeté une bombe d'essai dans le feuilleton de la *Réforme médicale*. Cette bombe inattendue a jeté l'émoi dans le personnel médical et pharmaceutique, et a donné le frisson aux malades. Ayant réveillé beaucoup d'échos sympathiques, le savant docteur a quitté l'anonyme, et a transformé ses spirituels feuilletons en un volume de 436 pages (1), que devra lire tout homme qui s'intéresse à la santé publique et à la sienne.

(1) L'état actuel de la médecine et des médecins en France, par le Dr Combes. Paris 1869, chez Delahaies libraire.

Les premières lignes de ce livre sont peu faites pour nous laisser dormir en paix sur l'oreiller de la routine.

« Si le public, dit l'auteur, connaissait la dixième partie « des abus médicaux dont il est journellement la victime, « il pousserait un *tolle* si général, qu'il produirait l'effet « de la trompette de Gédéon sur les murailles de Jéricho. »

Il est certain qu'après avoir vu le bélier de ses trente-huit chapitres battre en brèche les murailles lézardées de l'édifice médical traditionnel, on éprouve la vague appréhension d'un homme qui traverse une rue en démolition, sous une pluie de mœllons et de tuiles. On tremble, à chaque minute, de recevoir quelque docteur ou quelque pharmacien sur la tête.

Un tel réquisitoire ne se résume pas ; il faut le lire tout entier, et le conseil sera facile à suivre dès qu'on aura jeté les yeux sur les premières pages. L'esprit de l'auteur, la vérité des critiques et l'importance du débat, se chargeront sans peine de conduire rapidement le lecteur jusqu'à la table des matières.

Or, quand le lecteur aura fait ce voyage instructif, au travers du sombre labyrinthe médico-pharmaceutique ; quand il aura lu : « la *bataille de doctrines ;* le *pétrin médi-* « *cal ;* la *médecine interlope ;* le *charlatanisme ;* les *réputa-* « *tions médicales ;* les *spécialités médicales et pharmaceuti-* « *ques ;* les *consultations entre médecins ;* les *annonces* et « autes modes de publicité; le *mensonge* en médecine; « l'*oraison funèbre médicale ;* le *martyrologe ;* la médecine « administrée aux *pauvres*, aux *riches* et aux bourgeois; le « *médecin se soignant lui-même*, » il sera pleinement édifié sur la valeur du régime actuel et sur l'urgence d'une réforme.

En attendant que le spirituel volume du Dr Combes arrive entre les mains de ceux qui parcourront ces lignes, voici quelques échantillons des opinions médicales, pharmaceutiques et chirurgicales de l'auteur.

Le premier est emprunté au chapitre XIII, où il est

« dit, et quelque peu prouvé, que lorsqu'un malade ap-
« pelle un médecin pour le soigner, le médecin commence
« par se soigner lui-même...

« Au seuil de la maison du malade, le médecin affecte
« une démarche grave et mesurée, un visage plein de
« *compatissance* et mêlé d'un calme olympien. Puis il
« s'approche du malade avec une mielleuse douceur...
« Grand Dieu ! On disait un anthrax, et ce n'est qu'un
« furoncle qu'un cataplasme pourrait terrasser ? Mais c'est
« égal, on l'attaque avec bien d'autres batteries. On l'ac-
« cable d'onguents, on le noie de potions, on l'assiége
« d'embrocations, tous moyens héroïques, mais inutiles
« et peut-être un peu nuisibles... On lui fait ingurgiter
« un élixir, un sirop nouveau, une liqueur digestive, un
« bonbon confectionné par un pharmacien ami du pro-
« grès et des malades, et que le docteur ordonne en com-
« mémoration du petit envoi qui lui en a été fait à lui-
« même. »

« Et ne faut-il pas signaler aussi l'emploi du remède
« *nouveau*, mirifique et exotique, dont le vocable inédit
« et baroque inspire le respect au client, tout en désarti-
« culant sa mâchoire s'il ose le prononcer ? Quelle ingé-
« nieuse et transcendante manière de tirer un pétard dans
« la triste demeure de la douleur. » (Pag. 114.)

Ecoutons maintenant ce que dit le docteur Combes, à l'endroit des amis de la scie et du bistouri, ou de la vivisection :

« Et que dirai-je de ces amputations, de ces cautérisa-
« tions, et de ces opérations inutiles ou impraticables
« faites un peu partout, mais surtout dans les hôpitaux
« bien plus dans l'intérêt des opérateurs que dans celui
« des malades? » (Pag. 118.)

« Mais que serait-ce si j'abordais la question de la pe-
« tite chirurgie, taillant, brûlant, scarifiant, vésicant, et
« embrochant le pauvre monde, à tort et à travers, sous
« prétexte de révulsion ou de dérivation, et couvrant de
« cautères et de moxas des colonnes vertébrales cariées,
« qui ne s'en dérangent guères pour cela. » (Pag. 357.)

« Quant à la *pharmacie*, elle est engorgée d'une foule « de choses inutiles, encombrantes, coûteuses et grotesques, des onguents composés et des extraits de l'autre « monde... Aussi, ai-je l'honneur de présenter à monseigneur le Codex, sous le nom de *nihiline*, le principe qui « se dégage de plus en plus par la trituration et la dilution homœopathiques, et qui entre, pour les trois « quarts au moins, dans l'action des médicaments de l'allopathie officielle. » (Pag. 357.)

« Mais c'est assez pour le moment, et je crois avoir « suffisamment prouvé qu'il serait bon que le médecin ne « pût trouver *son intérêt* que dans l'absence des malades « ou dans la prompte guérison des maladies. Ere fortunée « et pas du tout utopique qui commencerait dans un « quart d'heure si j'étais gouvernement... » (Pag. 119).

Il est évident, en effet, que cette concordance d'intérêts entre les médecins et le public, impossible sous le régime actuel, serait complètement réalisée si les médecins étaient rétribués par l'Etat et organisés hiérarchiquement, sous la seule autorité de corps nommés par eux.

Voici comment le docteur Combes résume, au triple point de vue des intérêts des *médecins*, des *malades* et de l'*Etat*, les avantages de l'organisation qu'il propose :

« Satisfaction entière serait alors donnée ;

« *Aux médecins*, en leur permettant, en dehors de « toute préoccupation de pain quotidien, qui aujourd'hui « les aigrit et les blesse, de se livrer aux études qu'ils « aiment, mais qu'ils négligent forcément pour se mettre « en quête du client, et de se donner tout entiers à la pratique ;

« *Aux malades*, en leur assurant des soins éclairés, « constants, consciencieux, assidus, et en leur permettant « d'arrêter de bonne heure le développement des maladies, « d'atténuer leur gravité, et surtout de diminuer leur « durée ;

« *A l'Etat :* 1° En obtenant aisément des travaux d'ensemble d'une immense portée, des statistiques importantes qu'on ne fera jamais sans cela ;

« 2° En assurant partout et toujours un service médi-
« cal aussi parfait que possible pour le pauvre comme
« pour le riche, pour le paysan comme pour le citadin;
« 3° En diminuant, dans une énorme proportion, le
« nombre des journées d'hôpital;
« 4° En augmentant parallèlement celle du travail pro-
« ductif, seul créateur de la richesse absolue.
« Tout cela pourrait se faire sans efforts, sans bruit,
« sans difficultés peut-être, dès l'instant que cela serait
« compris, en augmentant de quelques centimes les con-
« tributions directes, et en diminuant d'autant et de bien
« plus encore, la somme que chaque famille paie annuel-
« lement pour cause de maladie. » (Préface, pag. XXVIII.)

Le docteur Combes ne nous paraît pas exagérer les avantages du nouveau régime qu'il propose. Nous croyons même qu'il a oublié d'en signaler plusieurs. En voici deux qui méritent certainement d'être mentionnés :

1° Sous le régime de l'*antagonisme des intérêts* entre les médecins et les malades, l'*hygiène* est mise à la porte des premiers, comme dangereuse, et frappe en vain à la porte des seconds, comme inconnue.

Si les médecins étaient rétribués par l'Etat ou par les communes, l'*hygiène* ne serait plus un concurrent redoutable, très-capable de leur couper beaucoup d'herbe sous les pieds, mais un aide précieux, qui leur épargnerait beaucoup de besogne, et leur donnerait des loisirs, sans porter aucune atteinte à leur budget.

Ils seraient donc aussi empressés de la *faire connaître* au public et de la *recommander* chaudement à leurs malades, qu'ils sont disposés aujourd'hui à faire tout le contraire.

Or que l'on se représente l'influence exercée sur la santé publique d'une ville, par cette prédication hygiénique de vingt, trente, cinquante médecins, vulgarisant, recommandant sans cesse, aux bien portants et aux malades les moyens de *prévenir*, de *pallier*, et souvent de *guérir* sans aucun secours pharmaceutique la plupart des maux qui nous atteignent !

2° Le budget des médecins actuels a un autre ennemi tout aussi redoutable que l'hygiène, c'est le *magnétisme.*

Le faux magnétisme, celui des charlatans et des fripons, leur agace surtout les nerfs. Le docteur Combes appelle « ces somnambuliseurs, des chenapans émérites, flanqués « de drôlesses qui feignent de dormir le jour pour pouvoir « se dispenser de dormir la nuit, sommeil qui n'existe « réellement que dans le bon sens d'imbéciles nombreux « et huppés. »

Le docteur réformiste a cent fois raison de stigmatiser cette honteuse exploitation de la crédulité publique. Mais il paraît ignorer qu'il y a un autre magnétisme, sans aucun rapport avec celui-là, le *magnétisme médical*, jadis en grand honneur auprès des médecins et des prêtres de l'antiquité, retrouvé par le docteur Mesmer, et appliqué avec succès, depuis près d'un siècle, dans tous les pays, au traitement des maladies les plus diverses.

Ce magnétisme-là, qui a fait ses preuves, dans les hôpitaux de Londres (1), de Calcutta, de Paris, de St-Pétersbourg, etc., etc., et entre les mains de Mesmer, de Puységur, de Deleuze, du baron du Potet, de M. Lafontaine, du commandant Laforgue, du marquis de Guibert, des docteurs Charpignon, Teste, Husson, Deslon, Fouquier, Rostan, Louyet, Cloquet, du Planty, Auber, Tony Moilin, etc., etc., ce magnétisme-là est aujourd'hui un concurrent très-sérieux des médecins, et plusieurs montrent assez, par leurs paroles et par leurs actes, qu'ils s'en sont fort bien aperçus.

Il est demontré en effet qu'avec l'emploi rationnel du vrai magnétisme, on peut *prévenir*, *enrayer* et *guérir* sans docteur ni médicaments, un très-grand nombre de malades, ce qui n'augmente pas le budget des hommes de l'art.

(1) L'*infirmerie magnétique*, fondée à Londres en 1849, par l'archevêque de Dublin, le Dr Elliotson, et d'autres notabilités d'Angleterre, a traité quatre mille malades de 1849 à 1869, et a obtenu de nombreux succès constatés par des rapports officiels livrés à la publicité.

Sous le régime rationnel proposé par le docteur Combes, les médecins étant directement *intéressés* à la santé publique, puisque la diminution du nombre des malades *augmentera leurs loisirs*, sans porter atteinte à leur budget, ils seront charmés que de vrais magnétiseurs fassent une partie de leur besogne. Ils auront alors le temps d'étudier eux-mêmes cette nouvelle branche de la thérapeutique et, à l'exemple des médecins russes, ils ordonneront à leurs malades un traitement magnétique, comme ils ordonnent aujourd'hui les eaux minérales, un changement d'air ou de régime, etc., etc.

Placé sous le contrôle de leurs lumières et de leur expérience médicale, le magnétisme empirique, charlatanesque absurde et immoral, cédera peu à peu la place au magnétisme rationnel et scientifique, dont les heureuses influences sur le corps et sur l'âme des malades, ne sont plus niées aujourd'hui que par la passion, l'ignorance ou l'intérêt.

Ainsi protegée par un corps d'hommes instruits, savants, intéressés à faire diminuer le nombre et la durée des maladies, et recommandant au public l'*hygiène* et le *vrai magnétisme*, la société se trouvera dans des conditions sanitaires inconnues jusqu'à ce jour, et la réforme médicale proposée par le docteur Combes portera, dans tous les domaines, des fruits inespérés.

E. R.

CHRONIQUE PARISIENNE

Etat du Magnétisme à Paris.

Les années 1870-1871 néfastes pour la France sous tant de rapports, en lui enlevant deux provinces et grevant son budget d'une somme énorme, laisseront aussi une lacune dans les sciences ou tout au moins un temps d'arrêt marqué.

D'après nos connaissances dans le monde magnétique

parisien et une tournée chez nos principaux libraires, nous constatons avec regret une absence complète de toute publication de nos grands maîtres ou hommes érudits ; espérons cependant que ce temps n'aura pas été entièrement perdu pour nous et qu'infatiguables à notre science, ils auront sans doute préparé des matériaux d'œuvres nouvelles, appelées à voir le jour lorsque le calme dans les esprits sera tout à fait rétabli.

Ceci dit, parlons de l'état du magnétisme pratique. — Nous trouvons une similitude grande entre la marche des sciences et celle de la nature. Sans doute, tout s'enchaîne dans l'Univers ou se relie par quelque point ; si l'arbre ne grandit pas l'hiver et ne donne point de fruits, en revanche ses racines progressent et s'étendent afin d'apporter une force nouvelle quand viendra la séve qui, le moment venu, produira son épanouissement.

Il semble en ce moment en être de même pour la science magnètique ; disons que, pendant cette espèce d'engourdissement qu'elle vient de traverser : son sommeil était cependant, à bien l'examiner, plus factice que réel ; car si rien de bien remarquable ne s'est produit à la surface, il est facile de reconnaître à certains signes précurseurs que ce temps d'arrêt n'a pas été perdu pour elle, mais employé au contraire, comme pour l'arbre, à se fortifier par la base. En poussant même plus loin notre métaphore nous pourrions lui prédire avant peu, et cela sans être *devin*, une existence plus virile, plus étendue ; des prodrômes certains en témoignent : l'arbre fortifié renaît à la vie, le bourgeon magnétique s'entr'ouvre, et si quelque souffle inattendu sous forme de tempête ne vient encore entraver sa marche ascendante, nous ne tarderons pas à assister à son développement si utile et si désiré.

En effet c'est avec un véritable plaisir que nous voyons le monde magnétique se réveiller, la société de Magnétisme de Paris, composée d'hommes de cœur et dévoués, à la tête desquels se trouve un magnétiste distingué (M. Robillard) qui a pris à tâche avec tous ses membres de

la relever et de soutenir le drapeau un moment défaillant du Magnétisme.

La société de Magnétisme de Paris qui a élu son siége près le Palais-royal, rue Molière, 27, ayant à sa disposition une salle magnifique qui lui est particulière, y reçoit à certains jours désignés quelques invités afin de les initier à ses études et ses recherches, en les faisant assister à ses séances de démonstration et de thérapeuthique magnétiques, ce qui lui permet de se recruter de nouveaux membres et redouble l'ardeur et le dévouement qui l'animent.

C'est ainsi que l'on y voit des hommes de talent, des chercheurs l'honorer de leur présence et prendre part à ses discussions en y apportant leur savoir ; à la dernière grande séance, c'était un homme de la science officielle *ne faisant pas partie de la société* qui y prenait la parole, docteur médecin connu par ses études sur le foie, orateur à la salle du boulevard des Capucines ; ce praticien fit une conférence résumée des trois faites par lui antérieurement au Boulevard, et ce n'est pas sans un certain intérêt qu'on l'a entendu faire un vaste exposé de la science médicale. Passant en revue et énumérant tous ses chefs-d'Ecole depuis les temps les plus reculés jusques à nos jours, arrivant au magnétisme, il cite de même, Mesmer, Deslon, Deleuze, Puységur, du Potet et autres.

Après ces efforts communs, nous voyons les efforts individuels, les somnambules lucides conseillant leurs malades et ordonnant le magnétisme avec succès, nous voyons aussi les salons particuliers qui ont depuis longtemps rouvert leurs portes ; dans plusieurs se font des expériences sérieuses, là est une pépinière où une jeunesse studieuse et intelligente vient s'initier à la pratique de notre science. On peut augurer qu'il en sortira une phalange d'hommes convaincus qui continueront l'œuvre de leurs devanciers et seront plus heureux peut-être dans la noble mais ingrate tâche que nous nous sommes imposée.

Mais, nous devons avoir confiance dans l'avenir, des

signes certains se manifestent, dans les classes élevées les gens du monde se réunissent pour étudier et discuter les sciences dites occultes et autres, apportant et unifiant leur savoir de médecins, de magnétistes, de libres-penseurs et même de spirites ; un de ces groupes distingués par son esprit de recherche se réunit boulevard Beaumarchais, on peut dire sans flatterie aucune qu'il est composé de véritables penseurs.

C'est avec plaisir aussi que nous voyons s'ouvrir un salon d'études magnétiques chez des dames de la haute société du quartier Bonne-Nouvelle; on nous rapporte que les expériences y sont très-intelligemment conduites.

Une ère de reprise, disons-le avec assurance, se prépare pour la science magnétique, l'arbre grandira ! . . . les générations à venir appelées à profiter de ses bienfaits nous en seront reconnaissantes.

Donc à l'œuvre et continuons notre tâche . . .

P. S. Nous savons de bonne source qu'un maître cher à tous, M. le baron du Potet est en tournée dans la contrée helvétique, nos vœux accompagnent ce travailleur infatiguable et aimé.

Louis Auffinger Fils.

Guérison magnétique.

Dans la *Gazette universelle d'Augsbourg*, N° 191 du 9 Juillet 1872, appendice, on lit l'article suivant :

La force médicatrice du magnétisme de Phil. Walburg-Kramer.

L'auteur qui demeure à Friedrichshafen et qui a beaucoup attiré l'attention publique par ses cures magnétiques donne dans la brochure ici mentionnée une idée populaire du magnétisme curatif, et nous citons parmi les documents communiqués la seule lettre suivante de M. le docteur Meyer, conseiller du consistoire suprême à Munich ; le docteur Kramer lui ayant sauvé deux enfants d'un état de maladie sans espoir.

« Trés-honoré Monsieur,

« Dimanche passé mon fils a fait sa première communion. Je rends grâce à Dieu pour cette bénédiction, mais je me souviens aussi avec une vive reconnaissance de ce digne homme qui, dans la main de Dieu, a été l'instrument pour porter le secours, afin que mon enfant ait pu se présenter avec des membres droits devant l'autel de Dieu. Mon fils souffrant de la contraction de ses membres se fit porter et aider, mais bientôt le traitement magnétique lui rendit le mouvement libre, et maintenant il se tient droit, et il monte et descend les escaliers sans aucune douleur. En même temps vous avez porté grand secours à ma fille, âgée de 16 ans, qui souffrait de crampes douloureuses et dont les nerfs furent toujours dans un état de grande irritation.

« Vous ne vous êtes épargné aucune peine en donnant votre temps et votre force vitale avec le plus grand dévouement. Pour tout cela je vous exprime, très-honoré Monsieur, ainsi que ma famille, les remercîments les plus chaleureux, priant Dieu de vous prêter encore longtemps vos forces pour le bien de ceux qui souffrent.

« Avec une haute considération, je me dis, Monsieur, votre trés-dévoué et reconnaissant

« Dr M. MEYER,

« Doyen de l'église protestante et Ministre

« du St. Evangile à Munich. »

« Munich, le 26 Mars 1872.

Une mystification.

NIMES, 19 Novembre 1872.

Monsieur,

Il faut que je vous raconte une aventure assez comique, mais dont je suis encore tout furieux.

Dernièrement passait à Nimes un homme faisant profession de magnétisme; il était accompagné d'un jeune

créole qui lui servait de sujet; leur industrie se révélait aux traits caractéristiques de leur visage, *vera incessu patuit dea.*

Mon homme se bornait à servir au public une seule expérience, mais si frappante que je ne résistai pas au plaisir d'assister à trois séances.

Il adaptait solidement au pied d'une table une longue tige de fer à l'extrémité supérieure enrubannée.

L'intéressant créole montait sur la table, le coude appuyé sur l'extrémité de la tige de fer et la tête reposant sur la main. Dans cette pose, son maître le plongeait dans le sommeil magnétique en agissant principalement sur les tempes et sur les poulx; puis, le saisissant à bras le corps, il l'élevait dans une position horizontale, dans laquelle il le maintenait à l'aide du bras gauche, pendant que de la main droite il amenait la catalepsie en attaquant énergiquement l'épaule; cela fait, il abandonnait son sujet qui flottait dans l'espace.

Après une minute ou deux, il réveillait, et notre somnambule allait présenter sa sébille à la générosité des spectateurs.

L'idée me vint d'organiser une petite soirée magnétique avec cet homme. Je m'empressai de faire part de ma découverte et de mon idée à notre ami B.... qui bondit de joie et se mit aussitôt au régime.

Le lendemain je réunissais chez moi tout ce que je comptais de plus incrédule parmi nos connaissances. Enfin l'occasion m'était donc offerte de rallier quelques esprits forts à l'idée magnétique. Au nombre des invités figuraient deux pasteurs, l'un appartenant à l'église évangélique, l'autre, assez connu, M. Monod de Paris, à l'église protestante nationale, et tous deux orthodoxes de la plus belle eau.

A l'heure indiquée tous mes invités se trouvaient réunis.

La séance commence par l'expérience de catalepsie faite par notre magnétiseur, et réussit à ravir : quelques jeunes dames devinrent blêmes de saisissement. Quelqu'un ayant

alors demandé à M. le pasteur Monod ce qu'il pensait d'un tel miracle, il répondit, avouant sa défaite : « *un fait* a pour moi la même autorité que la parole de Dieu. »

L'expérience terminée, notre ami B.... impatient d'opérer à son tour, fait asseoir le jeune garçon en face de lui et lui prend les pouces.

L'attention excitée au plus haut point par ce qui venait de se passer tenait les haleines suspendues. Une demi-heure s'écoule sans résultat; notre ami B... redouble de forces, mais tout son courage s'envole comme fumée à ces mots du sujet : « Je ne sens absolument rien ; vous ne me magnétiserez pas. »

A mon tour je prends les pouces, et tout ce que je possédais d'énergie fut concentré sur cette pensée : « Il faut que je le magnétise. »

Des éclairs devaient jaillir de mes yeux, j'éprouvais comme un frémissement dans toutes les fibres de mon être. Le sujet fermait les yeux par instants, mais les rouvrait aussitôt; je demeurai bien trois quarts d'heure sans obtenir plus de résultat; je sentis enfin un arrêt dans l'émission du fluide, et je cessai l'opération autant pour m'épargner une fatigue que je jugeais désormais inutile, que pour ne pas abuser de la patience de mes invités.

Je démagnétisai aussitôt par de grandes passes et abandonnai mon sujet. C'est alors que M. B..., craignant que je n'eusse pas suffisamment dégagé, se mit à exercer des pressions rapides de l'épaule au bout du bras et fut tout étonné de constater, sous la manche, un corps long et dur comme un barreau de fer; ayant alors palpé le sujet, il reconnut que tout le corps était enveloppé d'une sorte de cage solide.

Ce fut un trait de lumière. Le phénomène de la catalepsie s'expliqua tout naturellement. Un regard jeté à la dérobée sur notre faux magnétiseur confirma M. B... dans ses soupçons.

Par malheur, un des assistants saisit le jeu de sa physionomie et s'approchant à son tour découvrit la super-

cherie. La barre de fer fut examinée et l'on reconnu qu'elle était surmontée d'une petite tige dissimulée dans les rubans et qui devait s'emmancher sous le coude sur lequel l'enfant restait appuyé dans sa position horizontale.

Ainsi le tour était révélé; le jeune créole n'avait jamais été cataleptisé, il reposait seulement sans effort et sans fatigue dans un solide berceau d'acier.

Seulement, vous jugez de l'effet produit. Les incrédules que je voulais convaincre sont partis plus assurés que jamais que magnétisme et prestidigitation ne faisaient qu'un. M. le pasteur Monod se retira accablé du profond regret d'avoir osé un seul instant mettre en parallèle la puissance de l'homme et celle de Dieu, et je congédiai nos invités avec la confusion d'avoir été joué par un drôle et de les avoir attirés eux-mêmes dans le piége pour les voir, en définitive, se réjouir de ma naïveté.

Telle est l'aventure que j'avais à vous raconter.

Je m'explique aujourd'hui l'insuccès de notre essai de magnétisation par la présence d'une cage de fer sur le sujet.

Je déplore d'autant plus ce qui m'est arrivé que de pareilles mystifications sont plus propres cent fois à retarder le triomphe du magnétisme que l'opposition forcenée de la grande reculade académicienne.

Recevez, Monsieur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

L. Cabane.

Nous ne comprenons pas que MM. Cabane et B., que nous connaissons personnellement pour des hommes instruits, aient pu se méprendre à ce tour, vieux de trente ans, et que tous les escamoteurs des rues pratiquaient sur les places publiques. Plusieurs auteurs magnétiques l'ont dénoncé depuis longtemps dans leurs ouvrages; et nous-mêmes nous en avons parlé dans notre journal en en donnant la description, afin de prévenir une mystifica-

tion comme celle dont ont été victimes M. Cabane et son ami B.

Mais que ces messieurs se consolent et qu'ils fassent des expériences sérieuses sur des malades ou sur des somnambules qu'ils auront formés eux-mêmes avant de les présenter devant une société. Ils sont jeunes, ils sont courageux et sincères, qu'ils travaillent avec ardeur, ils pourront regagner facilement tout le terrain qu'ils ont fait perdr au magnétisme à Nîmes.

De l'électricité animale.

La Société cathologique de Londres a offert dernièrement une discussion intéressante sur le sujet ci-après qui a fait l'objet d'un mémoire du docteur Gray, ainsi présenté :

De l'électricité animale dans ses rapports avec les fonctions de l'économie.

La base expérimentale du docteur Gray se trouve dans deux documents antérieurs publiés par lui : « Sur une nouvelle source d'électricité, » dans la *Nouvelle Chimie* du 11 Août 1871 et sur l'origine de la force nerveuse dans le *Magasin de philosophie* de Décembre 1871. Dans son dernier mémoire il ajoute une autre observation expérimentale. « Je fus amené, dit-il, à chercher la présence de l'électricité de manière à pouvoir prouver l'existence du courant entre le cerveau et le foie. A fin d'assurer la présence de l'électricité dans ce cas, un œuf fut choisi parfaitement frais, et la température artificielle soutenue entre 80° et 90° Fah. La coquille de chaque extrémité du grand axe de l'œuf fut alors soigneusement cassée afin de ne pas altérer l'enveloppe, et un petit morceau fut enlevé à chaque extrémité. Deux fils furent alors introduits, l'un dans le jaune de l'œuf, un second fil à

'autre bout dans le blanc, et les autres extrémités des fils appliquées au nerf sciatique d'une grenouille, préparée d'après la méthode de Galvani, jusqu'à ce que les convulsions des muscles de la jambe pussent être obtenues. Dans un autre œuf, les fils furent introduits, de manière que les portions non-isolées fussent mises en contact seulement avec le blanc de l'œuf, et les autres extrémités appliquées au nerf sciatique de l'animal. Dans ce cas, immédiatement les tiraillements s'affaiblissaient, mais un des fils étant poussé dans le jaune, ceux-ci reprenaient. » M. Gray trouve dans ce fait remarquable la preuve qu'il y a dans l'œuf un développement de fluide électrique, et que ce développement est limité au blanc.

Il pense que l'électricité se dégage des parties de l'œuf où le soufre et le phosphore dominent.

Le docteur Adams est d'avis que le phénomène connu sous le nom général *d'électricité animale* peut être franchement demontré à l'aide de fils conducteurs joignant les parties variées du corps: par exemple, on peut établir un courant en plaçant un fil à la partie supérieure d'une blessure par un autre fil à la partie la plus profonde de la blessure, une considérable déviation du galvanomètre est aussitôt produite. Autant que semble le croire le docteur Gray, ces manifestations sont produites par le cerveau, par le foie et l'estomac. Ce serait certainement une découverte intéressante si la vérification pouvait être faite sur place, à savoir que le phénomène est le résultat de la présence de l'électricité lorsque le soufre et le phosphore prédominent dans un corps.

M. Jean Reid répond que la théorie que le docteur Gray vient d'énoncer est une vieille théorie, bien qu'il ait employé dans la démonstration plusieurs arguments et expériences nouvelles et ingénieuses; il est évident que l'observation du docteur Gray repose entièrement sur le fait d'une transmission électrique probable, ainsi qu'il vient de l'énoncer; premièrement entre le cerveau et le foie d'un lapin, par exemple, et, secondement entre le blanc, et le aune d'un oeuf. Si le docteur Gray pouvait montrer

les faits allégués, il s'inclinerait pour qu'on reconnaisse, qu'il a fait une grande découverte, mais dans un sujet si capable de démonstration, il pense que la société ne doit pas être complétement satisfaite par une narration aussi simple d'expériences faites seulement par un seul; il serait prématuré sans doute de rejeter la théorie du docteur Gray sans examen ultérieur, mais il serait peu scientifique de l'accepter à priori sans cet examen.

Masseurs japonais.

Le massage est connu des Japonais, mais ils ne l'emploient pas seulement comme friction hygiénique; chez eux, le massage est un véritable système de médication usité spécialement dans les cas d'irritation nerveuse ou d'affections rhumatismales. Des chirurgiens spéciaux, quoique d'une classe inférieure, ont le privilége de pratiquer sur leurs concitoyens cette délicate opération.

Détail singulier : tous les masseurs japonais sont aveugles. Ainsi la pudeur des femmes n'a pas à s'alarmer de leurs attouchements. Leur tête est toujours rasée et leur costume se compose d'une robe d'étoffe unie, grise ou bleue. Ils suivent dans les rues le bord des trottoirs en s'aidant d'un grand bâton qu'ils tiennent de la main droite. De temps en temps ils s'arrêtent et tirent d'un sifflet de roseau un son plaintif et prolongé. C'est la manière qu'ils ont adoptée d'annoncer leur passage aux gens qui auraient des velléités de se faire masser.

M. Aimé Humbert, dans son curieux ouvrage sur *le Japon*, nous donne d'intéressants détails sur la grande confrérie d'aveugles à laquelle ces médecins ambulants appartiennent. Cette confrérie se divise en deux ordres. Le plus ancien, celui des Bou-Setzous, a un caractère religieux et relève du daïri. Il fut institué et doté par le fils d'un mikado, le prince Seu-Minar, qui, d'après la légende, serait devenu aveugle à force d'avoir pleuré la mort de sa maîtresse.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE DOUZIÈME VOLUME

Ier NUMÉRO. — JANVIER 1872

Page

Avis.. 1
Toutes les guérisons doivent pouvoir s'expliquer....... 2
Phthisie pulmonaire guérie par le magnétisme......... 10
Divers.. 19

IIe NUMÉRO. — FÉVRIER 1872

Avis.. 21
Etude du magnétisme.......................... 22
Causerie.. 30
Explication des faits.......................... 34

IIIe NUMÉRO. — MARS 1872

Avis.. 37
Le magnétisme à Genève.......................... 38
Lettre d'un malade à son magnétiseur.................. 40
Etudes.. 43

Pages

Anesthésie avec le chlorométhyle........................ 47
Une expérience heureuse. — Résurrection.............. 48
Guérison d'une paralysie................................ 51
Blépharopthalmie granuleuse chronique................. 52

IVe NUMÉRO. — AVRIL 1872

Avis.. 53
Etudes.. 53
Anniversaire de la naissance de Mesmer................ 55
Vers en l'honneur de Mesmer........................... 57
Discours prononcé au banquet de Mesmer............... 58
Catalepsie.. 62
Le magnétisme à Rome.................................. 67

Ve NUMÉRO. — MAI 1872

Avis.. 69
Seconde vue naturelle................................. 69
Névralgie dentaire.................................... 75
Disposition de l'arrière-bouche faisant obstacle à la longévité au de là de 70 ans.......................... 76
Statistique sur la mortalité.......................... 77
M. Strong... 78
Lettre de M. Strong................................... 79
Société de magnétisme de Lausanne..................... 80
Un évêque en police correctionnelle................... 82
Correspondance du *Journal de Genève*................. 82

VIe NUMÉRO. — JUIN 1872

Avis.. 85
Le magnétisme panacée................................. 85
Folie guérie par le magnétisme........................ 92
Des amulettes, des talismans.......................... 94
Les apparitions en Alsace............................. 107

VII° NUMÉRO. — JUILLET 1872

Page

Avis 109
Des amulettes, des talismans 109
Chronique parisienne 117
Société de magnétisme de Lausanne 120
Nécrologie 123

VIIIe NUMÉRO. — AOUT 1872

Obligations du *Magnétiseur* 125
De la douleur 126
Un drame en voyage. — Une cure magnétique 130
Leçons par le Dr Thomas 139
Observations curieuses 140

IXe NUMÉRO. — SEPTEMBRE 1872

Obligations du *Magnétiseur* 141
Nouveautés magnétiques 142
Chronique parisienne. — Du noctambulisme 148
La force psychique 152

Xe NUMÉRO. — OCTOBRE 1872

Avis 157
Les sensitives du professeur Reichenbach. — Opinion de Berzelius 157
Somnambulisme. — Transmissions de pensées 164
Variétés 172

XIe NUMÉRO. — NOVEMBRE 1872

De l'emploi du magnétisme 173
Accidents hystériques causés par une frayeur 177
Chronique parisienne 179
Un mot au journal le *Temps* 182

Pages
Une guérison en chemin de fer........................ 185
Le magnétisme et le clergé........................... 185
Conférences de M. Du Potet........................... 188

XII[e] NUMERO. — DECEMBRE 1872

Avis.. 189
Réforme médicale..................................... 190
Chronique parisienne................................. 196
Guérison magnétique.................................. 199
Mystification.. 200
De l'électricité animale............................. 204
Masseurs japonais.................................... 206
Table des matières................................... 207